This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

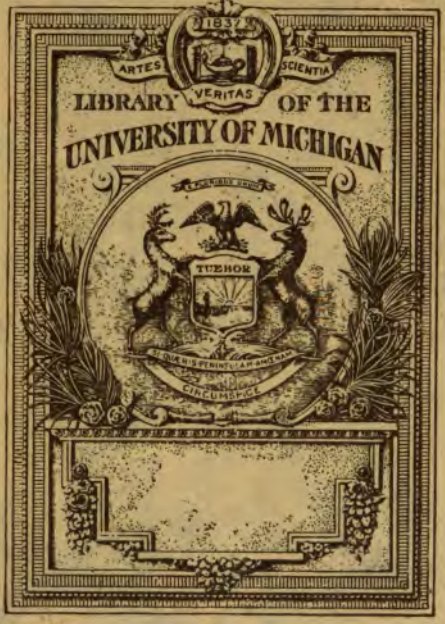
+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A 722,917

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

848
D557p

Digitized by Google

Digitized by Google

POÉSIES

DE

FIRMIN DIDOT.

Digitized by Google

Digitized by Google

POÉSIES

DE

FIRMIN DIDOT,

DÉPUTÉ D'EURE-ET-LOIR;

SUIVIES D'OBSERVATIONS

LITTÉRAIRES ET TYPOGRAPHIQUES

SUR

ROBERT ET HENRI ESTIENNE.

PARIS,

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

LIBRAIRES, RUE JACOB, N° 24.

M DCCC XXXIV.

Digitized by Google

Digitized by Google

October 26, 1923 EM.
Library
Champion
11-13-23
9009

AVERTISSEMENT.

Le volume que j'offre au public contient deux tragédies en cinq actes : Annibal, qui n'a point paru sur le théâtre, et la Reine de Portugal, représentée à l'Odéon. Elles sont suivies d'un petit nombre de pièces fugitives, et de quelques morceaux traduits des poètes espagnols. Le volume est terminé par une Notice biographique et littéraire sur deux savants, l'honneur de la typographie française, Robert et Henri Estienne.

La traduction complète des Idylles de Théocrite, en vers, que je viens de publier avec le texte, pourra devenir le second volume de la collection.

Le troisième volume, qui ne tardera pas à paraître, contiendra la traduction en vers des

Digitized by Google

Idylles de Bion, et de celles de Moschus, avec le texte, ainsi que la traduction en vers des Bucoliques de Virgile. En joignant le poète latin aux anciens poètes grecs pastoraux, je pourrai dire comme Artémidore, qui avait réuni Théocrite, Bion et Moschus dans un même recueil :

Βωκολικαὶ Μοῦσαι σποράδες πόχα· νῦν δ' ἅμα πᾶσαι
Ἐντὶ μιᾶς μάνδρας, ἐντὶ μιᾶς ἀγέλας.

Vos muses qui, loin du hameau,
Erraient chacune en sa prairie,
Bergers, ne font plus qu'un troupeau,
Et n'ont plus qu'une bergerie.

Pour compléter le troisième volume, j'ajouterai la traduction en vers de Tyrtée et de Callinus, suivie de quelques poésies de Sapho, d'Anacréon, et même d'Aristote : car ce grand philosophe a été poète une fois, et ce fut pour chanter la vertu.

Digitized by Google

PRÉFACE.

Le sujet d'Annibal n'a pas été traité par nos grands maîtres; il a été abandonné aux auteurs d'un ordre inférieur, parmi lesquels on trouve Thomas Corneille et Marivaux, qui firent représenter leurs tragédies, l'un en 1669, l'autre en 1720. Les pièces de ces deux auteurs m'ont paru défectueuses, moins encore sous le rapport de la faiblesse du style que sous celui de la composition, puisque dans la pièce de Thomas Corneille, il n'est guère question que du mariage d'une fille d'Annibal, dont Nicomede, le vieux Prusias, et un Attale, cru roi de Pergame, sont amoureux; et que dans celle de Marivaux, il ne s'agit que du mariage d'une fille de Prusias avec le vieux général carthaginois, dont l'ambassadeur romain est le rival.

J'ai cru que la tragédie pouvait être considérée

Digitized by Google

sous un point de vue en quelque façon nouveau : qu'un poète tragique, surtout à une époque où les grands peintres de l'École française nous ont accoutumés dans leurs tableaux à une vérité locale très-sévère, devait, en présentant un personnage fameux dans l'histoire, tirer uniquement son intérêt des actions mêmes, des mœurs, des passions de cet homme, de sa politique et de celle des peuples contemporains. Un tel ouvrage, s'il eût été exécuté comme je l'avais conçu, ne devrait, pour ainsi dire, pas offrir un vers qui ne sortît du fond du sujet; alors des lecteurs familiarisés avec les écrivains qui ont peint les grands hommes, et exposé les événements mémorables de l'histoire ancienne, pourraient oublier quelquefois qu'ils lisent l'ouvrage d'un moderne.

Pour bien connaître Annibal, je ne me suis pas contenté de lire les historiens latins, qui sont avec raison suspects d'avoir dénigré ce grand homme d'une manière quelquefois révoltante : j'ai lu avec soin les auteurs grecs, qui ont pu d'ailleurs avoir connaissance de quelques livres des Carthaginois, livres qui, si l'on excepte les ouvrages de Magon sur l'agriculture, ont été dé-

Digitized by Google

truits par les Romains, ou dispersés par eux dans les états des divers petits princes de l'Afrique.

La tragédie de *la Mort de César*, celle du *Philoctète* de Sophocle, dont La Harpe a donné une traduction noble et fidèle, ont été livrées à l'impression avant de paraître sur le théâtre; et les suffrages du public en ont sollicité la représentation. Puis-je aspirer à l'honneur que méritaient les grands noms de Sophocle et de Voltaire, quand surtout, à l'exemple de ces deux maîtres, devant exclure les femmes d'un sujet qui ne pouvait raisonnablement les admettre, il m'a fallu non pas trois actes, nombre auquel ils ont cru devoir se borner alors, mais nécessairement cinq actes, pour exposer en son entier la grande figure du général carthaginois?

« Quelle force de tête ne faut-il pas pour sou-
« tenir sur la scène un grand caractère donné par
« l'histoire! » Cette phrase de La Harpe (Cours de Litt., 1re éd., t. XI, p. 322) ne laisse pas que d'être effrayante pour un auteur. Il ajoute un peu plus bas : « Tous ceux qui avaient mis sur la
« scène César, Annibal, Alexandre, Scipion, ne
« les y ont pas fait reconnaître : il a fallu Voltaire

Digitized by Google

« pour faire parler César. » La Harpe aurait dû ajouter : « Il est vrai que Racine était fort jeune « quand il mit Alexandre sur la scène, puisque « ce divin poète, qui n'a besoin d'excuse que pour « ses deux premiers ouvrages, où il n'osait encore « s'abandonner à son propre goût, avait à peine « vingt-quatre ans lorsqu'il composa sa seconde « tragédie. On peut dire également que si le grand « Corneille, dans *la Mort de Pompée,* n'a pas re- « présenté César avec toute la dignité convenable, « c'est que, voulant peindre César amoureux, il a « cédé au goût du siècle, gâté par des romans che- « valeresques, où le sentiment est trop souvent « remplacé par des raisonnements sophistiques. »

J'ai cru remplir un devoir en apportant un soin extrême à la correction de cette pièce, dans un temps où les ouvrages de haute littérature (1) ne sont point appréciés; dans un temps où, sans respect pour le public dont la longue patience ne peut se concevoir, presque tous les nouveaux auteurs, déguisant sous l'ardent amour du romantisme leur paresse, et souvent même leur

(1) On peut citer pour exemple le poëme sur l'Astronomie, par M. Daru.

Digitized by Google

impuissance, se plaisent à dégrader la langue que Corneille et Pascal, Bossuet et Fénélon, Despréaux et Racine, Buffon et surtout Voltaire, avaient rendue presque universelle, et qui cesserait bientôt même, telle que ces barbares nous l'ont déja faite, d'être la langue de la diplomatie.

Il était sans doute convenable de mettre beaucoup de simplicité dans la marche d'une pièce qui est du genre antique le plus sévère; mais il eût fallu donner au style la force et la hauteur qu'un public judicieux a le droit d'exiger de l'écrivain qui, osant exposer sur la scène l'ame d'Annibal, veut arracher au spectateur les larmes le plus difficiles à obtenir, les nobles larmes de l'admiration. Peut-être néanmoins, aux yeux du petit nombre de connaisseurs dont j'ambitionne le suffrage, le style classique de cette tragédie aura-t-il conservé quelque reste d'une vigueur transmise par les grands modèles de l'antiquité, de même qu'un fleuve, selon l'expression de Bossuet, retient encore, coulant dans la plaine, cette force impétueuse qu'il avait acquise aux montagnes.

Digitized by Google

Digitized by Google

ANNIBAL,

TRAGÉDIE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ANNIBAL.
PRUSIAS, roi de Bithynie.
NICOMEDE, fils de Prusias.
FLAMINIUS, ambassadeur romain.
ARBATE, capitaine des gardes de Prusias.
ARCAS, officier des gardes de Prusias.
HIARBAS, officier de la suite d'Annibal.

La scène est à Prusa, en Bithynie, au palais du roi.

Au fond du théâtre, sur un des côtés, on voit l'entrée d'une des tours qu'habite Annibal.

Digitized by Google

ANNIBAL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARBATE.

Quand les dieux ont marqué la chute d'un empire,
A le faire écrouler tout à la fois conspire,
Et ceux dont sa durée est l'unique intérêt
Semblent hâter du ciel l'inévitable arrêt.
Tous les périls d'un roi que j'aime et que j'honore,
En mon absence, hélas! se sont accrus encore:
Qui pourra le sauver? Sur nous les yeux ouverts,
Rome, dont l'espérance envahit l'univers,
Des états de mon roi médite la conquête;
Et dans la Bithynie on prépare une fête!
O du peuple et du prince aveuglement fatal!
Tandis que, s'enivrant d'un succès d'Annibal,

Digitized by Google

Chacun fait éclater une joie insensée,
Moi seul ici je songe à Rome courroucée;
Et je crois déja voir ce palais abymé,
Prusias dans les fers, et son peuple opprimé,
Servir d'exemple aux rois dont l'imprudent courage
Donnerait un asile au banni de Carthage.

SCÈNE II.

PRUSIAS, ARBATE.

PRUSIAS.

Rome prévoit déja ma future grandeur;
Elle traite avec moi par un ambassadeur :
L'écrit que les Romains t'ont chargé de me rendre,
Arbate, m'en instruit; je viens même d'apprendre
Qu'il peut sur ce rivage aborder dès ce jour.
Ainsi donc on nous craint, depuis que dans ma cour
Le héros de Carthage est venu d'Ionie
Demander un asile aux champs de Bithynie :
Il est de mon pouvoir le solide soutien;
Et le nom d'Annibal fait redouter le mien.
Mais, parle, que disait Rome de nos conquêtes?

ARBATE.

Rome n'en parlait pas. J'arrive : pour des fêtes
Je vois un peuple entier couvrant de toutes parts
Ses places, ses chemins, ses temples, ses remparts;
Quand un char triomphal vient montrer à la ville
Le roi des Lusitains que traînait Paul Émile.

Digitized by Google

Indigné sous le poids des fers et du mépris,
Le monarque suivait ses deux plus jeunes fils,
Dont l'âge et l'innocence, ignorant les alarmes,
Même aux cruels Romains arrachaient quelques larmes:
Je sentis en secret mon cœur saisi d'effroi;
Et j'ai versé des pleurs sur le destin d'un roi.

PRUSIAS.

Poursuis.

ARBATE.

J'entre au sénat, l'ame déja troublée.
Là, je crus voir de rois siéger une assemblée.
Je m'avance, et, suivant vos ordres souverains,
De leur propre allié je me plains aux Romains :
Ma voix accuse Eumène; et de sa foi parjure
Je retrace à leurs yeux l'insupportable injure.
Tout semblait m'approuver; mais, au nom d'Annibal,
De toutes parts s'élève un murmure fatal :
« Arbate, de ce jour vous avez vu la fête, »
Dit Caton, se levant : « Quel sujet vous arrête ?
Allez; si votre roi veut tenter les combats,
Du destin qui l'attend instruisez Prusias. »
Cet affront m'accabla.

PRUSIAS.

Va, mon ame est tranquille;
Les Romains d'Annibal respecteront l'asile.
D'un regard inquiet leur superbe sénat
Le voit enfin, non plus dans son pays ingrat,
Ou dans la faible cour de ce roi de Syrie,
Dont l'orgueil, bravant Rome aux plaines de Carie,
Ne fesait d'Annibal qu'un spectateur oisif;

Digitized by Google

Mais dans les camps d'un roi qui, prudent, ferme, actif,
Voulant d'un grand pouvoir armer la Bithynie,
D'Annibal à ses plans fait servir le génie.
De Pergame et de Pont les rois m'ont insulté :
L'un fut vaincu ; nos lois ont régi la cité
Qui garde ce dépôt des sciences humaines
Dont la docte richesse enorgueillit Eumènes :
L'autre, plus fier encor de régner sur le Pont,
Me préparait, Arbate, un éternel affront :
Ce prince a combattu ; j'apprends que son armée,
Surprise entre deux monts, par nous fut enfermée ;
Et bientôt à mes pieds tu le verras soumis.
Ainsi, toujours vainqueur, je vois mes ennemis
Autour de moi frémir d'une rage impuissante ;
Et je signe la paix d'une main triomphante.

ARBATE.

Ah ! craignez des succès brillants, mais passagers,
Dont les attraits nouveaux vous cachent les dangers ;
Il en est temps encor, seigneur : Rome s'avance ;
Par l'exil d'Annibal désarmez sa vengeance.

PRUSIAS.

Moi, bannir un héros qui m'a prêté son bras !

ARBATE.

Voulez-vous donc payer du prix de vos états
L'honneur de retarder sa chute inévitable ?
Chassez de votre cour ce client formidable.
C'est vous-même qu'ici menacent ses exploits.
Apprendra-t-il, seigneur, à fléchir sous vos lois,
Ce guerrier dont l'orgueil indocile et sauvage

Digitized by Google

N'a pu même obéir aux ordres de Carthage?
Plaindra-t-il vos revers? Lorsque Carthage en pleurs,
Des conseils d'un tel guide expiant les malheurs,
Sous le poids des impôts gémissait appauvrie,
Il se riait, dit-on, des maux de sa patrie.
Que prétend-il enfin? quels sont ses vœux secrets?
Veut-il, le cœur touché de vos seuls intérêts,
Voir dans l'Asie au loin votre empire s'étendre?
C'est Rome qu'il poursuit. Rome doit-elle attendre
Qu'un jour, de son pouvoir redoutable rival,
Vous alliez dans son sein reporter Annibal?
D'un sénat prévoyant la haine déclarée,
Et d'un pieux prétexte avec art colorée,
Ose accuser en vous un prince ambitieux,
Avide ravisseur des images des dieux,
Et va bientôt, armant les nations voisines,
Accabler Annibal sous vos propres ruines.

PRUSIAS.

J'aime mieux, s'il le faut, périr avec éclat,
Arbate, que d'aller aux portes du sénat,
Humilier un front orné du diadème.
Tu veux que devant Rome un jour ton roi lui-même
Au rang des affranchis tombe sans dignité!
J'ai de plus grands projets. Quant à sa piété,
Crois moi, c'est l'effroi seul qui fait naître ce zèle;
Et si de la Phrygie elle appela Cybèle,
C'est que Rome, à l'aspect d'Annibal furieux,
Ne crut pas dans ses murs avoir assez de dieux.
Rome, insolente ailleurs, ici sera modeste.

Digitized by Google

Pour moi, quand l'âge éteint la vigueur qui me reste,
J'assure à mes états un puissant défenseur;
Et je me plais à voir mon jeune successeur
Étudier sous lui le grand art de la guerre.

ARBATE.

Ah! seigneur, par son âge et par son caractère,
Nicomede indiscret, impatient, altier,
N'a que trop de penchant à suivre ce guerrier :
Sous ce terrible maître il s'instruit à l'empire;
C'est pour Annibal seul que votre fils respire;
Il ne connaît, n'entend, et ne voit qu'Annibal.
Aussi, grace aux leçons de ce vieux général,
Il desire la guerre, il l'appelle; et peut-être
Dans sa haine pour Rome il égale son maître.
Cependant cette ardeur qui l'entraîne aux combats
Lui gagne par degrés l'amitié des soldats :
Il est ambitieux...

PRUSIAS.

S'il était vrai, son père
Ne serait plus pour lui qu'un monarque sévère;
De ses vœux criminels il recevrait le prix.

ARBATE.

Le prince vient, seigneur : je le juge à ces cris
Qu'élève pour lui seul un peuple ivre de joie;
Lui seul...

Digitized by Google

SCÈNE III.

NICOMEDE, PRUSIAS, ARBATE.

PRUSIAS.

Est-ce Annibal, prince, qui vous envoie?

NICOMEDE.

C'est lui, mon père; il traite avec les ennemis,
Fiers avant de combattre, et maintenant soumis.
Quoiqu'il fût, sans péril, maître de les détruire,
Le vainqueur sous vos lois aime mieux les réduire :
Il exige de l'or, des armes, des vaisseaux,
Et de nombreux guerriers qui suivront vos drapeaux;
Il prend pour sûreté des forts et des otages :
Pour de plus grands exploits quels fortunés présages!

PRUSIAS.

Que des rois lâchement sous Rome aillent fléchir,
Moi, d'un joug odieux je saurai m'affranchir.

NICOMEDE.

Ah! faites plus encore, et délivrez la terre;
Au cœur de l'Italie allons porter la guerre.
Rome depuis long-temps dans ses propres états
Nous aura préparé des vivres, des soldats;
Marchons : qu'avec respect le monde considère
Les projets d'Annibal achevés par mon père.
Les Romains frémiront jusque dans leurs foyers.

Digitized by Google

Que vous demande-t-il ? douze mille guerriers :
Il va d'un long sommeil réveiller sa patrie,
Soulever les Toscans, armer la Ligurie,
Et pour combattre Rome appeler les Gaulois,
Qui d'Annibal encor reconnaîtront la voix.

PRUSIAS.

Quel est ton sentiment, Arbate? ta prudence
Craindrait-elle... ?

ARBATE.

Un sujet doit garder le silence.
Le respect me défend...

PRUSIAS.

Je sais quelle est ta foi :
Parle avec liberté ; c'est l'ordre de ton roi.

ARBATE.

Le dessein qu'on propose est grand et magnanime :
Mais on n'obtiendra pas ce concours unanime ;
De ces peuples divers quel serait le lien ?

NICOMEDE.

L'intérêt, des traités le plus ferme soutien.

PRUSIAS.

Oui, je réunirais les forces divisées
Que Rome l'une à l'autre a toujours opposées :
Philippe, Antiochus, indignés en secret;
Les Grecs, libres de nom, esclaves en effet;
L'Étolien surtout, à qui Rome parjure
Pour prix d'un grand service a prodigué l'injure :
Et tandis qu'avec nous ces peuples et ces rois
Viendraient de leurs efforts l'accabler à la fois,

Digitized by Google

Mon fils pourrait alors, vainqueur en Thessalie,
Prêt à me secourir, menacer l'Italie.

NICOMEDE.

Les Romains fléchiront pressés de toutes parts :
Il faut que dans trois mois, réduite à ses remparts,
Rome, autour d'elle en vain rappelant ses cohortes,
Entende encor crier : Annibal est aux portes !

ARBATE.

Ces rois s'unir à vous ! Non : Rome va les voir,
Pour conserver encore une ombre de pouvoir,
Lui livrant tout, vaisseaux, armes, places, richesses,
Obéir à la peur, et lutter de bassesses.

NICOMEDE.

Chacun d'eux, mieux instruit, préfère les combats;
La peur, sans les sauver, avilit les états.

ARBATE.

Aux périls renaissants d'une guerre lointaine
Le trésor épuisé ne suffira qu'à peine;
Vos soldats, fatigués de pénibles travaux,
De ce chef étranger quitteront les drapeaux.

NICOMEDE.

Eh quoi ! Vit-on jamais au sein de son armée,
Sur un sol ennemi quelquefois affamée,
Éclater le murmure ou les séditions?
Ses soldats appelés de tant de nations,
Tous différents de mœurs, de culte, de langage,
Nés dans l'Afrique, en Grèce, en Sicile, à Carthage,
Dans la Gaule, en Espagne, avec un zèle égal,

Digitized by Google

S'accordaient tous entre eux pour servir Annibal :
Et, rentré dans ses murs, quand les juges avides
Opprimaient son pays sous le poids des subsides,
N'a-t-il pas su lui seul, sévère magistrat,
Rendre au peuple ses droits, son trésor à l'état?
Le nôtre, grâce à lui, s'est accru par la guerre.

ARBATE.

Faut-il le dire enfin? Le ciel à votre père
N'a fait dans Annibal qu'un funeste présent.
J'admire comme vous ce génie imposant
Qui, malgré les destins, n'écoutant que sa haine,
Fit long-temps chanceler la fortune romaine;
Mais sa tête, déja dévouée au malheur,
Cherche avec qui tomber, et vous choisit, seigneur.
Rome...

NICOMEDE.

Que craignez-vous de Rome? Puis-je croire
Que des faits d'Annibal vous ignoriez l'histoire,
Et ce hardi trajet, le plus beau des exploits?
Quand vainqueur de l'Afrique, à l'âge où je me vois,
Il subjugue l'Espagne, et marche vers Pyrène;
C'est en vain que les dieux entre Rome et sa haine
Placent les monts, les rocs, les fleuves, les marais;
Annibal franchit tout, les torrents, les forêts,
Les Alpes dont la glace a hérissé la cime :
En vain, soldats, chevaux, éléphants, dans l'abyme
L'un sur l'autre roulant s'entraînent, ce guerrier
Vers le sommet du mont s'élance le premier;
Et creusant des rochers la surface amollie,
Par leurs flancs calcinés il entre en Italie.

Digitized by Google

ARBATE.

Que reste-t-il alors des cent mille soldats
Qu'au travers des périls, à de lointains combats
Il traînait après soi du fond de la Libye?

NICOMEDE.

Ce qui reste? Annibal. Dirai-je la Trébie;
Trasymène, témoin d'un triomphe plus beau;
Cannes, qui des Romains fut presque le tombeau;
Tant d'illustres combats, de savantes retraites,
Et leur pays entier fameux par leurs défaites?
Nommerai-je les chefs qu'Annibal a vaincus?
Non pas Sempronius, Varron, Flaminius,
Mais leurs plus grands guerriers, Gracchus et Paul-Émile;
Marcellus, fier encor d'avoir pris cette ville
Dont le sage Archimède avait su par son art,
Mieux que tous les guerriers, défendre le rempart;
Scipion, que d'un fils le généreux courage
Déroba tout sanglant aux chaînes de Carthage;
Enfin, vers Métapont, le sauveur des Romains,
Fabius, par miracle échappé de ses mains.

ARBATE.

Loin de moi le dessein d'abaisser un tel homme!
Mais, quel était son but? c'était de prendre Rome:
L'a-t-il prise? A ce chef quels dieux en ont ôté
Tantôt l'occasion, tantôt la volonté?
Il n'obtint en effet qu'une gloire stérile.
Redouté, mais errant; vainqueur, mais sans asile,
D'un chimérique espoir sans cesse il a vécu;
Il fallait toujours vaincre.

NICOMEDE.

Il a toujours vaincu.

Digitized by Google

ARBATE.

Heureux que la fortune à ses talents unie...!

NICOMEDE.

La fortune est toujours aux ordres du génie.

ARBATE.

En Afrique pourtant le jeune Scipion...

NICOMEDE.

Quoi! les causes, les temps, les lieux, l'occasion,
Vous n'examinez rien; et, comme le vulgaire,
Par l'événement seul vous jugez de la guerre!
En Italie, Arbate, osa-t-on l'attaquer?
Là, sans espoir, il voit tout secours lui manquer;
Et, d'une faction souffrant l'injuste empire,
Carthage pour le perdre avec Rome conspire.
Enfin, après seize ans, seul, des siens oublié,
Afrique, Espagne, impôt, soldat, place, allié,
Autour de lui tout tombe, excepté son courage:
Et Rome, déja prête à renverser Carthage,
N'ose pas même alors affronter le regard
D'un homme qui n'a plus que son nom pour rempart,
Et formidable encore, au fond de l'Hespérie,
Défend, malgré les dieux, son ingrate patrie.

ARBATE.

Mais Zama...

NICOMEDE.

Malgré lui n'y reçut-il donc pas
L'ordre, le lieu, le jour, l'heure enfin des combats?

ARBATE.

Devait-il obéir?

NICOMEDE.

Il eût mieux fait peut-être

Digitized by Google

D'expirer sur la croix, flétri du nom de traître.
Non; celui qui, seize ans, sans appui, sans secours,
De tant d'heureux travaux a poursuivi le cours,
N'a point eu pour vainqueur, ou Scipion ou Rome;
C'est Carthage qui seule a vaincu ce grand homme.
Mais enfin, corrigeant un sort injurieux,
Mon père ici lui rend sa patrie et ses dieux.
Annibal trouvera le prix de ses services;
Il ne craint plus qu'Hannon et ses lâches complices,
Pour payer ses exploits, le livrent aux Romains :
Déja ce trône brille affermi par ses mains;
Et le roi n'aura point de sujet plus fidèle.

ARBATE.

Je ne veux accuser ni sa foi, ni son zèle;
Qui peut croire en effet ce qu'on a raconté
Et de sa perfidie et de sa cruauté?

NICOMEDE.

Lui, cruel! Il peut perdre (il le devait peut-être)
Les huit mille guerriers dont à Canne il fut maître,
Et presque tous Romains: telle est sa cruauté,
Qu'il leur donne la vie avec la liberté.
Lui, perfide, dit-on!

PRUSIAS.

Ah! pouvez-vous le croire?
Sous un tel guide, instruit aux vertus, à la gloire,
Mon fils apprend à vaincre.

ARBATE.

Et non pas à régner.

NICOMEDE.

Mon père, à son défaut, saura me l'enseigner.

Digitized by Google

Que Rome sans pudeur contre Annibal éclate;
Mais Arbate!...

PRUSIAS.

Mon fils, ne pensez point qu'Arbate
Soit jaloux...

NICOMEDE.

Non, seigneur, je le crois comme vous :
Il est des noms si grands qu'on n'en est point jaloux.

ARBATE.

Je me tais, puisqu'enfin on soupçonne mon zèle.

NICOMEDE.

Croyez-en votre fils; une gloire immortelle
Va suivre d'Annibal les illustres projets :
Voyez les rois voisins enviant vos succès;
Rome, dont votre voix règle les destinées;
Annibal près de vous, plein de gloire et d'années;
Et l'Asie à vos pieds, libre enfin de ses fers,
Proclamant Prusias vengeur de l'univers.

PRUSIAS.

Au temple, où l'on m'attend, un pompeux sacrifice
Devait à nos combats rendre le ciel propice;
Que pour notre victoire il soit offert aux dieux.
Sur le sort d'un héros interrogeons les cieux;
Nous saurons si je dois, à sa haine fidèle,
De Rome et d'Annibal réveiller la querelle.

ARBATE, seul.

Prusias les écoute; ils le perdraient: et moi,
Quels que soient les périls, je veux sauver mon roi.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANNIBAL, HIARBAS, SOLDATS.

Guerriers, je vous ai vus, dans un succès rapide,
Unir l'intelligence au courage intrépide :
Nous marcherons bientôt à de nouveaux combats;
Allez.
(Les guerriers sortent; Hiarbas s'approche.)
Et toi, qu'au port tout soit prêt, Hiarbas.

SCÈNE II.

ANNIBAL.

Que me font ces honneurs, ces vœux, ces sacrifices?
Ai-je donc en effet les dieux assez propices
Pour aller de présents surcharger leurs autels?
Et que peut demander ce peuple aux immortels,
Que Pergame conquise expire dans la flamme?

Digitized by Google

Dieux, exterminons Rome! et conservez Pergame :
C'est Rome que je hais. Oui, quand de toutes parts,
Du haut de l'Aventin prolongeant mes regards,
J'aurai vu devant moi les légions romaines
Ne fuir que pour trouver ou la mort ou des chaînes;
D'un sacrifice alors donnant l'heureux signal:
Rome en cendres, voilà l'offrande d'Annibal!
Que dis-je? vœu tardif, espérance frivole!
Il me fallait marcher de Canne au Capitole,
Quand, sur le Vergellus, je vis mes Africains
Se faire un pont nouveau de cadavres romains,
Écrasant tout, consuls, légions et cohortes :
Mes mains de Rome alors pouvaient briser les portes;
Alors je commandais d'invincibles guerriers.
Je ne t'enverrai plus de superbes courriers,
Carthage! elle a péri notre fortune antique :
Mon frère n'ira plus sur ta place publique,
Près d'un sénat jaloux, trois fois, à pleins boisseaux,
Des chevaliers romains répandre les anneaux.
J'ai parcouru l'Afrique, et l'Europe, et l'Asie,
J'ai voulu contre Rome armer leur jalousie;
Tout lui cède: et moi seul, en ma haine affermi,
En vain dans l'univers lui cherche un ennemi.
Mais d'un roi cependant j'obtiens la confiance;
Et son fils, qui de Rome abhorre la puissance,
Prête à mes plans contre elle un soutien assuré.
J'ai su gagner aussi le pontife sacré
Qui d'un ciel plus clément m'a promis les présages;
Il fut séduit par l'or qu'enferment les images
Des grands dieux qu'avec moi je traîne, et dont le sein

Digitized by Google

Conserve mon trésor à l'abri du larcin.
Soleil, dans Rome en feu puisse, ivre de carnage,
L'œil dont les dieux encor me conservent l'usage
S'éteindre avec ma vie; et ton sacré flambeau
Sur le roc tarpéien éclairer mon tombeau!
On vient...

SCÈNE III.

ANNIBAL, NICOMEDE.

NICOMEDE.

Je vous cherchais. L'augure vénérable
Déclare que le ciel, à vos vœux favorable,
De l'Italie encor vous ouvre les chemins,
Annibal.

ANNIBAL.

Je vais donc attaquer les Romains!
Le lion de l'Afrique a recouvré sa proie!
Vous me rendez l'espoir, prince. Avec quelle joie
Je vais enfin revoir ce pays que je hais!
Et dont je m'éloignai si triste, que jamais
Nul mortel, exilé d'une terre chérie,
Avec tant de regrets ne quitta sa patrie.
Cher prince, c'est à vous que je dois ces destins.

NICOMEDE.

Puissé-je en Thessalie assurer vos desseins!
Mais pour vous y servir, parlez, que dois-je faire?
Guidez-moi; c'est un fils qui consulte son père,
Souffrez que Nicomede ose ainsi vous nommer.

Digitized by Google

ANNIBAL.

Et qui peut vous connaître et ne pas vous aimer,
Mon fils? d'un nom si cher tout veut que je vous nomme,
Votre amitié pour moi, votre haine pour Rome.
Sachez en Thessalie étudier les lieux;
Le coup d'œil militaire est un présent des cieux:
Vous l'avez. Bois, ruisseau, défilé, précipice,
Connaissons tout: d'un sol aux ruses si propice
Je fais naître à mon gré tous les événements;
Mon œil de l'ennemi prévoit les mouvements;
Il semble pas à pas suivre ce que j'ordonne.
J'occupe un poste heureux, soudain je l'abandonne;
C'est un piége apparent, il sait s'y dérober;
Demain c'est un vrai piége, il y viendra tomber.
Feignez surtout, feignez l'imprudence de l'âge;
Pour vaincre l'ennemi, la ruse...

NICOMEDE.

Ah! le courage...

ANNIBAL.

Est tout pour le soldat, rien pour un général;
Vaincre est le but: il doit, actif, constant, frugal,
Joindre l'art à l'audace, et l'étude au génie;
Peut sans doute aux guerriers pour l'armée ennemie
Inspirer le mépris, mais non le partager;
Ne dort, que si le camp peut dormir sans danger.

NICOMEDE.

Que ne vous dois-je pas? Vos conseils, je l'espère,
Votre exemple...

ANNIBAL.

Imitez l'exemple de mon père;

Digitized by Google

Lui seul, s'il n'avait vu trop tôt finir ses jours,
Rome, de ta fortune eût arrêté le cours !
Sachez, comme Amilcar, user de la victoire.
Mais avant que d'entrer aux sentiers de la gloire,
Prince, il faut tout prévoir; il faut vous dévoiler
Des périls que le roi n'eût pas vus sans trembler.
Sachez qu'on ne peut plus vaincre la république,
Si l'on ne sait d'abord vaincre sa politique;
La Grèce n'y veut voir qu'un effet du hasard;
A mes yeux, c'est l'effort du génie et de l'art.
Divisant tour à tour les peuples d'Italie,
Pour dompter le plus fort, Rome au faible s'allie;
Elle exige toujours, quand un peuple est soumis,
Des provinces, qu'elle offre à ses nouveaux amis,
Et du nom d'alliés le sénat les décore :
Ceux-ci qu'il ne craint plus, dont il espère encore,
Il les attache à Rome; et nuit, par ce moyen,
A ceux qu'il craint encor, sans en espérer rien.
Jamais en ses traités il n'affecte l'empire :
Dans un calme trompeur chaque peuple respire;
Et, pensant qu'à leur gré Rome sert leurs projets,
Tous, sans l'avoir prévu, se trouvent ses sujets.
Attaquer ses voisins bientôt devient un crime :
Rome ne souffre point qu'un autre les opprime;
Sa main les forme au joug en défendant leurs droits.
Elle sait, évitant deux guerres à la fois,
Observer tout, agir, dissimuler, attendre,
Vaincre, mais s'affermir avant que de s'étendre.
Antiochus détruit, Philippe est désarmé.
Et quand de ses progrès le monde est alarmé,

Digitized by Google

Plus profonde en ses plans, à la Grèce captive
Rome offrant tout-à-coup la liberté tardive,
Imprime de son nom, jusques au fond du cœur,
D'un côté le respect, de l'autre la terreur :
Elle subjugue ainsi la Grèce qu'elle abuse.
Cependant, par la force autant que par la ruse,
Les peuples, les états, les rois humiliés
Tombent; et le sénat les retient à ses pieds.
Ainsi Rome s'accroît des ruines du monde.

NICOMEDE.

Imitons du sénat la sagesse profonde!
Il faut nous attacher par de secrets liens,
Antiochus, Philippe, et les Étoliens,
Et la Grèce, et Carthage.

ANNIBAL.

Il n'est plus qu'un seul homme
Digne de se liguer avec nous contre Rome,
Philopœmen, guerrier qui par d'heureux exploits
Du peuple qu'il régit affermissant les droits,
Seul de la liberté retarde la ruine :
Mais des autres états dont le pouvoir décline
Il suffit d'obtenir un faible et prompt secours;
Aux intérêts de Rome arrachés pour toujours,
C'est assez qu'aucun d'eux ne s'arme plus pour elle.
Et comment pourraient-ils servir notre querelle?
La Grèce qui jadis a, d'un cœur indompté,
Soustrait l'Europe au joug du Perse redouté,
Arme de ses enfants la folle jalousie,
Et du joug des Romains ne peut sauver l'Asie.
Carthage observe Rome, et n'ose résister;

Digitized by Google

Lâches qui deviendront, de peur de l'irriter,
D'alliés, vils sujets; de sujets, vils esclaves.
Quant aux Étoliens, plus perfides que braves;
Quant au traître Philippe, assassin d'Aratus,
Il n'en faut rien attendre; et rien d'Antiochus,
Dont l'or paie aux Romains le droit de vivre infâme
Au sein des voluptés, où s'avilit son ame.
Sur nous plus que sur eux notre espoir est fondé.
Si par vous en mes plans je me vois secondé,
Et par le chef vaillant que la Grèce renomme,
Prince, après trois combats, je puis assiéger Rome;
Je puis, lorsque tout tremble au nom de ses préteurs,
La prendre, la brûler, vendre ses sénateurs.

SCÈNE IV.

ANNIBAL, NICOMEDE, ARCAS.

ARCAS.

L'ambassadeur romain, Flaminius, s'avance;
Lui-même il est venu demander audience:
Le roi va dans l'instant ici le recevoir;
Mais avant de l'entendre, il veut, prince, vous voir.

ANNIBAL.

Son père fut défait au lac de Trasymène:
La haine ici le guide.

NICOMEDE.

Eh! qu'importe sa haine?
Que sans trouble Annibal médite dans son sein
Le projet....

Digitized by Google

ANNIBAL.

Vous, songez que de notre dessein,
Nicomede, un seul mot peut trahir le mystère.
Ce n'est pas même assez que de savoir se taire;
Cachez sous un front calme un si grand intérêt:
On peut en se taisant révéler son secret.

(Annibal sort.)

NICOMEDE.

Que veut Flaminius? Il vient en Bithynie
Menacer d'Annibal la liberté, la vie.
Qu'il n'ose rien tramer!

ARCAS.

Prince, voici le roi.

SCÈNE V.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARCAS dans le fond.

PRUSIAS.

J'entendrai ce Romain; vous serez près de moi,
Prince; mais n'opposons que le calme à l'audace;
Et sachons sans orgueil, si le sénat menace,
Si Rome insolemment exalte son pouvoir,
Au grand nom d'Annibal mesurer notre espoir.
(A Arcas.)
Flaminius devait paraître en ma présence :
Il peut venir. Songez, prince...

ARCAS.

Arbate s'avance,
Seigneur, et devant vous conduit l'ambassadeur.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

FLAMINIUS, PRUSIAS, NICOMEDE.

FLAMINIUS.

Rome, dont la justice égale la grandeur,
Députe auprès de vous un homme consulaire,
Et, sur ce trône encor suspendant sa colère,
Pense qu'un roi qui veut s'épargner des regrets
D'un œil plus éclairé voit ses vrais intérêts.
Je viens vous demander quelle invincible haine,
Seigneur, depuis deux ans vous arme contre Eumène.
Quel en est le motif? auriez-vous oublié
Qu'Eumène est des Romains le fidèle allié?
Vous savez que des rois Rome est la protectrice;
Elle aime à rendre à tous une égale justice;
Vous l'obtiendrez, seigneur: le plus beau de ses droits
Est celui de juger les peuples et les rois.

PRUSIAS.

Romains, on vous respecte; et, je l'avouerai même,
On vous craint. Mais, des rois cet arbitre suprême,
Rome dispense-t-elle un prince ambitieux
Du soin de respecter ses serments et les dieux?
A-t-il droit d'annuler les traités les plus justes?
Et jurés devant vous sont-ils donc moins augustes?
A lui donner la paix je pourrai consentir,
S'il veut, me désarmant par un prompt repentir,
Aux dieux, ainsi qu'à vous, cesser de faire injure:
Mais, si vous excitiez un monarque parjure

Digitized by Google

A trahir des serments inscrits sur nos autels,
Prusias vous craint moins que les dieux immortels.

FLAMINIUS.

Prusias veut la paix! Eh, pourquoi donc, s'il l'aime,
Placer en son conseil notre ennemi lui-même?
A quel titre en effet y donne-t-il sa voix
Ce banni, qui, cherchant l'alliance des rois,
Porte, comme une dot, sa haine contre Rome?
Déja plus d'un exemple a montré que cet homme,
Triste et fatal soutien de rois mal affermis,
S'écroule, et dans sa chute entraîne ses amis.

PRUSIAS.

Ne puis-je à qui je veux offrir une retraite?

FLAMINIUS.

A notre ennemi? non.

PRUSIAS.

Rome, à tort inquiète...

FLAMINIUS.

Ne craint rien, mais punit qui cherche à l'offenser.

PRUSIAS, à Flaminius.

L'ai-je armé contre Rome?

FLAMINIUS.

Il fallait le chasser.

NICOMEDE.

Puis-je donc voir traiter un roi digne de l'être
En esclave soumis qu'interroge son maître?
Vous osez demander de quel droit Prusias
Vainquit ses ennemis, défendit ses états!
Nous demandons pourquoi tant de villes ravies?
La Sardaigne et Zacynthe aux Romains asservies?

Digitized by Google

Par quels traités enfin le sénat, sous nos yeux...?

FLAMINIUS.

Rome de ses traités ne rend compte qu'aux dieux.

NICOMEDE.

Ainsi, de l'univers Rome se croit l'arbitre.

PRUSIAS.

Pour commander aux rois la force est-elle un titre?

FLAMINIUS.

Son titre est la justice et la fidélité.

NICOMEDE.

Sagonte en sert d'exemple à la postérité.

PRUSIAS.

Que veut Rome? Parlez.

FLAMINIUS.

Vous épargner encore.
Voyez l'aigle voler du couchant à l'aurore;
Déja les nations qu'assujettit Cyrus,
Les peuples de ce roi qui vainquit Darius,
Suivent sous notre joug l'Afrique consternée;
La Grèce libre obtint, à mes pieds prosternée,
La faveur d'obéir à ses antiques lois;
Le Nil nous a nommés les tuteurs de ses rois;
Le Tage coule enfin tributaire du Tibre :
Tout peuple, il en est temps, doit, s'il veut rester libre,
Tenir ses lois de Rome; il est temps qu'en tous lieux
Devant son front sacré les rois baissent les yeux.

NICOMEDE.

Les rois!... Flaminius, vous outragez mon père.

PRUSIAS.

Mon fils!

Digitized by Google

NICOMEDE.

Comment souffrir l'orgueil d'un consulaire
Qui, pour nous effrayer vantant ses actions,
Aux pieds de Rome, aux siens, place les nations?
Quel triomphe, en effet, quelle gloire est la vôtre
De voir, trompés par vous, s'armant l'un contre l'autre,
Les peuples et les rois forger leurs propres fers!
Mais on pourrait aussi rappeler vos revers.
Quand les Grecs s'illustraient à Leuctre, à Mantinée,
Que fesiez-vous? Brennus tenait Rome enchaînée :
Lorsque Alexandre au monde allait dicter des lois,
Que fesiez-vous, Romains? quels étaient vos exploits?
Vaincus par je ne sais quelles hordes latines,
Vous passiez sous le joug dans les Fourches caudines.

FLAMINIUS.

Sans chercher qui je fus, regardez qui je suis,
Vous dit Rome; et tremblez, voyant ce que je puis.
Alexandre a prédit aux envoyés du Rhône
Que Rome sur le monde établirait son trône;
Ces temps sont arrivés; de toutes parts vaincus,
Sous nos coups sont tombés Philippe, Antiochus,
Pyrrhus, et les Gaulois...

NICOMEDE.

Fabuleuses histoires!
Pyrrhus! il succomba sous ses propres victoires;
Et contre les Gaulois on vous a vus lutter
Non pour donner des fers, mais pour n'en point porter.

FLAMINIUS.

Souvent le repentir suit de près l'arrogance.
Seigneur, écoutez Rome, ou craignez sa vengeance.

Digitized by Google

NICOMÈDE.

Le seul nom d'un héros...

FLAMINIUS.

Vous deviendra fatal.
Ce proscrit...

NICOMÈDE.

Scipion respectait Annibal.
Mais que veut Rome enfin? qu'elle parle et s'explique.
Que veut l'ambassadeur de cette république?

FLAMINIUS.

Je l'ai dit au roi, prince; il faut que de sa cour
Il bannisse Annibal avant la fin du jour;
De la part du sénat, j'apporte à votre père,
S'il y consent, la paix; s'il refuse, la guerre.

PRUSIAS.

Lorsque en moi le sénat cherchant un allié
M'offre un titre souvent par les rois envié,
Je ne méprise point cette faveur insigne:
Mais dites aux Romains que j'en veux être digne;
Comme eux je mets du prix à la fidélité,
Et respecte les lois de l'hospitalité.

FLAMINIUS, prêt à sortir.

J'attendrai, pour partir, le retour de l'aurore;
Je laisse à Prusias le temps de voir encore
S'il veut prendre Annibal ou Rome pour appui,
S'il veut vaincre avec elle, ou tomber avec lui.

(Flaminius sort.)

NICOMÈDE, du côté où sort Flaminius.

Le choix est fait. Pourquoi veut-il rester, mon père?
Dans quel but?

Digitized by Google

PRUSIAS.

Devant moi que mon fils se modère;
Annibal trouve ici gloire, appui, sûreté:
Comptez sur ma prudence et sur ma fermeté.

SCÈNE VII.

NICOMEDE, ARCAS, d'abord dans le fond.

NICOMEDE.

Ah! comptons sur moi seul. Mais quel mauvais génie
Retient Flaminius dans notre Bithynie?
Craignons pour Annibal la prudence du roi.
Rome au cœur d'un vieillard saura porter l'effroi :
Il peut dans les périls dont Rome l'environne
Immoler un héros pour sauver sa couronne.
Entre un sceptre et l'honneur je ne balance pas.

(Arcas s'approche.)

Veillons sur ce Romain, observons tous ses pas;
Tu sais que sans réserve en toi je me confie,
Arcas; il faut agir.

ARCAS.

Ma liberté, ma vie
Vous appartiennent, prince; oui, fiez-vous à moi.
Ordonnez, j'obéis.

NICOMEDE.

Je compte sur ta foi.
Si ce Romain osait, dans le fond de son ame,

Digitized by Google

Ourdir contre Annibal quelque perfide trame,
Qu'il tremble! Écoute-moi : qu'on cherche Cratidas;
Qu'il m'amène en secret ces généreux soldats
Dont tu connais pour moi l'attachement fidèle :
Choisis pour ce message un guerrier plein de zèle;
Fais dire à Cratidas qu'il s'avance sans bruit,
Et près du bois sacré m'attende avant la nuit.

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

FLAMINIUS, ARBATE.

FLAMINIUS.

Puis-je compter sur vous?

ARBATE.

Examinons d'abord
Quels seront pour tous deux les fruits d'un tel accord.

FLAMINIUS.

Pour vous, un plus haut rang, juste prix du service,
Et de Rome surtout la faveur protectrice:
Pour moi, qui veux des miens venger le triste sort,
Ce que j'attends de vous, Annibal vif ou mort.

ARBATE.

Projet bien dangereux!

FLAMINIUS.

Je vous ai dit qu'Eumène
Venait contre Annibal seconder notre haine;
Que vers ce port lui-même il guidait sur les eaux
Ses plus vaillants guerriers et de nombreux vaisseaux;
Que le mien recélait une troupe fidèle
De soldats dévoués, sûrs, ardents, dont le zèle
Prêt à tout hasarder, peut au premier signal

Digitized by Google

Dans un soudain tumulte enlever Annibal.

ARBATE.

Oui; mais un roi vainqueur, malgré votre défense,
Pourrait sur Prusias exercer sa vengeance.
Êtes-vous sûr d'Eumène?

FLAMINIUS.

En doutez-vous? Quel roi
Oserait tromper Rome? Eumène est tout à moi;
Il ne trahira point la foi qu'il m'a promise:
Sa victoire à ma voix s'arrêtera soumise.
Vous sauvez votre roi; croyez que le sénat
Envers vous à son tour ne sera point ingrat.
Eh bien! que ferez-vous, Arbate, vous dont l'ame
M'a déja laissé voir le dépit qui l'enflamme;
Vous qui, chéri du roi, gouverniez son esprit,
Et voyez chaque jour tomber votre crédit?

ARBATE.

La garde du palais, qui pour de longs services
N'obtient que des dégoûts, même des injustices,
En perdant Annibal, croirait servir son roi.

FLAMINIUS.

Cependant, quelques chefs, abordés avec moi,
Excitent les Romains qui jusque en cette ville
Chassés par Annibal, y trouvent un asile.
Mais quel prix voulez-vous? par quels gages secrets
Dois-je assurer vos jours comme vos intérêts?

ARBATE.

Mon intérêt, le soin de conserver ma vie
N'est pas ce qui m'arrête, et je la sacrifie;
Oui, je m'expose à tout dans ce hardi projet,

Digitized by Google

Même au soupçon du crime. En Asie, un sujet
Sait immoler sa gloire au souverain qu'il aime,
Et mourir, pour sauver son roi malgré lui-même.

FLAMINIUS.

Des vengeances du roi je puis vous garantir.
Redoutez-vous son fils? Dès que, prêt à partir,
Mon vaisseau dans ses flancs aura reçu sa proie,
S'il est quelque péril que votre ame prévoie,
J'exigerai du roi qu'il remette en mes mains
Le prince, désormais l'otage des Romains?
Parlez; que voulez-vous?

ARBATE.

Je veux que la puissance
D'un roi qui de bienfaits m'a comblé dès l'enfance,
Que ses droits, ses états, accrus, mieux affermis,
Soient protégés par vous contre ses ennemis.

FLAMINIUS.

Quel gage vous faut-il?

ARBATE.

Toujours Rome à la terre
Pour la foi des serments montre un respect sévère;
Hé bien! au nom du peuple et du sénat romains
Prononcez ce serment.

FLAMINIUS.

Je le jure en vos mains.

ARBATE.

Si mon prince, malgré la foi qui vous engage,
Ou d'Eumène ou de vous essuyait quelque outrage,
Vous me verriez alors affronter tout danger,
Sinon pour le défendre, au moins pour le venger.

Digitized by Google

(A part.)

O mon pays! en moi ne vois jamais un traître!
J'aurai sauvé l'état, et le trône et mon maître.

FLAMINIUS, à part.

Cesse de craindre enfin ton ennemi fatal,
Rome! Flaminius te promet Annibal.

(Il se rapproche d'Arbate.)

Au palais dont la garde à vos soins est commise
Les chefs et les soldats...

ARBATE.

Serviront l'entreprise :
Ils attendent mon ordre, et sont prêts à s'armer.
Pour mieux perdre Annibal, je dois vous informer
D'un secret...

FLAMINIUS.

Quel est-il?

ARBATE.

Je viens de reconnaître
Qu'Annibal, qui du roi se défiait peut-être,
Avait su retrouver dans le fond de ces tours
L'antique souterrain dont les sombres détours
Prolongent vers la mer une secrète issue;
J'en ai même observé la porte inaperçue;
Et dès ce jour...

FLAMINIUS.

Les lieux, le moment, le destin,
Tout nous sert. Le succès ne peut être incertain.
Ainsi tout est réglé. Quand vos regards à peine
Distingueront les mâts de la flotte d'Eumène,
Agissons de concert, Arbate; à ce signal,

Digitized by Google

Qu'au palais vos guerriers enferment Annibal :
Moi, j'y conduis les miens par la porte secrète;
Les autres au-dehors lui ferment la retraite.

ARBATE.

Je vais tout disposer. Soyez sûr de ma foi.

FLAMINIUS.

Sortez; le prince vient.

SCÈNE II.

FLAMINIUS, NICOMEDE.

NICOMEDE.

Oui, lorsque devant moi
Vous offensiez mon père, et quand, plus fiers encore,
Vos discours attaquaient un héros que j'honore,
J'ai pu vous outrager d'un mot injurieux:
J'ai pour lui le respect que l'on a pour les dieux.
Mais vous ne venez pas, au sein de notre ville,
Poursuivre le malheur en son dernier asile,
Vous, qui pour vos vertus vîtes en votre nom
La Grèce consacrer le temple d'Apollon.

FLAMINIUS.

Lorsque Flaminius, en servant sa patrie,
Rendit aux Grecs heureux leur liberté chérie,
A de pareils honneurs, prince, il eut quelques droits.

NICOMEDE.

Faut-il la rendre aux Grecs, et la ravir aux rois?
Au gré de Rome enfin doivent-ils dans leur ame
Éteindre des vertus la généreuse flamme,

Digitized by Google

Abdiquer lâchement leurs droits, leur dignité,
Et priver Annibal de l'hospitalité?

FLAMINIUS.

Le roi voulait de Rome affronter la colère.

NICOMEDE.

Quand le roi vit de près ce noble caractère,
Ce grand nom, ses périls, sa mâle fermeté,
Il n'a pu résister à tant de majesté;
Il n'a vu qu'Annibal errant et misérable.
Grands dieux! brisez des rois le sceptre inexorable,
Eux même écrasez-les sous leur trône odieux,
S'il faut que le malheur soit un crime à leurs yeux!

FLAMINIUS.

Ce noble sentiment charme un jeune courage;
Mais un roi qu'a mûri l'expérience et l'âge
N'ira point, s'il n'aspire à de hardis projets,
Pour sauver un seul homme immoler ses sujets;
C'est pour le préserver d'une haute imprudence
Qu'ici je reste encor.

NICOMEDE.

Perdez toute espérance;
Que rien ne vous retienne un instant parmi nous:
Le roi garde Annibal. Est-il digne de vous
D'exposer au dédain la majesté romaine?
Quoi! vainqueur de Philippe, habitez-vous sans peine
La cour où Rome vient d'essuyer un refus?
Quel plaisir trouvez-vous, fils de Flaminius,
A revoir le guerrier vainqueur de votre père?
Tout vous déplaît ici, tout vous blesse; et j'espère...

Digitized by Google

FLAMINIUS.

C'est du souverain seul que j'attends mon congé.
Rome, qui voit par vous Annibal protégé...

NICOMEDE.

Craint qu'Annibal encor, guidé par la victoire...

FLAMINIUS.

Nous tromper et nous fuir, voilà toute sa gloire!

NICOMEDE.

Vainqueur pendant seize ans, comment aurait-il fui?
Nul, depuis vos revers, n'a campé devant lui.
Mais, quand Rome à ses lois assujettit la terre,
Lui seul, brisé par l'âge, et l'exil, et la guerre,
Menace Rome encor d'un sinistre regard!
Soutenez son coup-d'œil; venez vaincre un vieillard;
Sans proposer, au nom d'un sénat magnanime,
Pour nos vertus la guerre, et des prix pour un crime.
Annibal...

FLAMINIUS.

Le sénat ne songe guère à lui.
Mais malheur à des rois qui seraient son appui!

NICOMEDE.

Vous voulez, et ce soin près de nous vous arrête,
L'offrir vivant à Rome, ou lui porter sa tête:
Mais craignez pour la vôtre; oui, j'atteste les dieux
Que, si le sort, la guerre, un complot odieux,
Frappent sa tête, alors la vôtre à ma colère
Répond de tout complot, du sort, et de la guerre.
Vos projets criminels ne s'accompliront pas;
Je saurai vous contraindre à quitter nos états.
D'un départ différé vous nous cachez la cause.

Digitized by Google

FLAMINIUS.

C'est le péril certain où Prusias s'expose :
Je pourrais revenir les armes à la main.

NICOMEDE.

Nous vous épargnerions la moitié du chemin.

FLAMINIUS.

Ainsi que vous, Syphax eut un orgueil funeste;
Au char de Scipion il parut plus modeste.

NICOMEDE.

Un jour d'un tel outrage on peut se souvenir:
Que Rome songe à vaincre.

FLAMINIUS.

Elle songe à punir.

NICOMEDE, portant la main à son épée.

Traître!...

SCÈNE III.

PRUSIAS, FLAMINIUS, NICOMEDE.

PRUSIAS.

Un ambassadeur! apprenez que la terre
Révéra de tout temps ce sacré caractère.

NICOMEDE.

Eh bien! qu'il en jouisse, et qu'il soit respecté!
Mais nous aussi, songeons à notre dignité,
Seigneur; souffrirons-nous qu'on vienne avec audace,
A l'abri d'un tel nom proférant la menace,
Jusqu'en votre palais vous imposer la loi?
Rome enfin doit savoir que Prusias est roi.

Digitized by Google

Si l'on blesse nos droits, nous devons les défendre.

PRUSIAS.

Sortez, prince.

NICOMEDE, à part.

Il est temps; osons tout entreprendre.

SCÈNE IV.

FLAMINIUS, PRUSIAS.

FLAMINIUS.

Votre fils imprudent est venu m'outrager;
Mais j'excuse ce prince; il suit sans y songer
Les perfides conseils d'un homme que Carthage
Par un décret public déclara notre otage:
Rome l'attend, seigneur.

PRUSIAS.

O ciel, vous le livrer!
Aux yeux de l'univers c'est me déshonorer.

FLAMINIUS.

Et quels rois oseront le penser, ou le dire?
Servir Rome est le but où chaque prince aspire:
Plaire au sénat romain est pour tous un devoir;
Tout vient de lui, les biens, les honneurs, le pouvoir;
Sa seule volonté fait celle de la terre.
Si Rome obtient de vous le gage qu'elle espère,
Pour vous, pour votre fils, seigneur, songez-y bien,
Que voulez-vous? le Pont? la Cappadoce?

PRUSIAS.

Rien.

Digitized by Google

FLAMINIUS.

Rome les donnera, seigneur, à d'autres princes;
Des voisins dangereux obtiendront ces provinces.

PRUSIAS.

Le livrer! quelle horreur! mon ame en a frémi.

FLAMINIUS.

Cédez.

PRUSIAS.

C'est un vieillard, mon hôte, mon ami.

FLAMINIUS.

Cette pitié vous perd, vous, et la Bithynie,
Qui de Carthage enfin n'est qu'une colonie.
Carthage va tomber. Il vient ton jour fatal,
Exécrable cité, nourrice d'Annibal!
Vous savez le serment qu'il fit au bord du Tage :
« Plus de paix, cria-t-il, entre Rome et Carthage!
« Il faut que l'une ou l'autre expire dans les feux! »
Bientôt avec ses murs, ses temples et ses dieux,
Carthage croulera fumante sur la terre.

PRUSIAS.

Annibal, même absent, tel qu'un dieu tutélaire,
Lui prête de son nom le formidable appui :
Cette ville en tout temps fut ingrate envers lui;
Elle a du ciel vengeur mérité la colère.
Pour moi, du moins...

FLAMINIUS.

J'entends. Prusias veut la guerre;
Sur la foi d'Annibal il va la provoquer :
Eh bien! connaissez Rome avant de l'attaquer.
Rome en son sein vît-elle Annibal redescendre;

Digitized by Google

Plus heureux qu'un Brennus, dussiez-vous mettre en cendre
Capitole, remparts, maisons, temples, palais;
Jamais Rome au vainqueur n'accordera la paix.
Déja le vain espoir de votre ame abusée
Triomphe, et voit en Rome une conquête aisée;
Vous pensez qu'Annibal, par d'étonnants exploits,
Fera plus aujourd'hui qu'il n'a fait autrefois :
Ah! si jadis, instruit aux ruses paternelles,
Qui pour nos légions alors étaient nouvelles,
D'un joug récent encor détachant nos sujets;
Si le fils d'Amilcar, fesant à ses projets
Servir les prompts coursiers de l'Afrique et du Tage,
Suivi de vaillants chefs, secondé de Carthage,
Voyant les fiers Gaulois pour lui se dévouer,
Jeune, ardent, plein d'espoir, et, s'il faut l'avouer,
Vainqueur, n'a pu lutter contre Rome vaincue;
Que ferez-vous? La terre est assez convaincue
Que Rome, en attaquant les rois, les nations,
N'a pas besoin d'armer plus de deux légions,
Elle en armera vingt, seigneur, pour se défendre;
Et Prusias aux fers verra son trône en cendre.

PRUSIAS.

Attaquer Rome! non. Mais est-il dans ses droits
De fouler à ses pieds la majesté des rois?
Dois-je donc, de sa haine instrument mercenaire,
Trahir mon hôte au gré d'un guerrier consulaire
Qui vient, auprès d'un roi dont le cœur est loyal,
Les sceptres à la main, marchander Annibal?
Je veux, m'affranchissant de toute indigne entrave,
Être allié de Rome et non pas son esclave :

Digitized by Google

A mon premier refus je ne changerai rien;
Je conserve un asile à qui fut mon soutien :
Avant que je le livre ou que je l'abandonne,
On verra Prusias déposer la couronne.

FLAMINIUS.

Eh bien ! déposez-la; prévenez le dessein
Que forme un ennemi plus près de votre sein;
Il doit vous la ravir, et dès ce jour peut-être.

PRUSIAS.

Ce projet...

FLAMINIUS.

Vient du prince, ou plutôt de son maître,
Qui, malgré vos bienfaits, doutant de votre foi,
Ne se croit libre et sûr que si le prince est roi.
Mes regards ont surpris dans le fond de leur ame
Les secrets du complot dont ils cachaient la trame;
Ils vont à la révolte exciter les soldats,
Contre moi, contre vous.

PRUSIAS.

Non : je ne le crois pas.

FLAMINIUS.

Entendez-vous ces cris?

PRUSIAS.

Il se pourrait!

Digitized by Google

SCÈNE V.

FLAMINIUS, PRUSIAS, ARBATE.

PRUSIAS.

Arbate!
Quel est donc ce tumulte?

ARBATE.

Une révolte éclate.

PRUSIAS.

Une révolte, ô ciel! Qui peut donc l'exciter?

ARBATE.

C'est votre fils, seigneur, et je n'en puis douter.
Lui-même, à haute voix, il soulève l'armée,
Des périls d'Annibal faussement alarmée.

PRUSIAS.

Et dans un tel danger ce héros ne vient pas?

ARBATE.

Il reste au port; il feint d'instruire les soldats,
Prêt à saisir l'instant...

PRUSIAS.

Qu'Annibal me trahisse!
Non.

ARBATE.

Si vous connaissiez avec quel artifice,
Seigneur, par ses conseils le prince est égaré!

FLAMINIUS.

Si vous pouviez, seigneur, savoir à quel degré

Digitized by Google

De ce proscrit, l'horreur de Carthage et du monde,
L'ame est dominatrice, et la ruse profonde!

PRUSIAS.

Lui, démentir sa gloire, et vivre sans honneur!
Comment soutiendrait-il ma présence?

SCÈNE VI.

ANNIBAL, FLAMINIUS, PRUSIAS, ARBATE.

ANNIBAL.

Seigneur...

PRUSIAS.

Est-il vrai que d'un fils l'audace criminelle
Arme contre son père une troupe rebelle?
Que vous-même d'un traître...?

ANNIBAL.

En est-il parmi nous?
J'en connais, je les vois, et tous deux près de vous.

PRUSIAS.

Flaminius! Arbate! Et comment puis-je croire
Que l'un ou l'autre ourdisse une trame si noire?
Osent-ils conspirer au sein de mes états?
A la rébellion provoquer mes soldats?
Est-ce à leur voix qu'un fils ose outrager son père?
Qu'au milieu de la paix on voit naître la guerre?

ANNIBAL.

Oui! la guerre est présente; et sans doute en leur cœur,
De l'ennemi qui vient accusant la lenteur,

Digitized by Google

Ceux que vous consultez, qui semblent vous défendre,
Jusqu'en votre palais espèrent vous surprendre.
On veut d'une révolte alarmer vos esprits!
Il n'en existe point : l'armée et votre fils
S'indignent qu'un Romain, pour tramer votre perte,
Avec vos ennemis en secret se concerte.
Avant qu'en ce palais il se fût présenté,
Qu'a fait l'ambassadeur? Sous ce nom respecté,
D'un roi votre ennemi, dont il arma la haine,
Il quittait les états.

PRUSIAS.

Quel est ce prince?

ANNIBAL.

. . . . . Eumène :
Vos yeux peuvent le voir; sa flotte fend les eaux,
Seigneur, pour vous surprendre, et brûler vos vaisseaux.

PRUSIAS, à Arbate.

Vous saviez que ce roi s'armait pour me détruire!

ARBATE.

Il suit l'ordre de Rome, et vient, non pas vous nuire,
Seigneur, mais vous sauver, apparent ennemi,
De l'abyme où vous plonge un dangereux ami :
Annibal seul vous perd; et sa vaine querelle
Aujourd'hui contre vous arme un prince rebelle.
J'ai mérité la mort, si c'est un attentat
De servir votre gloire, et le trône et l'état.

PRUSIAS.

Un sujet, quel qu'il soit, dût-il sauver l'empire,
Arbate, est criminel à l'instant qu'il conspire;
C'est au souverain seul qu'il convient de juger

Digitized by Google

Si l'état, son honneur, son trône est en danger.

FLAMINIUS.

Rome, je l'ai promis, doit...

ANNIBAL.

L'ennemi s'avance.
Vous m'aviez de vos ports confié la défense;
Tout est prêt.

(Des guerriers entrent.)

Ces guerriers, seigneur, en ce moment
Attendent pour partir votre commandement.

PRUSIAS.

Ordonnez tout.

(Montrant Arbate.)

Et vous, Arcas, qu'on le saisisse!
Que ceux qui m'ont trahi redoutent ma justice.

(Prusias sort, Annibal le reconduit.)

(Les soldats montrent pour Annibal un grand respect.)

FLAMINIUS, à part.

Quel respect il impose à ses guerriers soumis!
C'est bien cet Annibal qui même à ses amis,
Dans les plaines de Canne, après notre défaite,
Ne daignait plus parler que par un interprète.

SCÈNE VII.

FLAMINIUS, ANNIBAL.

ANNIBAL.

Si le roi, pour payer l'amitié des Romains,
Eût d'un Carthaginois mis la tête en vos mains,

Digitized by Google

Un Romain avec joie en eût fait sa conquête.
Maintenant nos soldats demandent votre tête :
Pour la mettre en leurs mains (vous entendez leur voix)
Un signe suffirait à ce Carthaginois,
Et le Romain n'aurait que le sort qu'il mérite.
Ne craignez rien, je viens assurer votre fuite.

FLAMINIUS.

Dieux, quel affront!

ANNIBAL.

En moi vous voyez votre appui;
Allez rejoindre Eumène, et combattre avec lui.
(Indiquant des soldats.)
Ils vous suivront au port : fuyez, vous êtes libre.
Nous pourrons nous revoir sur les rives du Tibre.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

PRUSIAS.

Que des rois chargés d'ans le destin est à plaindre!
Au dedans, au dehors, tout est pour eux à craindre:
Heureux, quand le pouvoir leur fait tant d'ennemis,
S'ils n'ont point dans ce nombre à redouter un fils!
Pour le mien que j'aimais, oubliant la prudence,
Seul j'osais des Romains affronter la puissance,
Sans prévoir qu'Annibal, en me servant contre eux,
Ne pouvait me prêter qu'un appui dangereux.
Qu'avec mon fils rebelle à présent contre Eumène
Il tente sur les flots une lutte incertaine;
Quel que soit le succès, il doit m'être fatal.
Qu'importe qui vaincra d'Eumène ou d'Annibal?
Quels vœux dois-je former? indigne Nicomède!
Ton orgueil croit-il donc que ton père te cède?
Arbate et Nicomede ont trahi leur devoir:
Mais l'un voulait du moins conserver mon pouvoir;
Et l'autre... Ah! rassurons ma couronne ébranlée.
Arcas!

Digitized by Google

SCÈNE II.

PRUSIAS, ARCAS.

PRUSIAS.

Eh bien! ma garde est-elle rassemblée?

ARCAS.

Tous les chefs sont présents: dans l'ordre des combats,
Déja même, seigneur, ils rangent les soldats.

PRUSIAS.

Eumène sur les mers peut avoir l'avantage;
Mais je l'attaquerai s'il aborde au rivage:
Allez; que tout soit prêt à marcher avec moi.
Je saurai sur le port vaincre, ou mourir en roi.
Faites venir Arbate.

PRUSIAS, seul.

Il pourra m'être utile.
Si Rome a su tromper son esprit trop facile,
Il croyait me servir en osant conspirer;
Mais mon fils de mon trône a voulu s'emparer.
L'ingrat! lorsque j'allais, pour le héros qu'il aime,
Exposant mon pouvoir, braver Rome elle-même.
Voilà les vrais périls dont il faut me garder!
Pour Arbate, en mes plans il va me seconder.
En lui d'ailleurs ma garde à présent se confie.

Digitized by Google

SCÈNE III.

PRUSIAS, ARBATE.

PRUSIAS.

Ce complot que tout autre eût payé de sa vie,
Je puis le pardonner : vous aviez su prévoir
Que mon fils oserait menacer mon pouvoir;
Et je veux bien encor croire à votre innocence,
Arbate; votre roi vous rend sa confiance.
Mais désormais suivez mes ordres absolus;
Ne faites rien de moins, ne faites rien de plus.
Si le destin nous sert, si, contre mon attente,
Le prince amène ici sa troupe triomphante,
Que ma garde avec vous, déposant tout orgueil,
Fasse aux guerriers vainqueurs un favorable accueil;
En leur esprit surtout nul soupçon ne doit naître.
Que mon fils, qui déja se croit ici le maître,
Soit surveillé par vous, Arbate, à son retour :
Qu'on attende mon ordre; et surtout qu'en ma cour
Tout respecte Annibal.

SCÈNE IV.

PRUSIAS.

Ta coupable arrogance
Pour servir Annibal usurpe ma puissance,
Fils ingrat! Les guerriers n'obéissent qu'à toi!
Tu pourras voir encor si Prusias est roi;

Digitized by Google

Si j'assure mon trône; et si la voix publique
A raison de vanter ma sage politique.
Que dis-je? Et comment vaincre Eumène sur les flots?
Manquant de tout, privés d'agrès, de matelots,
Comment nos lourds vaisseaux pourront-ils se défendre?
Ce roi victorieux sur le port va descendre.
Ciel! on vient de mon sort m'apprendre la rigueur;
Eumène est triomphant.

SCÈNE V.

PRUSIAS, NICOMEDE, avec ses soldats.
ARBATE, dans le fond.

NICOMEDE.

Annibal est vainqueur!

PRUSIAS.

Est-il vrai? Par quel art nos guerriers intrépides...?

NICOMEDE.

Eumène, qu'entouraient deux cents vaisseaux rapides,
D'un cours précipité fendait le sein des flots;
Annibal, qui privé d'habiles matelots,
Ne pouvait opposer à cette flotte active
Que cent vaisseaux vieillis, à la marche tardive,
Avait fait, pour lutter contre ce souverain,
Courber les mains de fer et les griffes d'airain,
Qui devaient, retombant sur ces vaisseaux agiles,
Lier leurs flancs captifs à nos bords immobiles.
« Partons, amis, » dit-il à ces vaillants soldats
Que lui-même à toute heure il exerce aux combats;

Digitized by Google

« Eumène est-il instruit de nos ruses de guerre?
« Nous vaincrons : ce combat n'est qu'un combat sur terre. »
Il dit; et des rameurs tous les bras à la fois
Ébranlant nos vaisseaux que ralentit leur poids,
De ces remparts flottants traînent la lourde masse.
Et cependant, de l'onde effleurant la surface,
Aussi prompt que l'oiseau qui traverse les airs,
L'ennemi vient. Vos nefs s'écartent sur les mers :
Les navires légers nous suivent, pleins de joie,
Sans ordre, et déja même insultant à leur proie;
Quand de nos mains de fer, partout sur les deux rangs,
Les ongles recourbés s'attachent à leurs flancs;
Et d'un rapide choc les galères froissées
Font voler en éclat les rames fracassées.
Alors sur leurs vaisseaux la mort monte avec nous.
Plus de fuite : les uns expirent sous nos coups;
D'autres veulent briser le lien qui les presse :
Mais presque tous, voyant que la force ou l'adresse
De nos chaînes d'airain ne peut les dégager,
Comme de vils troupeaux se laissent égorger.
Quelques-uns, dans les flots fuyant la mort présente,
Succombent écrasés sous la rame pesante;
Et les mourants, les morts, les débris des vaisseaux,
Nagent autour de nous dispersés sur les eaux;
Ils couvrent les rochers, ils couvrent le rivage.
Eumène, sur les mers, seul échappe au carnage.
Alors, aux yeux du peuple accouru près du bord,
Vos vaisseaux triomphants rentrent, et vers le port,
Chacun d'eux, salué par mille cris de joie,
Au milieu des débris traîne sa double proie.

Digitized by Google

PRUSIAS.

Que je vous dois d'encens, ô dieux! comment payer
Les succès immortels de l'étonnant guerrier
Qui même sur les flots triomphe encor d'Eumène,
D'Eumène, ami de Rome, et l'objet de ma haine!
Mais, mon fils, a-t-on vu l'ambassadeur romain?

NICOMEDE.

Il est captif; j'ai pu l'immoler de ma main,
Mais il attend son sort en la salle voisine.
(Il fait signe.)
Qu'il vienne, Arcas.

SCÈNE VI.

FLAMINIUS, PRUSIAS, NICOMEDE, SOLDATS.

PRUSIAS.

Vos vœux hâtaient notre ruine :
Le ciel...

NICOMEDE, vivement.

Punit le crime.

FLAMINIUS.

Un Romain sait mourir.

NICOMEDE, vivement.

Il est d'autres tourments...

FLAMINIUS.

Je saurai les souffrir.

NICOMEDE.

Souffrez donc que je montre à l'Asie étonnée
Rome dans un consul à mon char enchaînée.

Digitized by Google

FLAMINIUS.

Ciel!

PRUSIAS.

Quoi! mon fils, de Rome oubliant tous les droits,
Veut traiter des consuls...

NICOMEDE.

Comme ils traitent les rois.
Jurez tous sur ce glaive et devant ce perfide,
Guerriers vainqueurs, jurez de prendre enfin pour guide
Annibal, qui saura vous frayer les chemins,
Et qu'en leurs champs bientôt reverront les Romains.

LES GUERRIERS.

Nous le jurons.

NICOMEDE.

Amis, qu'au milieu de nos fêtes
Brille un char triomphal, présage des conquêtes!
Rendons leur gloire aux rois, aux trônes leur éclat:
Il est temps d'abaisser un orgueilleux sénat.
Annibal va partir; moi, de la Thessalie
Je le suivrai de près aux champs de l'Italie,
Et de Rome bientôt crouleront les remparts.

PRUSIAS.

Ce projet important fixera mes regards;
Lorsque j'aurai tout vu, tout réglé, j'aime à croire
Que vous pourrez, mon fils, l'accomplir avec gloire.

NICOMEDE.

Préparons le triomphe; à sa pompe invités,
Les rois vont voir mon char rouler en nos cités:
Nicomede, allumant leur noble jalousie,
Sur Rome avant trois mois déversera l'Asie.

Digitized by Google

J'accomplirai nos plans, mon père.

PRUSIAS.

Heureux guerriers,
Près d'obtenir le prix, les honneurs, les lauriers
Qué vous doit, par mes mains, décerner la victoire,
Goûtez un court repos acquis par tant de gloire!
Moi-même aussi j'ai su, dans Arisbe autrefois
Vaincre Attale, malgré l'appui de ses Gaulois;
Jadis le Rhodien s'est vu par ma vaillance
Affranchi du tribut qu'il payait à Byzance;
Mais le temps envieux m'interdit les travaux:
C'est mon fils qu'il faut suivre à des périls nouveaux;
Le chef, en qui je vois un dieu plutôt qu'un homme,
Avec le prince et vous marchera contre Rome.
Allez.

(Les guerriers sortent, excepté ceux qui gardent Flaminius.)

Faut-il qu'Eumène, en ce jour de bonheur,
N'ait pas été captif!

(Arbate s'approche; Prusias lui fait un signe. Il sort.)

NICOMEDE.

Il le sera, seigneur:
Mais l'objet important c'est que toute la terre
Sente qu'on fait à Rome une éternelle guerre,
Qu'on ne veut point traiter, qu'on veut vaincre ou périr.
Nous verrons à nos plans tous les rois concourir.

(Montrant Flaminius.)

Amis, craignons de voir ma vengeance trompée.
Écartez de ses mains toute arme, toute épée,
De regards vigilants entourez-le toujours;
Annibal et ma gloire ont besoin de ses jours:

Digitized by Google

Suivez ici mon ordre; à vous je le confie,
Et vous m'en répondez, soldats, sur votre vie.

(Arbate revient avec les gardes.)

PRUSIAS.

Réprimez tant d'orgueil; il en est temps, je crois.
Lorsque vous régnerez, vous dicterez vos lois.
Souffrir qu'en mes états Rome soit avilie!

NICOMEDE.

N'allons-nous pas porter la guerre en Italie?

PRUSIAS.

Rome...

NICOMEDE.

La craignez-vous?

PRUSIAS.

Prince, apprenez de moi
Qu'un roi...

NICOMEDE.

S'il obéit, seigneur, il n'est plus roi.

PRUSIAS.

Il n'est plus roi! J'entends, prince, votre menace.
Il vous tarde déja de régner à ma place;
Annibal seul et vous, disposez des soldats:
Mais vos projets, mon fils, ne réussiront pas.
Arbate, assurez-vous du prince Nicomede.
Veillez sur lui.

NICOMEDE, à part.

Grands dieux! faut-il donc que je cède?
(Haut.)
Immolez votre fils et votre défenseur:
Rome, qui vous trahit; à son joug oppresseur

Digitized by Google

Bientôt vous enchaînant...

PRUSIAS.

Cessez un tel outrage;
Je pourrais aux Romains vous livrer en otage.

FLAMINIUS, seul.

Grace aux dieux, en mes mains Annibal peut tomber!
Si, vers Casilinum, il sut se dérober
Au piége où Fabius avait cru le surprendre,
J'espère au piége adroit que mes mains vont lui tendre
Le voir tomber vivant. O jour heureux pour moi!
Je sus, en Macédoine, humiliant un roi,
Apprendre aux légions à vaincre la phalange;
D'un ennemi plus fier aujourd'hui je me venge;
Un triomphe m'attend: l'univers étonné
Va voir devant mon char Annibal enchaîné.
Il vient.

SCÈNE VII.

ANNIBAL, FLAMINIUS, ARBATE, GARDES.

FLAMINIUS.

Flaminius doit-il en Bithynie
D'un triomphe insultant subir l'ignominie?

ANNIBAL.

Le brave d'un œil ferme envisage son sort;
Il le souffre, ou le fuit dans les bras de la mort.

FLAMINIUS.

J'aime à voir qu'Annibal avec fierté me trace
La règle que sans doute il suivrait à ma place,
Si pour lui les destins se montraient moins heureux:

Digitized by Google

Mes conseils toutefois seront plus généreux;
Qu'il sache en profiter. Vous, qu'on nous laisse, Arbate.

SCÈNE VIII.

FLAMINIUS, ANNIBAL.

FLAMINIUS.

Un vainqueur quelquefois d'un vain succès se flatte:
Il peut tout, dans les camps, au milieu des soldats;
Mais, dans sa cour, un roi qui veille à ses états
Doit d'un chef dangereux redouter la puissance.

ANNIBAL.

Il est las du fardeau de la reconnaissance!

FLAMINIUS.

Je songe à vos destins. Je ne vous dirai pas,
Pour vous rendre suspect aux yeux de Prusias,
Comme a fait Villius chez le roi de Syrie,
Que Rome dans son sein vous offre une patrie;
Qu'elle a plus d'une fois, par d'utiles liens,
Fait de ses ennemis ses premiers citoyens;
Mais Annibal, qu'on vit de nobles funérailles
Honorer nos consuls morts au champ des batailles,
Peut de nous, à son tour, attendre des égards;
Et Rome, qui sur vous a porté ses regards,
Vous donne par ma voix un conseil salutaire.
Jouissez désormais d'un repos nécessaire.
L'univers aux Romains fut promis par les dieux;
Cessez de résister aux volontés des cieux;
Croyez Flaminius: de votre ame ulcérée

Digitized by Google

Tout doit calmer enfin la haine invétérée,
Votre exil, vos dangers, et le long cours des ans :
Votre bras défendit Carthage assez long-temps,
Vous-même à la sauver ne pouvez plus prétendre :
Chaque homme a ses malheurs. Vous avez pu l'apprendre:
Dans le fond d'un cachot Philopœmen est mort;
Scipion dans l'exil vient de finir son sort :
Ce guerrier rappelait, à son heure dernière,
Qu'il obtint sans rançon, grace à votre prière,
Un fils qu'Antiochus lui ravit aux combats;
Et lorsqu'à Liternum il mourait dans mes bras :
« Puisse au moins Annibal, exilé par l'envie, »
Dit-il, « chez Prusias finir en paix sa vie ! »

ANNIBAL, à part.

Voilà quels sont les soins de Scipion mourant!
Il n'a rien dit, rien fait, rien pensé que de grand.

(Haut.)

C'est le seul des Romains qui, graces à Carthage,
De me vaincre une fois eut enfin l'avantage;
Et c'est aussi le seul qui, respectant mon sort,
Jamais ne demanda mon exil ou ma mort.

FLAMINIUS.

Je ne viens pas...

ANNIBAL.

Si Rome en effet voit sans crainte
La main qui sur vos murs a laissé son empreinte,
Si ce bras est trop vieux pour la faire trembler,
Pourquoi de mes destins vient-elle se mêler ?

FLAMINIUS.

Le sénat doit-il donc vous voir d'un œil tranquille

Digitized by Google

Armer les souverains qui vous donnent asile?
Rome doit s'indigner, quand les peuples, les rois,
Pourraient tranquillement respirer sous ses lois,
Que, conservant pour elle une haine profonde,
Un seul homme ose encor troubler la paix du monde.

ANNIBAL.

Qu'un homme ose en effet, quand tout cède à la peur,
De ton ambition sonder la profondeur,
Rome, te disputer sa liberté, sa vie;
Que cet homme, en son cœur chérissant sa patrie,
Aspire à la sauver de l'affront de tes fers,
Ce n'est qu'un factieux qui trouble l'univers.

FLAMINIUS.

Je vous l'ai dit; de vous Rome n'a rien à craindre:
Mais à vieillir en paix elle veut vous contraindre.

ANNIBAL.

Rome d'un autre soin a su vous occuper.
Est-ce donc Annibal que vous croyez tromper?
Quand, pour gagner du temps, vous montrez tant d'adresse,
Quelque gloire du moins console ma vieillesse.
Jeune, j'ai vu souvent Rome frémir d'effroi;
Vieux, je vois Rome en vous s'abaisser devant moi.

FLAMINIUS.

Rome pourrait, je crois, souffrir sans jalousie
Qu'Annibal respirât dans un coin de l'Asie,
Et voir en lui, malgré sa vieille inimitié,
Moins un objet d'effroi, qu'un objet de pitié.

Digitized by Google

ANNIBAL.

De pitié! non, Romains; tant qu'Annibal respire,
Ce n'est point la pitié, c'est l'effroi qu'il inspire.
L'eussiez-vous relégué dans des pays déserts;
Fût-il sous d'autres cieux, environné des mers,
Sur le roc isolé de quelque île lointaine
Où souffle des autans la dévorante haleine;
Pâle, enchaîné, souffrant sur son rocher fatal,
Vous compteriez encor les soupirs d'Annibal;
Vos yeux l'observeraient, ne respirant qu'à peine,
Fiers vainqueurs; et, craignant qu'il ne brisât sa chaîne,
Vous voudriez encor, par un effroi nouveau,
Hors du monde connu lui creuser un tombeau.

SCÈNE IX.

FLAMINIUS.

Usé par le malheur, tremblant sous l'âge extrême,
Ce n'est plus, disait-on, que l'ombre de lui-même :
C'est encore Annibal, Annibal tout entier.
Oui, Rome, il porte encore en son œil meurtrier
Le Tésin, la Trébie, et Canne, et Trasymène :
L'âge, en ridant son front, a fait croître sa haine.
Dois-je, pour m'exciter à venger mes douleurs,
De tous les miens encor retracer les malheurs?
Mon père, des vautours la sanglante pâture,
Et deux frères chéris, privés de sépulture,
L'un près de l'Éridan, l'autre aux bords du Tésin?

Digitized by Google

Annibal vit! il vit pour déchirer ton sein,
Rome! dois-tu le voir avec des yeux tranquilles?
N'a-t-il donc pas détruit quatre cents de tes villes?
Annibal, en dix ans, n'a-t-il pas sans pitié,
De tes nombreux enfants fait périr la moitié?
Il te menace encor, l'épargner est un crime :
A qui sert son pays tout devient légitime.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

NICOMEDE, ANNIBAL.

NICOMEDE.

Peut-il de tant de maux ne pas être accablé?
Que fera-t-il? Où fuir, à présent exilé
Et d'Afrique et d'Europe, et presque de l'Asie?
Seul contre Rome! Hélas! armés contre sa vie,
Insultant à son nom ainsi qu'à ses bienfaits,
D'ingrats concitoyens ont détruit son palais;
L'ont proscrit, ont gardé sa famille en otage,
Ont partagé ses champs, paternel héritage,
Même ses vêtements, et, mettant tout à prix,
Dans la place publique ont vendu ses débris.
(Annibal paraît au fond du théâtre, et écoute Nicomede, qui continue:)
Et lui, quels sont ses vœux? Carthage en vain l'offense,
Sauver Carthage ingrate est sa seule vengeance.
Grands dieux, voyez enfin d'un regard d'équité
Un grand homme luttant contre l'adversité!

ANNIBAL.

Cher prince... Mais parlez: quelle imprudence extrême!
Eh quoi! pour me servir vous vous perdez vous-même!

NICOMEDE.

Je redoutais pour vous les complots des Romains;

Digitized by Google

J'ai cru sauver le roi, vous sauvant de leurs mains.

ANNIBAL.

Et coupable envers lui d'une si grave offense,
Rebelle enfin, le roi vous surprend sans défense!
Vous avez donc, vainqueur et sortant des combats,
Vous-même renvoyé vos gardes, vos soldats?

NICOMEDE.

Avec quel art profond et quel adroit langage,
Menaçant les Romains, vantant notre courage,
Il offrit aux guerriers un repos glorieux!
Comme il sut, élevant Annibal jusqu'aux cieux,
Du cœur d'un fils trompé bannir la défiance!
Mais craignez du Romain quelque lâche vengeance;
Partez.

ANNIBAL.

Croyez-vous donc qu'un monarque irrité,
Quand son ordre à son fils ravit la liberté,
Laisse la mienne entière, et souffre que l'armée
A délivrer son fils par moi soit animée?
Eh bien! qu'il se condamne à souffrir des mépris;
Qu'il serve : c'est vous seul, vous que je plains, mon fils,
Digne de plus de gloire, et d'une autre fortune.
Des princes que j'ai vus l'ame faible et commune
Toujours au nom de Rome a tremblé devant moi;
Je n'ai que dans vous seul trouvé l'ame d'un roi.
Si l'univers entier brigue un lâche esclavage,
Je mourrai libre.

NICOMEDE.

Et moi, de Rome indigne otage,
Sans guide, sans espoir, et la mort dans le sein,

Digitized by Google

Seul, pleurant Annibal, je verrai ce Romain,
Qui, pour me consoler, me promettra peut-être
Un sceptre criminel, teint du sang de mon maître.
Dieux!

ANNIBAL.

Où donc est ce cœur dans les maux affermi?
Quoi! vous pleurez?

NICOMEDE.

Ma faute a perdu mon ami,
Et vous vous étonnez que je verse des larmes!

ANNIBAL.

Ton amitié pour moi n'est pas sans quelques charmes.
Pour les maux des humains j'avais peu de pitié,
Même pour mes malheurs : mais ta vive amitié,
Au moment où je souffre une cruelle injure,
De mon ame ulcérée adoucit la blessure.

NICOMEDE.

Tandis qu'en votre honneur tout un peuple joyeux
De ses cris triomphants fait retentir les cieux,
La garde du palais vous menace peut-être.
Je crains Flaminius; oui, je crains que ce traître,
Aidé d'Arbate, ici ne vous vienne accabler.
Tous deux, même à présent...

ANNIBAL.

Cessez de vous troubler,
Prince, j'ai mes desseins.

NICOMEDE.

Non, rien ne me rassure;
Je crains la trahison, l'intérêt, le parjure.
Quels que soient leurs projets, je ne vous quitte pas;

Digitized by Google

Qu'ils viennent, tout sanglant, m'arracher de vos bras!

ANNIBAL.

Je veux seul...

NICOMEDE.

Comment même assurer votre fuite?

ANNIBAL.

Laissez-moi de mon sort régler seul la conduite.

NICOMEDE.

Ils viendront...

ANNIBAL.

Écoutez. Redoutant à la fois
Et la haine de Rome, et la faveur des rois,
Je voulus, une nuit, sous leurs plus sombres voûtes,
Des tours de ce palais sonder les longues routes;
J'observais tout : je crus m'apercevoir enfin
Qu'un mur devait fermer un conduit souterrain;
Il s'ouvrit sous le fer: et bientôt, avec joie,
Je vis se prolonger une secrète voie,
Dont l'oblique détour conduisait vers le port.

NICOMEDE.

Suivons l'heureux chemin que nous offre le sort.
Bientôt tout recevra vos ordres, je l'espère.
Venez.

ANNIBAL.

Moi, prince, armer le fils contre le père!

NICOMEDE.

Un père! Ah, le héros qui daigne me former,
Qui me guide à la gloire, et me la fait aimer,
Qui, lorsque tant de rois sont indignes de l'être,
Seul m'instruit à régner, est mon ami, mon maître,

Digitized by Google

C'est mon père. Marchons; qui peut nous retarder?
Quand on a tout à craindre, il faut tout hasarder.

ANNIBAL.

Non, prince.

NICOMEDE.

Mais je crains un complot homicide,
Le roi même.

ANNIBAL.

Son cœur est faible, et non perfide.

NICOMEDE.

C'est moi seul qui vous perds.

ANNIBAL.

Non; croyez-moi, mon fils,
Ce n'est point vous; c'est Rome, et les dieux ennemis.

NICOMEDE.

Vous me quittez!

ANNIBAL.

Je dois, au risque de ma vie,
Dans ses propres remparts défendre ma patrie.
Ses enfants, quels qu'ils soient, de son sein exilés,
Sans doute en ses remparts vont être rappelés.
Rome a juré, dit-on, de détruire Carthage:
Le temps me permet-il de tarder davantage?
(Il ôte son casque.)
Voyez ces cheveux blancs; elle est près de périr;
Je pars: de moi, cher prince, apprenez à souffrir.

NICOMEDE.

Tout l'opprime, les siens, Rome, et moi: son courage
S'affermit sous le faix du malheur et de l'âge.

ANNIBAL.

Dans tes nobles travaux, ô mon dernier appui,

Digitized by Google

Sois semblable à ton maître, et plus heureux que lui!

NICOMEDE.

Adieu donc, Annibal. Ciel! mon père s'avance.

SCÈNE II.

PRUSIAS, ANNIBAL, NICOMEDE, ARCAS, GARDES.

PRUSIAS.

Vous, Nicomede, ici! Quoi! malgré ma défense!
Qu'il soit à l'instant même enfermé dans la tour :
Arcas, répondez-m'en ; ayez soin qu'en ce jour
Le prince surveillé n'entretienne personne.
Allez, exécutez l'ordre que je vous donne.

SCÈNE III.

PRUSIAS, ANNIBAL.

ANNIBAL.

Ainsi, d'un grand dessein prompt à se repentir,
Prusias de sa cour m'ordonne de sortir;
A d'indignes terreurs il se laisse surprendre;
Et, dès que d'un Romain la voix se fait entendre,
Il ordonne, perdant ses amis les plus chers,
Pour Annibal l'exil, pour le prince des fers.

PRUSIAS.

Moi, vous bannir! votre ame en vain s'est alarmée.

Digitized by Google

ANNIBAL.

S'allier avec Rome est me bannir.

PRUSIAS.

L'armée
Et mon fils menaçaient, méprisant mon pouvoir...

ANNIBAL.

Non pas vous, mais un traître! Eh! peuvent-ils donc voir
Prusias préférer, par un destin étrange,
Un Romain qui l'opprime à son fils qui le venge?
J'oublie, en vous parlant, de donner à ma voix
Le ton des courtisans qui parlent à des rois;
Des camps où j'ai vécu j'ai pris l'accent sévère;
Mais, seigneur, des bienfaits d'un roi que je révère
Je sens le prix; mon cœur ne peut les oublier;
Je souffrirais surtout de voir humilier
Un guerrier généreux, dont l'ame peu commune
D'Annibal exilé releva la fortune.

PRUSIAS.

Vivez toujours l'honneur, l'orgueil de mes états;
Et d'un esprit tranquille écoutez Prusias.
Je respecte un destin aussi grand que le vôtre,
Et vous fais un aveu qu'un monarque à tout autre
Sous des raisons d'état aurait su déguiser.
Oui, devant Annibal un roi vient s'accuser.

ANNIBAL.

S'accuser! Non, seigneur; Rome seule est coupable;
Rome qui veut toujours, perfide, insatiable,
Sous des prétextes vains tyranniser les rois,
Et jusqu'en leur palais leur imposer des lois.

Digitized by Google

Osez vaincre. Par vous Rome était menacée;
Oubliez-vous ainsi cette haute pensée ?

PRUSIAS.

Puis-je y songer ? voyez les périls que je cours,
Les vôtres même. Eh quoi ! si, malgré vos secours,
Mes ennemis vaincus renaissent de leur cendre,
Seul contre eux, loin de vous, pourrai-je me défendre?
Souffrez que dans la paix coulent mes derniers jours,
Annibal ; votre haine eut un assez long cours :
Dans cet âge où pour nous le repos a des charmes,
Pourquoi chercher la mort, tandis que, sans alarmes,
Libre enfin des dangers où vous voulez courir...?

ANNIBAL.

Il ne m'importe point de vivre ou de mourir;
Il m'importe de vivre et mourir avec gloire.
Moi! chercher le repos, moi! pouvez-vous donc croire
Que sous le poids des ans je languisse énervé ?
Fils du grand Amilcar, dans sa tente élevé,
Le travail des soldats avait pour moi des charmes;
La terre était mon lit; jour et nuit sous les armes,
Dompter la soif, dormir couvert d'un bouclier,
Dresser pour les combats le plus fougueux coursier,
Le front nu, défier et les vents et l'orage,
Gravir les monts, franchir les fleuves à la nage;
Tels ont été mes jeux : les armes, les drapeaux,
Sont mes plaisirs, pour moi la guerre est un repos.
Je devais, par votre ordre, attaquer l'Italie;
N'accomplirez-vous pas le serment qui vous lie?

PRUSIAS.

Mais d'un fils imprudent le zèle factieux

Digitized by Google

A de Rome irritée ouvert sur moi les yeux.
Pour s'engager d'ailleurs dans une telle guerre,
Il faut de l'or.

ANNIBAL.

Du fer; l'or est moins nécessaire.
Nos guerriers sauront bien, en marchant aux combats,
Vivre de ce qu'ils ont, trouver ce qu'ils n'ont pas.

PRUSIAS.

Mais de surprendre Rome avons-nous l'espérance?
Quel roi peut avec nous tenter une alliance?
Il est temps, croyez-moi, de goûter en ces lieux,
Après tant de périls, un repos glorieux :
Rien ne troublera plus votre vie inquiète,
Pourvu que du pays qui vous sert de retraite
Vous fassiez le serment de ne jamais sortir;
J'ai pensé qu'un héros voudrait y consentir :
Oui, Rome enfin permet que dans la Bithynie
Annibal, plein de gloire, achève en paix sa vie.

ANNIBAL.

Ainsi sans mon aveu vous disposez de moi?

PRUSIAS.

Tout est changé. Cédez aux prières d'un roi.

ANNIBAL.

A mon premier serment mon ame est enchaînée.
Mon père (alors j'entrais dans ma dixième année)
Au temple de Junon sacrifiait un jour;
J'y servais les autels : « Quitte enfin ce séjour,
Viens dans les camps, » dit-il. Soudain son œil s'anime;
Et me prenant la main : « Jure sur la victime

Digitized by Google

Que de Rome à jamais tu seras l'ennemi! »
Je l'ai juré : toujours dans mon ame affermi
Ce serment m'a, lui seul, chassé de ma patrie,
A traîné ma vieillesse au fond de la Syrie,
M'a conduit suppliant jusqu'en votre palais;
Je suis haï de Rome autant que je la hais.
J'en atteste les dieux et les mânes d'un père;
J'irai chercher, seigneur, aux bornes de la terre,
Des rois qui d'un œil fixe osent voir les Romains:
Et, s'il n'est aucun d'eux qui me prête les mains,
J'aurai vécu fidèle au serment qui m'enchaîne;
Et mon dernier soupir exhalera ma haine.

PRUSIAS.

Et voilà les fureurs qui d'un fils trop ardent
Exaltent tous les jours l'esprit indépendant!
Un autre vœu fermente en son cœur irritable,
Et mon fils à vos plans prête un appui coupable.
Le prince est las du joug : pour lui rien n'est sacré;
Par des soldats son trône est déja préparé;
Mais ses nouveaux sujets pourraient, dans la journée,
Voir tomber dans leurs rangs sa tête couronnée.
Annibal, m'a-t-on dit, l'excite contre moi.

ANNIBAL.

S'il était vrai, seigneur, votre fils serait roi.
A qui m'ose imputer une action si noire
J'oppose un seul témoin.

PRUSIAS.

Et quel est-il?

ANNIBAL.

Ma gloire.

Digitized by Google

PRUSIAS.

Pour gagner votre esprit je n'ai rien oublié.
J'ai fait parler en vain la voix de l'amitié;
Votre ame ne connaît qu'une haine implacable:
Je vais parler en roi. L'ordre est irrévocable.
Avec Rome, à présent, je prétends vivre en paix:
Qu'Annibal y consente, il peut, en mon palais,
Compter sur mes égards et ma reconnaissance.
S'il veut chez d'autres rois porter son espérance,
Mes trésors sont ouverts; qu'il parle: des soldats
Aux lieux qu'il doit choisir assureront ses pas.

SCÈNE IV.

ANNIBAL.

Je sers, je venge un roi; ce roi n'est qu'un parjure.
Il me trahit! eh bien! témoins de mon injure,
Soleil, dieu d'Amilcar, et toi dont les autels,
Bélus, ont vu ma mère, oubliant les mortels,
T'implorer nuit et jour pour sa chère patrie;
Vous tous, dieux de Carthage et dieux de la Syrie,
Vengez ce lâche affront! Dois-je encore une fois,
Par mes vœux contre Rome épouvantant les rois,
D'un nom long-temps fameux prostituer la gloire?
Et de mes longs travaux leur rappelant l'histoire,
Aller, vil courtisan, au retour du soleil,
D'un indolent monarque attendre le réveil?
Je ne veux plus des rois essuyer le caprice.

Digitized by Google

Non : il faut qu'aujourd'hui mon destin s'accomplisse.
Un chemin m'est ouvert, sauvons le prince... O dieux!
Au moindre avis, le prince, immolé sous mes yeux...
Irai-je donc, pour prix d'une amitié fidèle,
Marquer cette victime à la main paternelle?
Qui me retient? C'est l'âge; il vient, glaçant nos cœurs,
Sous le nom de prudence excuser nos lenteurs.
Quoi! lorsqu'il faut agir, c'est moi qui délibère!
Sors des camps, Annibal, et renonce à la guerre.
Fabius, Scipion, reposent au tombeau;
Et toi, tu veux, des ans oubliant le fardeau,
Fonder sur un plan vaste une longue espérance.
Ton frère est mort. Du jour où Néron, sur sa lance,
Fit jeter dans ton camp la tête d'Asdrubal,
Tu l'as dit : « Plus d'espoir. » Annibal, Annibal!
Tu ne reverras plus la terre d'Italie.

SCÈNE V.

ANNIBAL, HIARBAS.

HIARBAS.

Partout la place au loin de Romains est remplie.

ANNIBAL.

Armés?

HIARBAS.

Armés. Sortons : ils sont même assez près.
Sortons d'ici.

Digitized by Google

ANNIBAL.

Prenons des chemins plus secrets,
Viens.

(Annibal s'avance vers le souterrain.)

HIARBAS.

Ciel! Flaminius est suivi d'une escorte.
Du souterrain lui-même il ébranlait la porte.

ANNIBAL.

Et le prince?

HIARBAS.

Il est libre; et, secondé d'Arcas,
Ses ordres sur la place ont rangé les soldats.
Le roi, hors du palais, contre un fils qu'il redoute
A fait marcher sa garde, et l'on combat sans doute.
Mais Arbate en ses plans seconde ce Romain.
Hâtons-nous; affermis sur la porte d'airain,
Deux robustes leviers quelque temps la défendent;
Sortez par le palais.

ANNIBAL.

Non; c'est là qu'ils m'attendent.
Arbate et les Romains, contre moi conjurés,
Des portes du palais se seront emparés:
Pour me sauver le prince en vain cherche une voie.
Fût-il vainqueur, à Rome ils conduiraient leur proie.
On nous a devancés; et je n'ai plus d'espoir.
Puis-je compter sur toi? Feras-tu ton devoir?

HIARBAS.

A vos ordres toujours Hiarbas fut fidèle.

ANNIBAL.

Prépare le poison que cet anneau recèle.

(Hiarbas sort.)

Digitized by Google

Délivrons les Romains du tourment de la peur.
Que leurs mœurs ont changé! D'un lâche empoisonneur
Fabricius jadis sauva le roi d'Épire;
Et, pâlissant d'effroi, tant qu'un vieillard respire,
Le sénat des Romains, aujourd'hui sans pudeur,
Du rôle d'assassin charge un ambassadeur!

(Hiarbas est rentré.)

Donne, il est temps.

HIARBAS.

J'hésite, et ma foi chancelante...

ANNIBAL.

N'est-ce donc pas assez que ma tête sanglante,
Déja promise à Rome, aille, sur ses remparts,
D'un peuple curieux repaître les regards?
Tu veux encor, tu veux que Rome, ivre de joie,
Tienne Annibal vivant, qu'elle insulte à sa proie,
Et que, dans ses cachots, d'affronts rassasié,
J'obtienne enfin la mort d'un moment de pitié.
N'entends-tu pas des cris? on vient... Le poison!.. Donne!..
Un ami t'en conjure; Annibal te l'ordonne.

HIARBAS.

J'obéis à regret.

ANNIBAL.

Mon sort est dans mes mains!
J'expire du moins libre, et j'échappe aux Romains.

(Il s'assied, et prend le poison.)

Je meurs; d'un prince ingrat mon trépas est l'ouvrage.
Hiarbas, va l'apprendre à l'ingrate Carthage.
Mais, avant de quitter ce rivage odieux,

Digitized by Google

Prononce sur mon corps les funèbres adieux.
Tombe sur Prusias la peine de son crime!

HIARBAS.

(Il s'approche d'Annibal avec respect.)

Salut, et pour jamais adieu, noble victime,
Annibal, dont le nom vivra chez les humains!
Adieu, grand Annibal, la terreur des Romains!

(Il s'éloigne un peu.)

ANNIBAL.

Rome! Annibal mourant te livre enfin la terre.
Entends les derniers mots que sur toi je profère.
Bientôt tes fils, rivaux en leurs ambitions,
Vont, te forgeant des fers, venger les nations;
Oui, tu verras les lois se taire sur les crimes,
Et, tantôt vils bourreaux, tantôt lâches victimes,
Les Romains, à l'envi, hâtant ton jour fatal,
Surpasser et la haine et les vœux d'Annibal.

HIARBAS.

Flaminius s'approche; et sa coupable audace...

ANNIBAL.

Flaminius s'approche! O dieux, je vous rends grace!
Je puis, en expirant, immoler ce Romain.

(Il met son casque et prend son épée.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ANNIBAL, HIARBAS, ROMAINS.

(Les Romains entrent, se saisissent d'Hiarbas, et s'approchent d'Annibal.)

ANNIBAL.

Avancez!

(Les Romains s'écartent, et présentent tous leur pique, sans oser avancer sur Annibal, qui retombe assis.)

Dieux! ce glaive échappe de ma main.

SCÈNE VII.

ANNIBAL, NICOMEDE, FLAMINIUS, ARCAS, HIARBAS, SOLDATS.

NICOMEDE, suivi de ses guerriers, et poursuivant Flaminius.

Tu voudrais fuir en vain. Enchaînez ce perfide,
Soldats! et de son sort qu'Annibal seul décide.

(Marchant vers Annibal.)

Vous êtes maître ici; guidez notre valeur,
Nous vous suivrons partout. Quelle horrible pâleur!
Dieux! je vois de la mort les approches certaines!
Hiarbas!

HIARBAS.

Le poison a coulé dans ses veines;
Craignant les fers...

NICOMEDE.

Ainsi tu viens, lâche Romain,

Digitized by Google

Porter sur Annibal ta sacrilége main!
Un tel crime...!

FLAMINIUS.

J'ai fait ce que m'ordonnait Rome.

NICOMEDE.

Rome! Égorgez le traître aux pieds de ce grand homme,
Soldats!

ANNIBAL.

Laissez en paix ce Romain abhorré
Traîner dans sa patrie un nom déshonoré;
Qu'il aille à son sénat se vanter de son crime.
Prince, je ne veux point d'une telle victime.

NICOMEDE.

Sors.

(Flaminius sort.)

ANNIBAL.

Il ne m'a point vu succomber sous ses yeux.
Je meurs. Soldats, amis, recevez mes adieux.
Approchez, Nicomede, et prenez cette épée,
Qui du sang des Romains fut tant de fois trempée.
Puisse encor ce présent à Rome être fatal!
Je la tiens d'Amilcar; tenez-la d'Annibal.

FIN.

Digitized by Google

NOTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES.

Page 12, v. 13.

Le héros de Carthage est venu d'Ionie.

J'AURAIS pu remplacer le mot d'*Ionie* par celui d'*Arménie;* Strabon, liv. XI, parag. 6, dit que le roi Artaxias fit bâtir aux bords de l'Araxe, sur les plans et par les soins d'Annibal, une ville nommée par ce héros *Artaxiasata.* Il est très-probable qu'Annibal, qui est mort à soixante-cinq ans environ, resta quelques années en Arménie avant d'arriver chez Prusias, en Bithynie, où les Romains n'auraient pas tardé à le poursuivre, s'il eût pris d'abord ce royaume pour refuge.

Page 14, v. 17.

Il en est temps encor, seigneur : Rome s'avance.

Dans plusieurs langues modernes, et par l'effet des préjugés que la féodalité avait produits, et que nos mœurs ont encore conservés, nous sommes habitués à donner aux personnages éminents qui figurent dans les tragédies l'appellation de *Seigneur.* Un pareil titre peut, sans inconvénient, être donné à un vieux roi d'une partie de l'Asie; mais Annibal et Flaminius, tous deux citoyens d'une république, ne doivent pas se servir l'un envers l'autre de cette formule honorifique.

Digitized by Google

Page 15, v. 15.

Avide ravisseur des images des dieux.

Prusias, ayant pris Pergame, emporta sur ses épaules une petite statue d'Esculape, regardée comme le chef-d'œuvre de Philomaque. Elle était probablement d'or, et même enrichie de pierreries. Ce prince offrait un singulier mélange d'audace et de bassesse d'ame. Il avait donné des preuves de courage en faisant affranchir les Rhodiens du tribut qu'ils payaient à Byzance, et il remporta, près d'Arisbe, sur les Gaulois qu'Attale avait fait venir en Asie, une victoire que Polybe appelle mémorable. Ce roi, qui depuis étonna les Romains par sa bassesse, lorsqu'il parut à la porte du sénat, la tête rase et avec le bonnet d'affranchi, saluant chaque sénateur, fit en d'autres temps plusieurs outrages aux députés que Rome lui envoyait, et il enferma dans Pergame P. Lentulus et L. Hortensius.

Page 19, v. 6.

Entende encor crier : Annibal est aux portes !

Annibal, dans l'intention de faire abandonner aux Romains le siége de Capoue, ravagea toute la campagne de Rome, et s'approcha tellement de la ville, qu'il lança au-dedans sa pique. Pline (Hist. nat. XXXIV, 15) dit qu'on voyait encore de son temps, en trois endroits, les statues d'Annibal, le seul ennemi de Rome qui eût lancé sa pique dans l'intérieur de la ville : Pline aurait dû ajouter, « depuis la prise de Rome par les Gaulois. »

Pendant plusieurs siècles, quand les mères voulaient faire taire leurs petits enfants, elles criaient : « *Annibal ad portas !* Annibal est aux portes ! »

Digitized by Google

Page 21, v. 17.

Enfin, vers Métapont, le sauveur des Romains,
Fabius, par miracle échappé de ses mains.

Annibal avait envoyé vers Fabius, qui venait de surprendre Tarente, deux habitants de Métapont, avec des lettres supposées des premiers de la ville, qui promettaient à ce consul de lui livrer Métapont avec la garnison carthaginoise, à condition qu'on leur pardonnerait tout le passé. Fabius, oubliant la prudence, marqua le jour où il devait s'approcher de la ville. Annibal, qui en fut instruit, plaça une embuscade près de Métapont. Cependant Fabius voulut consulter les auspices. L'Augure, probablement mieux informé que Fabius, lui dit que les auspices étaient contraires, et qu'il eût à se défier d'un piége. Les Métapontins, ne voyant pas Fabius arriver, lui renvoyèrent les mêmes députés, auxquels la crainte des supplices fit tout avouer. Fabius répétait souvent que ce n'était que par un miracle des dieux en sa faveur qu'il était échappé des mains d'Annibal.

Page 22, v. 20.

Malgré lui n'y reçut-il donc pas
L'ordre, le lieu, le jour, l'heure enfin des combats?

ARBATE.

Devait-il obéir?

Cette objection d'Arbate est précisément ce que me dit un jour le maréchal Gouvion Saint-Cyr, qui m'assurait qu'en Espagne il avait très-souvent refusé d'obéir aux ordres que Napoléon lui envoyait de Paris. « Anni-

Digitized by Google

bal, lui répondis-je, se serait dispensé d'obéir aux ordres de Carthage quand il était en Italie : mais près de Carthage il y était contraint. Les périls qu'il courait d'ailleurs étaient bien différents des vôtres ; vous pouviez être mis en retraite, et lui en croix. » Il convint de cette vérité ; et savait très-bien qu'Annibal, dont il admirait le génie plus que personne peut-être, voulait traîner la guerre en longueur, parce qu'il manquait surtout de cavalerie et de vivres, tandis que les Romains en avaient acheté des marchands carthaginois, et probablement de la faction hannoniste.

« Tout ce que peut faire un grand homme d'état, et « un grand capitaine, dit Montesquieu, Annibal le fit « pour sauver sa patrie : n'ayant pu porter Scipion à la « paix, il donna une bataille où la fortune sembla pren- « dre plaisir à confondre son habileté, son expérience, « et son bon sens. »

Page 23, v. 13.

Qui peut croire en effet ce qu'on a raconté
Et de sa perfidie et de sa cruauté?

Les historiens latins ont pris à tâche de peindre Annibal sous les traits les plus odieux. Tite-Live, qui a trop souvent pris les matériaux de son histoire dans les annales mensongères de Fabius Pictor, fait dire à un consul qu'Annibal apprit à ses soldats à se nourrir de chair humaine(1), *vesci humanis corporibus docendo,* tandis que Polybe dit que, dans une disette extrême, un

(1) Tit.-Liv. lib. XXIII, cap. 5.

Digitized by Google

officier de l'armée carthaginoise, nommé Annibal Monomaque, avait donné ce conseil, mais qu'Annibal le repoussa. Quant à la perfidie d'Annibal, Tite-Live en rapporte plusieurs traits dont Polybe ne dit pas un mot; je citerais entre autres ce conte des cinq cents Numides qu'Annibal engagea à se rendre aux Romains pendant la bataille de Cannes, comme transfuges, avec l'ordre d'attaquer les Romains par derrière, et de leur couper les jarrets.

Il ne nous reste rien de l'ouvrage de Sosilus, ce Lacédémonien qui avait enseigné la langue grecque à Annibal, et qui avait écrit l'histoire de ses guerres : mais la perte de cette histoire n'est pas beaucoup à regretter, d'après ce qu'en dit Polybe (1), qui traite l'auteur avec assez de mépris. Il n'en est pas de même de Philænus; celui-ci était très-estimé. Cicéron dit de lui (2) qu'il a écrit avec une très-grande exactitude tout ce qui concerne Annibal. *Is autem diligentissime res Annibalis persecutus est.* Je dois dire cependant que Polybe, si judicieux en général, me semble un peu injuste à l'égard de Philænus. Il dit d'abord (3) que Philænus n'est pas moins partial pour les Carthaginois que Fabius Pictor pour les Romains, et, dans la page suivante, on voit que Philænus n'est pas plus favorable aux Carthaginois qu'aux Romains. Il blâme encore Philænus (4) avec un peu d'aigreur, sur ce que cet auteur, en remontant aux causes des guerres

(1) Polyb. Casaub. lib. III, p. 175.
(2) Cic. de Divinat. lib. I, cap. 49.
(3) Polyb. Casaub. lib. I, p. 13.
(4) Polyb. Casaub. lib. III, p. 181.

Digitized by Google

entre Carthage et Rome, avait dit que, par un traité entre les deux nations, l'Italie entière était interdite aux Carthaginois, comme la Sicile entière l'était aux Romains, et que les Romains avaient violé ce traité.

Polybe, qui rapporte les anciens traités entre Rome et Carthage, qu'il a traduits d'après les originaux, conservés sur des tables d'airain, au temple de Jupiter Capitolin, dans les archives des édiles, décide que le traité n'a jamais existé. Quand il serait bien constant qu'on n'eût caché à Polybe aucun des traités, il me semble qu'on doit croire sur cet article Philænus autant que Polybe lui-même. Annibal, instruit des affaires par Amilcar Barcas, son père, en avait lui-même instruit Philænus, qu'il estimait au point qu'il voulut l'avoir presque toujours auprès de lui. Polybe, qui écrivait cinquante ans après Philænus, dit au sujet du premier traité fait entre Carthage et Rome du temps des premiers consuls, que la langue latine avait subi de si grands changements, que non seulement lui, mais les plus habiles même, avouaient qu'ils ne pouvaient bien comprendre le texte de ce traité : Τηλικαύτη γὰρ ἡ διαφορὰ γέγονε τῆς διαλέκτου τῆς νῦν πρὸς τὴν ἀρχαίαν (1).

(1) Polyb. Casaub. lib. III, p. 177. Il n'est pas étonnant que Polybe et les plus habiles grammairiens de son temps n'entendissent plus guère le latin un peu étrusque de Junius Brutus et de Marcus Horatius. Quels changements la langue latine ne devait-elle pas avoir éprouvés pendant l'espace de deux cent cinquante ans, à en juger du moins par ceux qu'elle éprouva dans un intervalle de cinquante à soixante ans, changements dont nous pouvons juger d'après l'inscription de la colonne rostrale élevée en l'honneur de Duilius, citée et expliquée par le savant espagnol Pierre Ciaconius (Thesaur. Antiquit. roman. t. IV)? La date de cette inscription

Digitized by Google

Si Polybe ne pouvait pas comprendre le texte du premier traité, cet inconvénient n'existait pas pour Philænus. Le traité fait entre les deux républiques, au temps de l'expulsion des rois, n'était pas inintelligible pour les Carthaginois. La langue punique était très-certainement fixée alors, puisque l'ancien Périple d'Hannon, cité par Aristote, Περὶ θαυμασίων ἀκουσμάτων, et différent non seulement de celui qui existe actuellement, mais même

est de l'an 260 avant J.-C., quatorze ans avant la naissance d'Ennius. Plaute, dont Varron, cité par Quintilien, disait que, si les muses voulaient parler latin, elles s'exprimeraient dans la langue de cet auteur, n'était né que vingt-quatre ans après; et enfin le poëte africain, qui, prisonnier de Scipion dans la seconde guerre punique, fit partie de la pompe triomphale du général dont il devait bientôt devenir l'ami, et marchait dans le cortége avec son bonnet d'affranchi, Térence, que Cicéron et Quintilien regardent pour le style comme un modèle de grace, d'élégance et de pureté, naquit environ cinquante-cinq ans après la date de l'inscription retrouvée par Gruter dans un msc. de la Bibl. palat., et dont je vais citer quelques mots, seulement pour l'orthographe:

COLONNE ROSTRALE.	EXPLICATION.
BILIOS,	Duilius.
LUCAES BOVEBOS,	Lucanis bobus.
CUROM.... RESMECOS,	Currum.... remiges.
HEPTEMRESMOM,	Septiremem.
ARTISUMAD OBSEDEONED,	Arctissimâ obsidione.
EXFOCIONT,	Effugiunt.
OLORUM EN MARID,	Illorum in mari.
PUCNANDOD VICET,	Pugnando vicit.
OINOM PLOERUMEI *,	Unum plurimi.

(*) Cette dernière citation est tirée de l'inscription faite l'année suivante en l'honneur de Cornelius, qui vainquit Hannon dans la Sardaigne.

Digitized by Google

de celui qui existait du temps de Pline le naturaliste et de Solin, date pour le moins de l'époque du premier traité. Philænus, ou Annibal ou Barcas, ne pouvaient-ils donc pas avoir lu dans les archives de Carthage ce traité écrit en langue punique?

Qu'y aurait-il donc de si extraordinaire que les Romains eussent violé un premier traité au sujet de la Sicile? N'ont-ils pas encore violé depuis le traité fait par Lutatius avec Amilcar Barcas, le père d'Annibal, traité dont tous les articles avaient été si opiniâtrément débattus, que Lutatius craignit d'irriter Amilcar? Le sénat eut l'indignité de casser ce traité, sous prétexte que Lutatius l'avait conclu sans l'autorité du peuple romain. Polybe, quoique en général il paraisse favorable aux Romains, n'en convient-il pas? Ne dit-il pas encore, au sujet de la Sardaigne, que ce fut contre la foi des traités que Rome força les Carthaginois de sortir de la Sardaigne? Et dans quel temps? lorsque Carthage était près de succomber sous les armes des rebelles de l'Afrique. Ce n'était pas ainsi que les Carthaginois s'étaient conduits dans le temps de la guerre de Pyrrhus contre Rome. Ils étaient venus offrir aux Romains un grand nombre de vaisseaux, avant même que ceux-ci en eussent fait la demande. Certes la haine d'Amilcar et d'Annibal était bien fondée. Pourquoi parle-t-on de la foi punique? c'est parce que les Romains ont été les vainqueurs. Si les Carthaginois eussent triomphé, et si les ouvrages de leurs écrivains fussent restés, la foi romaine aurait pu passer en proverbe.

Au reste, Philænus a pu écrire l'histoire d'Annibal en

Digitized by Google

grec (1), comme Annibal, qui cultiva toujours la littérature au milieu des camps, avait publié en grec un écrit sur les exploits et la conduite de Manlius Vulson, probablement afin de soulever les rois de l'Asie contre les Romains.

Page 23, v. 16.

Lui, cruel! Il peut perdre (il le devait peut-être)
Les huit mille captifs dont à Canne il fut maître.

Valère Maxime dit que les Romains ne voulurent point racheter les captifs, parce qu'ils s'étaient laissé prendre honteusement les armes à la main. Mais la véritable raison était que le trésor se trouvait tellement obéré, qu'on n'avait pas pu même payer les Romains captifs, vendus par Annibal à Fabius Maximus, et que ce consul ne put en payer le prix qu'en vendant cette ferme qu'Annibal, maître de la campagne, avait défendu à ses soldats de ravager.

L'auteur fait cette réflexion assez honorable pour Annibal. Il renvoya libres ces six mille captifs (Tite-Live et Cicéron disent huit mille, probablement six mille Romains, et deux mille alliés), parce qu'il s'embarrassait peu d'avoir à combattre ces Romains une seconde fois.

Page 23, v. 20.

Lui, perfide, dit-on!...

Que n'auraient point dit les Romains de la perfidie d'Annibal, s'ils avaient à citer contre lui un trait tel que

(1) Hoc autem in Philæni græca historia est. Cic., de divin., lib. I, c. 49.

Digitized by Google

celui de la perfidie de Claudius. Ce tribun des soldats fut envoyé par Appius *Caudex* vers Hannon, commandant de la garnison et de la citadelle de Messine. Sous le prétexte d'une entrevue avec Hannon, qui avait promis de rendre les trirèmes, et les Romains pris dans le dernier combat naval, et que Zonare dit même avoir été rendus par Hannon, ce tribun ayant gagné les Mamertins, maîtres alors de la ville, fit surprendre et jeter dans une prison le général carthaginois, qui, ne pouvant sauver sa vie autrement, fut obligé d'abandonner la citadelle aux Romains, et s'en retourna à Carthage, où il fut mis en croix pour avoir manqué de prudence.

Page 26, v. 9.

Il me fallait marcher de Canne au Capitole.

Les plus habiles militaires conviennent maintenant que c'est à tort qu'on a accusé Annibal de n'avoir pas fait le siége de Rome après sa victoire de Cannes, et de s'être laissé amollir par les délices de Capoue, qui sont passées en proverbe. C'est Montesquieu qui le premier, dans son bel ouvrage de la Grandeur des Romains, a vengé Annibal de cette accusation, qui paraît injuste : mais enfin cette opinion a subsisté deux mille ans ; et la poésie s'arrange assez bien des erreurs populaires.

Je dois dire cependant que le chevalier Folard est loin d'excuser Annibal de n'avoir pas, après la bataille de Cannes, marché de suite contre Rome.

Digitized by Google

Page 28, v. 23.

. . . . . Imitez l'exemple de mon père.

Le chevalier Folard ne regarde pas Amilcar Barcas comme inférieur à Annibal même. Quel génie et quelle intrépidité il déploya au siége d'Érix, en Sicile, où, se jetant au milieu des ennemis, tout à la fois assiégeant et assiégé, n'ayant ni ville alliée, ni espérance de secours, il fatigua tellement les Romains qu'ils n'étaient pas plus avancés après trois ans que le premier jour! Cependant quand la flotte des Carthaginois fut détruite, comme il ne pouvait plus recevoir de munitions, le sénat de Carthage lui ordonna de traiter avec les Romains; et il répondit à Lutatius, qui voulait que lui et ses soldats rendissent les armes : « Je périrai plutôt que « de rendre à l'ennemi les armes que ma patrie m'a « données pour la défendre contre ses ennemis. » Lutatius, vainqueur, fut obligé de céder.

Amilcar s'immortalisa ensuite par sa fameuse expédition contre les rebelles d'Afrique. Carthage, sur le point de périr, rappela au commandement Amilcar, qui, voyant qu'il était impossible de faire aucune grace aux rebelles, à cause des cruautés inouïes qu'ils avaient exercées, et n'ayant que des milices inexpérimentées, et de moitié inférieures en nombre aux révoltés qu'il combattait, fit semblant de fuir, et enferma entre des montagnes, au passage *de la Hache,* cinquante mille guerriers pleins d'audace, qu'il avait dressés lui-même dans la guerre de Sicile; et il les fit tous périr par la faim, sans perdre un seul homme de sa faible armée.

Digitized by Google

Il disait en montrant à ses amis Annibal adolescent : « Regardez ce jeune lion que j'élève contre Rome. »

Page 31, v. 18.

Son père fut défait au lac de Trasymène.

Quelques savants, et, entre autres, Sigonius, auteur des Fastes consulaires, pensent que le Titus Quintius Flaminius, qui voulait contraindre Prusias à livrer Annibal, n'est pas le fils de Flaminius qui fut vaincu au lac de Trasymène. Ils prétendent que d'après les médailles et les inscriptions des Fastes capitolins, le nom de ce Flaminius qui a donné la liberté à la Grèce, doit s'écrire, non pas *Flaminius*, mais *Flamininus*. Cependant Justin et d'autres auteurs écrivent *Flaminius;* Plutarque et Appien d'Alexandrie écrivent Φλαμίνιος. Casaubon, dans sa traduction de Polybe, écrit aussi *Flaminius*. L'auteur de la vie d'Annibal qui se trouve insérée dans les œuvres de Plutarque, non seulement écrit *Flaminius*, mais il s'exprime ainsi (Traduction de Charles de Lécluse) : « Flaminius lui augmentoit davantage la suspi-« cion, lequel il estimoit estre le plus grand ennemy « qu'il eust en Rome, tant publiquement pour la haine « commune de tous les Romains, que particulièrement « pour la mémoire de son père Flaminius, lequel fut « tué en la bataille qui se donna auprès du lac Trasy-« mène. » Freinshemius, dans ses notes sur Florus (1), au sujet de ces mots *Flaminio duce*, cite une pierre antique où sont ces propres termes : *Titus Quinctius Flaminius est e gemma F. Ursini*. Des savants, tels que l'auteur

(1) Florus, lib. II, cap. 7, ed. Græv.

Digitized by Google

du livre intitulé *de Viris illustribus*, ainsi que d'habiles commentateurs, à la tête desquels se trouve Dujatius, n'ont pas craint, probablement d'après des recherches historiques qu'ils ont faites, mais dont ils n'ont pas rendu compte, de dire positivement que Titus Quintius Flaminius, qui avait rendu la liberté à la Grèce, et avait sollicité Prusias de livrer Annibal aux Romains, était fils de Flaminius qui fut vaincu et tué à Trasymène; et c'est l'opinion du grand Corneille, qui, dit-on, avait eu des mémoires particuliers sur les Romains.

Je sais bien que si j'avais à soutenir cette opinion devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, plusieurs membres de cette académie pourraient me répondre que l'autorité du grand Corneille n'est d'aucun poids dans cette affaire; que l'orthographe de Plutarque est fautive comme celle d'Appien et de Florus, ainsi que celle de l'inscription qu'il cite dans la vie de Flaminius; que le savant Casaubon s'est trompé; que Sigonius a très-bien prouvé que l'auteur du livre *de Viris illustribus* n'est pas un savant; ou que le passage qui se trouve dans le texte d'Aurelius Victor, à l'article *Titus Quinctius Flaminius*, y aura été, comme on le présume, inséré par quelque ignorant; que Freinshemius sommeillait quand il a fait son observation; que Dujatius est évidemment dans l'erreur. D'ailleurs, me dirait-on, il existait alors un Caïus Flaminius, qui fut consul en DLXVI : celui-ci pourrait bien être le fils de C. Flaminius(1) vaincu à Trasymène, et qui a donné son nom

(1) Mme Dacier, dans ses notes sur Aurelius Victor, l'appelle Quintus Flaminius.

Digitized by Google

à la voie Flaminienne. Mais il ne faut pas confondre cette famille, qui était plébéienne, avec celle de Titus Quinctius Flamininus, et de son frère Lucius Quinctius, chassé du sénat par Caton le Censeur. Ce Quinctius fut lieutenant du consul Manius Acilius, selon Tite-Live; mais Plutarque dit que cette charge fut donnée à Titus Flaminius, qui avait été consul, à cause du grand respect que les Grecs lui portaient. Ceux-ci étaient de la famille noble des Quinctius, transférée d'Albe à Rome, et une de celles où l'on choisissait les prêtres de Jupiter, de Mars, et de Quirinus, connus sous le nom de *Flamen*.

J'avoue qu'il me serait presque impossible de ne pas me rendre à ces raisons : cependant je pourrais objecter qu'il reste encore beaucoup d'incertitude sur plusieurs points de l'histoire de ces temps; que d'ailleurs, chez tous les peuples, il y a de grandes variations sur les noms des hommes qui ont joué quelque rôle dans l'histoire. En effet, les trois guerriers romains qui ont combattu contre les Albains s'appelaient-ils les Curiaces ou les Horaces? N'est-ce pas le parti que Tite-Live a voulu prendre qui a décidé la question? Et, pour citer un exemple de notre propre histoire, quel est le véritable nom du fameux connétable que nous appelons Duguéclin? Les lettres de ce nom ont subi six ou sept altérations depuis deux cents ans seulement : et Montaigne, dont le nom même a été altéré, malgré la note expresse qu'il a faite pour prévenir cet inconvénient, Montaigne nous apprend(1) que de son temps, à peu près vers 1564,

(1) Essais, liv. I, ch. 46.

Digitized by Google

le nom de Duguéclin, ou Du Guesclin, ou Du Guesclain, etc., s'écrivait Glesquin, ou Guéaquin, ou Guesquin; Martène, *Thes. Anecd.*, le cite ainsi: De Glaiequin; et Villon, né un demi-siècle après la mort du bon connétable, le nomme Guesselin.

Enfin, pour en revenir à l'objet en question, et c'est la meilleure raison que je puisse donner, personne ne disconviendra qu'il suffit qu'il y ait eu quelque discussion sur un sujet, pour qu'un poëte soit libre de choisir à son gré ce qui lui est le plus favorable; et, s'il n'usait de son droit, il s'exposerait à des reproches très-justement fondés.

Page 34, v. 19.

Nous demandons pourquoi tant de villes ravies?
La Sardaigne et Zacynthe aux Romains asservies?

C'était par le conseil de Flaminius même que Rome enleva Zacynthe aux Achéens : et, à ce sujet, il parla assez insolemment à Philopœmen : « Flaminius, » dit Plutarque, traduction d'Amyot, « rencontroit plaisam-« ment et aiguement, comme quand il dit une fois aux « Achæïens, qui se vouloient attribuer l'isle des Zacyn-« thiens, pour les divertir de cette entreprise : Vous « vous mettrez en danger, seigneurs Achæïens, si vous « sortez une fois hors du Péloponèse, ne plus ne moins « que les tortues, quand elles mettent la tête hors de « leur cocque. » Il en cite encore un autre exemple : « La première fois qu'il parlementa avec Philippus, pour « traiter d'appointement, comme Philippus lui eust dit :

Digitized by Google

« Tu as amené beaucoup de gens avec toi, et je suis venu « seul ; » il lui répondit promptement : « Aussi as-tu tant « fait que tu es démouré seul, ayant fait mourir tous « tes parents et amis. »

On voit que les ambassadeurs romains parlaient avec beaucoup d'insolence aux chefs des nations, et Montesquieu en a fait la remarque.

Page 36, v. 13.

Vous passiez sous le joug dans les Fourches caudines.

Les Fourches caudines, nom d'un lieu situé dans les montagnes de l'Apulie, et ainsi décrit par Tite-Live : « Duæ ad Luceriam ferebant viæ, altera præter oram « superi maris patens apertaque, sed quanto tutior, « tanto fere longior : altera per Furculas Caudinas bre- « vior. Sed ita natus locus est : saltus duo alti, angusti, « silvosique sunt, montibus circa perpetuis inter se « juncti. Jacet inter eos satis patens clausus in medio « campus, sed intrandæ primæ angustiæ sunt. Lib. IX, 2. »

Page 41, v. 19 et 20.

Excitent les Romains qui jusqu'en cette ville
Chassés par Annibal, y trouvent un asile.

Annibal avait rempli la Grèce et l'Asie mineure de Romains, qu'il avait vendus comme esclaves. « Jugez « quel nombre devait en contenir la Grèce, » dit Tite-Live, XXIV, 49, « puisque l'Achaïe seule en racheta

Digitized by Google

« douze cents, pour en faire présent à Flaminius, qui « les rendit à Rome et à la liberté. »

Page 44, v. 12.

Vous qui pour vos vertus vîtes en votre nom
La Grèce consacrer le temple d'Apollon.

Titus Quintius Flaminius fut en effet honoré, de son vivant, comme un dieu. Plutarque s'exprime ainsi, dans la traduction d'Amyot : « Le peuple chalcidien a dédié « ce parc des exercices à Titus et à Hercules » : et au temple nommé Delphinium, « Le peuple chalcidien a « consacré ce temple à Titus et à Apollo » : « Et encore « jusqu'à présent, » dit Plutarque, « il s'eslit par les voix « du peuple un presbtre expressément pour faire sacri- « fice à Titus, auquel sacrifice, après que l'hostie est « immolée, et l'effusion du vin faite, le peuple chante « un cantique de triumphe fait en vers à sa louange. » Quant à la liberté qu'il donna à la Grèce, le bon et vertueux Rollin, après avoir parlé des fêtes que reçut Flaminius, ajoute : « Y eut-il jamais une journée plus « glorieuse que celle-ci le fut pour Flaminius et pour le « peuple romain ? Qu'on entasse ensemble tous les tro- « phées, toutes les victoires, toutes les conquêtes d'A- « lexandre, que deviennent-elles rapprochées de cette « unique action de bonté, d'humanité, de justice ? »

Montesquieu a vu de plus haut, lorsqu'il a dit : « Les « Grecs se livrèrent à une joie stupide, et crurent être « libres en effet parce que les Romains les déclaroient « tels. »

Digitized by Google

Page 60, v. 10.

Eumène qu'entouraient deux cents vaisseaux rapides.

Cornelius Nepos rapporte qu'Annibal fit jeter sur les vaisseaux d'Eumène des vases de terre remplis de serpents. Polybe et Tite-Live n'en disent rien. L'auteur de la vie d'Annibal, insérée dans les éditions, soit latines, soit françaises des Œuvres de Plutarque, s'exprime ainsi; je cite la traduction de Charles de Lécluse : « Or que la « chose soit faite en telle manière, les plus vieilles chro- « niques n'en font pas mention, mais seulement Æmy- « lius et Trogus. »

Comme la vie d'Annibal ne se trouve pas dans le texte de Plutarque, et que le passage que je viens de citer m'a paru mériter quelque attention, j'ai voulu savoir quel était le véritable auteur de cette vie d'Annibal. Le dernier éditeur des Œuvres de Plutarque, traduites par Amyot, M. Clavier, ne dit rien à ce sujet. Voici ce que dit Fabricius, dans sa *Bibliothèque grecque* (1) : « Annibalis « et Scipionis Africani vitæ quæ in antiquis latinis edi- « tionibus Plutarchi exstant, a Donato Acciajolo compo- « sitæ, non, ut fingit titulus, e græco versæ sunt. » En effet, quelques savants, et, entre autres, Chr. Hendreich, qui a écrit sur les Carthaginois, auront cru que l'exemplaire grec de Plutarque qu'ils consultaient, pouvait être incomplet; ils y ont été trompés. Dans l'article Acciajuoli (Biographie universelle), M. Ginguené s'exprime ainsi :

(1) Tom. III, p. 345.

Digitized by Google

« Comme on croit que Plutarque n'a point écrit la vie « d'Annibal et de Scipion, on pense qu'Acciajuoli n'en est « point le traducteur, mais l'auteur. » Quoique Fabricius s'exprimât plus positivement encore que M. Ginguené, je me figurais qu'ils pouvaient être dans l'erreur, et je soupçonnais, par le passage de la vie d'Annibal, cité plus haut, que l'auteur avait vécu avant Donat Acciajuoli, né en 1428. Je voulus vérifier ce passage dans les premières éditions des vies parallèles de Plutarque, publiées en latin trente ans avant de l'être en grec. Dans diverses éditions, je le trouvai absolument dans ces mêmes termes : *Ejus autem sic gestæ rei non vetustiores Annales, sed Emilius et Trogus meminerunt :* et je conservais toujours mon opinion. Je fus obligé de me rendre à l'évidence, quand je lus, en tête de la vie d'Annibal, dans l'édition imprimée par Mentelin, vers 1471 ou 1472, ce passage de l'épître dédicatoire adressée par Donat Acciajuoli à Pierre (de Médicis) : « Animadverti te ex clarorum ho- « minum memoria non mediocrem voluptatem capere. « Itaque me domum recipiens constitui animo duorum « præstantissimorum ducum SCIPIONIS ET ANNIBALIS « GESTA, QUÆ EX VARIIS AUCTORIBUS TUM GRAECIS TUM « LATINIS COLLEGERAM, PRAESENTI VOLUMINE COMPLECTI, « idque sicut alias lucubrationes meas nomini tuo di- « care. »

Ce qui m'avait fait conjecturer que la vie d'Annibal avait été écrite avant le milieu du XVe siècle, c'est le passage déja cité d'Acciajuoli, homme aussi modeste, aussi instruit qu'il était vertueux citoyen. « Ejus autem « sic gestæ rei non vetustiores Annales, sed Emilius et

Digitized by Google

« Trogus meminerunt. » Il me semble d'abord évident que cet *Emilius* est Cornelius Nepos, dont l'ouvrage fut imprimé pour la première fois à Venise, en 1471, sous le nom d'Æmilius Probus, et que des auteurs citent sous le nom de *Probus*. Quant à Trogus, est-ce d'un véritable manuscrit de Trogue Pompée que parle Acciajuoli, ou seulement d'un manuscrit de Justin, qui, un siècle après Trogue Pompée, abrégea l'ouvrage de cet auteur? Ce dernier sentiment paraît plus probable. Quoi qu'il en soit, Trogue Pompée lui-même vivait, ainsi que Cornelius Nepos, du temps de César et d'Auguste. Quels étaient donc les auteurs plus anciens, soit grecs, soit latins, que Donat Acciajuoli avait consultés? Il me semble que, si l'on en excepte Polybe, il ne nous reste pas beaucoup d'auteurs qui aient écrit sur l'histoire romaine avant Cornelius Nepos et Tite-Live. Les manuscrits qui existaient encore de ces auteurs plus anciens ont donc été perdus.

Page 66, v. 4.

Si, vers Casilinum, il sut se dérober
Au piége où Fabius avait cru le surprendre.

Tout le monde connaît la ruse qu'Annibal employa pour sortir du mauvais pas où il se trouva engagé par la manière dont il avait prononcé le mot *Casinum*, en appuyant trop long-temps sur la pénultième; ses guides le conduisirent à Casilinum, où il fut enfermé par Fabius. Annibal fit attacher du foin et des sarments secs qu'on alluma sur la tête d'un grand nombre de taureaux: ces animaux, chassés vers la campagne et les bois, ef-

Digitized by Google

frayèrent les Romains, qui crurent que c'était un nouveau piége que leur tendait Annibal. Il sortit ainsi d'un défilé périlleux sans être inquiété.

Page 69, v. 9.

Que cet homme en son cœur chérissant sa patrie.

Annibal, dit Tite-Live, XXXIII, 48, sortit d'Afrique bien plus touché de pitié pour le sort de sa patrie que pour le sien et celui de sa famille : « Africa excessit, « sæpius patriæ quam suorum eventus miseratus. »

Il avait puisé ces nobles sentiments dans l'ame de son père.

Page 70, v. 21.

Mon père, des vautours la sanglante pâture.

Annibal, dit Tite-Live, XXII, 7, fit chercher avec soin parmi les morts, mais ne put trouver le corps du consul Flaminius, qui, après s'être laissé surprendre, ne se laissa pas du moins abattre, et combattit avec un courage extrême. Le héros carthaginois fit d'honorables funérailles aux consuls Paul Émile, Gracchus et Marcellus.

Page 71, v. 3.

N'a-t-il donc pas détruit quatre cents de tes villes?
Annibal, en dix ans, n'a-t-il pas sans pitié
De tes nombreux enfants fait périr la moitié?

Cornelius Lentulus s'exprime ainsi dans Appien d'Alexandrie(1) : « Annibal a détruit quatre cents de nos

(1) De Bellis Pun. cap. 34.

Digitized by Google

« villes, τετρακόσια ἄστη; et remplissant les fleuves (le « torrent du Vergellus) de cadavres des Romains, il les « a fait servir à l'usage qu'on tire des ponts. » Ailleurs (1) Appien dit qu'Annibal, dans l'espace de deux ans, tua cent mille guerriers, tant des Romains que de leurs alliés. Voici le passage : Καὶ Ῥωμαῖοι δύο ἔτεσιν ἤδη περὶ τὴν Ἰταλίαν Ἀννίβᾳ πολεμοῦντες, ἀπολωλέκεσαν ἀνδρῶν ἰδίων τε καὶ συμμάχων ἐς δέκα μυριάδας. Le premier traducteur latin avait lu probablement dans son manuscrit ἐς εἴκοσι μυριάδας, et il a traduit *ducenta millia;* traduction qui est restée dans l'édition de *Tollius*, dite *Variorum*, dont le texte cependant porte δέκα : il est bien étrange que la même faute se retrouve dans l'Appien de Schweighaeuser.

Avant qu'Annibal vînt en Italie, il y avait plus de deux cent soixante-dix mille citoyens dans le territoire de Rome; sept ou huit ans après, il n'y en avait plus que cent trente-sept mille, suivant quelques auteurs.

Page 76, v. 17.

Dans tes nobles travaux, ô mon dernier appui,
Sois semblable à ton maître, et plus heureux que lui!

Ὦ παῖ, γένοιο πατρὸς εὐτυχέστερος
Τὰ δ' ἄλλ' ὅμοιος.

Αἴας Μάστιγ. v. 550.

Disce, puer, virtutem ex me, verosque labores;
Fortunam ex aliis. Virg. Æneid. XII, v. 435.

Virgile, dans l'imitation qu'il a faite du poëte grec, a pris un ton plus imposant, plus solemnel; Sophocle a quelque chose de plus naturel et de plus touchant.

(1) De Bellis Annib. cap. 328.

Digitized by Google

Page 80, v. 20.

Mon père (alors j'entrais dans ma dixième année)
Au temple de Junon sacrifiait un jour.

Villius, quelque temps après avoir été consul, se ménagea à la cour du roi de Syrie plusieurs conférences avec Annibal, pour sonder ses dispositions, s'il était possible, et lui persuader qu'il n'avait rien à craindre des Romains (1); ce qui rendit Annibal suspect au roi. Afin de dissiper les soupçons d'Antiochus, Annibal se contenta, pour toute explication, de lui raconter quel serment son père lui avait fait jurer sur les autels, lorsqu'il était encore enfant. Le roi lui rendit sur-le-champ son amitié. Mais de vils flatteurs empêchèrent bientôt ce prince de suivre les conseils d'un grand homme.

Page 80, v. 21.

J'y servais les autels.

Antoine de Guevara, évêque de Mondonedo, dans un ouvrage dont je vais citer le titre, ainsi qu'un passage, en langue italienne (n'ayant pu retrouver, même dans nos grandes bibliothèques, l'original en langue espagnole), dit que les enfants des premières familles de Carthage étaient élevés dans les temples, depuis trois ans jusqu'à leur douzième année. Christophe Hendreich (2) cite une partie du passage en latin : mais il ne cite pas

(1) Tit.-Liv. lib. XXXV, cap. 14.
(2) Carthago, lib. I, sec. 2, cap. 2.

Digitized by Google

le commencement de ce passage assez curieux, où Guevara indique l'ouvrage d'où il a tiré ce qu'il avance. Voici le passage de Guevara (1):

« Patricio Senese, nel libro della republica, dice que « la citta di Cartagine, prima che essa guerreggiasse con « Romani, era molto generosa, et haveva la sua republica « ben ordinata; ma perche la guerra ha questo publico « costume, che uccide gli huomini et consuma la robba, « et sopra tutto estingue gli antichi costumi, Cartaginesi « haveano per costume, che i fanciulli, et specialmente « quelli de gli huomini honorati, da tre anni in su sina « a i dodici si creavano ne i tempij, da dodici sin' a vinti « si davano ad imparare gli ufficij, da vinti sin' a vinti « cinque imparavano l'arte della guerra nella casa mili- « tare, forniti gli anni trenta, attendevano al suo matri- « monio, perche era tra loro legge inviolabile, che non « si maritasseno fin che 'l giovane non havesse anni « trenta, et la giovane venti cinque (2). »

L'auteur du livre que cite Guevara, et dont il a tiré le passage sur les Carthaginois, est François Patricius, ou Francesco Patrizi, évêque de Gaëte, né à Sienne, mort en 1494. Cet ouvrage est dédié au pape Sixte IV, et est intitulé: *Francisci Patricii Senensis, de Institutione Reipublicæ, libri novem.* J'aurais desiré savoir quel livre ancien avait instruit Patricius d'un usage des Cartha-

(1) Horol. de Princip. lib. II, cap. 39. — Trad. fr., chap. 34.

(2) *Libro di Marco Aurelio, con l'Horologio de Principi.* In Venetia, Francesco Portonaris da Trino, 1562. C'est l'imprimeur-libraire Portonaris qui a traduit cet ouvrage.

Digitized by Google

ginois, qui semblait ne pas avoir lieu au temps des guerres de Carthage et de Rome, mais il m'a été impossible de retrouver, dans l'ouvrage de Patricius, le passage cité par Guevara. Je ne l'ai pas trouvé non plus dans un autre livre de Patricius, intitulé : *Enneas de Regno et Regis institutione.*

Page 82, v. 14.

Soleil, Dieu d'Amilcar, et toi dont les autels,
Bélus, ont vu ma mère, oubliant les mortels, etc.

Les femmes, à Carthage, se dévouaient assez souvent à une espèce de sacerdoce, du vivant même de leurs maris. Quelquefois elles consentaient à faire entrer à leur place, dans le lit nuptial, d'autres femmes ; et, sans perdre leur titre d'épouses, elles observaient dès lors une chasteté si sévère, qu'elles ne se permettaient pas même d'embrasser leurs enfants mâles. Du temps de Tertullien (1), c'était à Cérès qu'elles se dévouaient. La famille d'Annibal, suivant une vieille tradition, descendait de Bélus et de la déesse Anna, sœur de Didon. Junon, dans Silius Italicus (2), parle ainsi à cette déesse :

Sanguine cognato juvenis tibi, Diva, laborat
Annibal, a vestro nomen memorabile Belo.

(1) Tertull. lib. I, cap. 6, ad Uxorem.
(2) Sil. Ital. lib. VIII, v. 30.

Digitized by Google

Page 85, v. 14.

J'obtienne enfin la mort d'un moment de pitié.

C'est ce qui arriva, peu d'années après la mort d'Annibal, au malheureux Persée, dont triompha Paul-Émile: un soldat tua ce roi par pitié. Quelques-uns cependant ont dit que les soldats qui gardaient ce prince, le firent mourir en le privant de sommeil. Le fils du dernier roi de Macédoine, que son père avait nommé ALEXANDRE, cent cinquante ans environ après la mort du fameux conquérant de l'Asie, exerça d'abord à Rome le métier de tourneur-tabletier, τορευτὴς λεπτουργὸς, et ensuite dans la ville d'Albe, celui de greffier, ὑπογραμματεύς.

Page 86, v. 1.

Prononce sur mon corps les funèbres adieux.

On retrouve en deux passages de Virgile les traces de cette ancienne coutume:

Sic o sic positum affati discedite corpus!
Æneid. lib. II, v. 645.

Salve æternum mihi, maxime Palla,
Æternumque vale!
Æneid. lib. XI, v. 97 et 98.

Page 87, v. 1.

Avancez...! Dieux! ce glaive échappe de ma main.

Cette petite scène est prise d'un dessin admirable de Girodet, dont je m'honore d'avoir été l'ami; dessin qui

Digitized by Google

ne s'est pas retrouvé le même que celui qu'il m'avait fait voir, où il représente les Romains s'avançant avec effroi, la pique en arrêt, sur Annibal qui, roulé par terre dans son manteau, vient de succomber au poison. Il y avait même placé un de ces scribes chargés de transmettre les exploits des Romains à la postérité.

Page 88, v. 2.

Un tel crime!

FLAMINIUS.

J'ai fait ce que m'ordonnait Rome.

C'est ce que dit positivement Tite-Live, XXXIX, 51: « Legatum consularem, qui auctor esset Prusiæ per « scelus occidendi hospitis, miserunt. »

Digitized by Google

Digitized by Google

LA REINE
DE PORTUGAL,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

PRÉFACE.

Un grand poète, qui mérite bien d'être étudié dans sa propre langue, Camoens, s'exprime ainsi au sujet d'Inès, dans un bel épisode des Lusiades, chant III, stance 118 :

Misera e mesquinha
Que despois de ser morta, foi rainha;

Infortunée, qui ne fut reine qu'après sa mort. C'est en lisant ce passage que je me suis écrié involontairement : « La Motte n'a pas traité tout son sujet! » En effet, le sujet des amours de don Pèdre et d'Inès, tel qu'il est donné par l'histoire, offre deux parties : 1° l'intérêt maternel d'Inès, et le pardon qu'elle obtient en se jetant avec ses enfants aux pieds du roi; 2° le fait extraordinaire produit par le désespoir et la vengeance de don Pèdre.

Ce sujet ne serait peut-être pas parvenu jusqu'à nous, sans les deux circonstances qui le

Digitized by Google

complètent. La Motte en a traité la première partie; j'y ai attaché moins d'importance, parce que, dans la construction de ma pièce, elle n'était qu'un moyen pour me conduire à la seconde, qui était nouvelle. J'ai pensé que ce n'était pas remplir toutes les conditions de l'art dans la composition d'un sujet, que d'en éluder les difficultés; qu'il fallait l'envisager sans crainte dans son entier, et le traiter à ses périls.

Cependant je n'aurais peut-être jamais osé faire asseoir don Pèdre sur le trône que ce prince avait ordonné d'élever pour lui-même à côté de celui d'Inès, si je n'eusse écouté les avis d'un de ces hommes aussi remarquables par leur talent et leur instruction que par la générosité de leur caractère (1), ame noble et rare, où l'envie ne pénétra jamais.

Le succès inouï qu'avait obtenu la tragédie de La Motte me fit d'abord hésiter à entreprendre ce travail : la faiblesse reconnue du style de sa pièce, si l'on en excepte quelques morceaux, ne me décidait pas même encore; c'est l'extrême négligence de l'auteur pour la partie historique, et

(1) L'auteur d'*Agamemnon*.

Digitized by Google

pour la peinture des mœurs du temps, qui m'a déterminé à traiter de nouveau le sujet d'Inès.

Pénétré du respect profond que les auteurs doivent au public, et fortifié par les conseils de l'historien de Venise, auteur du poëme de l'*Astronomie*, M. Daru, qui m'assurait que cette pièce pouvait prendre son rang parmi les véritables tragédies, dont le nombre, disait-il, est singulièrement restreint, j'ai changé quelques parties du plan, qui, disposé avec plus d'art et de simplicité, présente maintenant plus d'intérêt. Heureux si j'avais pu joindre à l'intérêt du drame le mérite du style, seule qualité qui fasse vivre un ouvrage!

Je dois peut-être demander excuse d'avoir laissé, acte V, scène V, un vers qui s'est présenté naturellement à mon esprit,

> Inès excitera la pitié, la terreur,

et qui m'a fait trembler quand ma plume l'écrivit, parce qu'il indiquait précisément les deux passions qu'Aristote demande à la tragédie d'exciter dans notre ame. Je ne l'ai conservé que par les avis d'excellents juges, parmi lesquels je puis citer

Digitized by Google

l'auteur des *Templiers*, et MM. Parseval-Grandmaison, Andrieux, P. David, et Victorin Fabre. Cependant il n'appartient qu'à un Racine, il n'appartient qu'à un Voltaire, entraîné par son sujet, et sûr de son talent, de s'écrier dans un vers enchanteur :

Chaque mot qu'il me dit est plein de nouveaux charmes (1).

Il faut parler maintenant de ce que je dois à La Motte. Quoique l'idée heureuse de donner au fils du roi une belle-mère qui lui destine sa fille, tandis que le jeune prince est épris d'un autre amour, appartienne à Corneille, dans une pièce qui d'ailleurs a peu de rapport avec le sujet d'Inès, j'avoue que je suis plutôt redevable de cette imitation à La Motte qu'à l'auteur de *Théodore*, tragédie médiocre il est vrai, mais très-remarquable par sa médiocrité même, puisque le grand Corneille la composa dans toute la vigueur de son âge et de son génie, après avoir donné au public la *Mort de Pompée*, et lorsqu'il se préparait à lui donner *Rodogune*. Je dois encore à La Motte une scène, celle où Inès engage don Pèdre à se sou-

(1) *Mérope*, acte II, scène II.

Digitized by Google

mettre à l'autorité du roi; mais j'ai eu soin de la préparer au premier acte. Le fond des autres scènes qui peuvent se ressembler dans nos deux tragédies appartient à tous ceux qui voudront traiter le sujet d'Inès de Castro : je veux dire, la scène de la révolte de don Pèdre, qui força son père, quelque absolu et quelque impérieux que fût Alphonse, à chasser de la cour Alvarès et les autres assassins de la malheureuse Inès; celle où Inès attendrit le roi en lui présentant ses enfants, scène qui se trouve même dans Camoens; et la scène nécessaire entre Alphonse et don Pèdre, une des plus remarquables de l'ouvrage de La Motte, mais qui, dans le mien, tire quelque dignité et son intérêt principal de la gravité historique.

M. Lucien Arnault, auteur de *Régulus,* et fils de l'auteur de *Germanicus,* a donné au Théâtre Français une pièce intitulée *Pierre de Portugal,* qui a obtenu un brillant succès : mais il a traité le sujet sous un autre point de vue; et il n'existe presque point de ressemblance entre nos deux ouvrages.

Digitized by Google

Digitized by Google

LA REINE
DE PORTUGAL,

TRAGÉDIE.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ALPHONSE, roi de Portugal.
BLANCHE, épouse d'Alphonse, et belle-mère de don Pèdre.
DON PÈDRE, fils d'Alphonse.
CONSTANCE, fille de Blanche.
INÈS, dame d'honneur de Constance.
CASTRO, connétable, frère d'Inès.
ALVARÈS, sénéchal.
MARIE, dame attachée à Inès.

PERSONNAGES FIGURANTS.

ESTÉVAN.
LOPEZ.
Prélats.
Grands.
Guerriers.
Peuple.

La scène est à Lisbonne, au palais du roi.

Digitized by Google

LA REINE
DE PORTUGAL,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Il est encore nuit; on voit des guirlandes suspendues.

INÈS.

Je succombe : où trouver le repos qui me fuit?
Malheureuse! l'horreur de cette longue nuit,
Un songe affreux glaçant mon ame épouvantée,
Ce cercueil où m'entraîne une ombre ensanglantée,
Mes enfants même, hélas! qu'attendait mon amour,
Tout m'accable; et peut-être, en appelant le jour,
Mes vœux impatients hâtent ma dernière heure.
Des rois de Portugal ô funeste demeure,
Lieux où m'était promis un bonheur éclatant,
Laissez du moins Inès respirer un instant!
(Elle aperçoit les guirlandes.)
Mais que vois-je? Quelle est ma triste destinée!

Digitized by Google

Don Pèdre, il s'accomplit ton fatal hyménée;
Tout me le dit, ces fleurs, ces festons suspendus;
Inès qui fut à toi ne t'appartiendra plus!

SCÈNE II.

INÈS, MARIE.

MARIE.

Quel soin vous fait du jour devancer la lumière,
Madame? vos enfants vont demander leur mère.
Hier, quand j'aperçus pour la première fois
Les remparts de Lisbonne et le palais des rois,
J'ai cru que ces enfants allaient par leur tendresse
Dans le cœur d'une mère exciter l'alégresse;
Mais à peine en secret amenés devant vous
Ils vous faisaient jouir du bonheur le plus doux,
Qu'à vos premiers baisers j'ai vu, non sans alarmes,
Succéder tout à coup les soupirs et les larmes:
Pour eux comme pour vous quel est donc cet effroi?

INÈS.

Puissent-ils être un jour moins malheureux que moi!

MARIE.

Qu'ont-ils à redouter quand don Pèdre est leur père?
Vous avez à ma foi confié ce mystère;
Les serments de l'amour....

INÈS.

Sont-ils de quelque poids
Contre un ordre du trône et les traités des rois?
Tout m'annonce les maux que mon ame redoute:
L'Infant vient de l'armée; il est ici, sans doute;

Digitized by Google

Alphonse, heureux de voir ce retour triomphant,
Présente avec son sceptre une épouse à l'Infant;
De l'hymen de Constance il ordonne la fête.

MARIE.

Il est donc vrai!

INÈS.

C'est là que la pompe s'apprête.
De la salle où du trône éclate la splendeur
Ce voile à tes regards cache la profondeur;
Soulève-le, Marie.

MARIE.

On voit une couronne,
Un sceptre, un glaive; à droite, un autel.

INÈS, à part.

Je frissonne.
C'est l'autel qui l'attend pour un hymen nouveau.

MARIE.

Un trône sous un dais.

INÈS, regardant.

J'y crois voir mon tombeau!

MARIE.

Votre tombeau! Quel est cet horrible présage?

INÈS.

Puis-je, témoin forcé d'un hymen qui m'outrage,
Entendre, sans mourir, don Pèdre pour jamais
Jurer à cet autel d'abandonner Inès?
Puis-je, avec mes enfants loin de ces lieux bannie,
D'un si cruel affront subir l'ignominie?
C'en est fait; plus d'espoir! Tout s'unit contre moi,
L'intérêt de l'état, la volonté du roi,

Digitized by Google

Une reine orgueilleuse, et cette auguste fille
Que d'un premier hymen elle eut dans la Castille,
Constance, au rang des rois comptant tous ses aïeux,
Et dont le feu secret se trahit à mes yeux.
A son illustre sang, à ses modestes charmes,
Moi, que puis-je opposer? mon amour et mes larmes.

MARIE.

Vos larmes, votre amour, votre touchante voix,
L'emporteront encor sur les traités des rois.
Oui, croyez-moi, l'Infant vous restera fidèle.
Des plus nobles vertus n'est-il pas le modèle?
Vos enfants, et leur charme, et son amour pour eux,
Tout doit vous attacher un prince généreux;
Est-ce un cœur fier, constant, éprouvé par la guerre,
Qui peut se démentir comme une ame vulgaire?

INÈS.

Non : si c'était lui seul qui réglât son destin.
Mais peut-il le changer? Mon malheur est certain.
Loin des murs où Coïmbre en paix m'avait cachée,
Sous un titre honorable à Constance attachée,
Je gémis, je succombe au poids de mes douleurs,
Et l'Infant sur mon sort répand en vain des pleurs.
Avant que m'accablât son absence fatale,
Combien j'étais aimée! heureuse et sans rivale,
De ses soins, de ses vœux j'étais l'unique objet.
Que de fois il m'a dit : Ou monarque, ou sujet,
Je n'aimerai qu'Inès : Inès de ma pensée,
Même par le trépas, ne peut être effacée!
Tout l'entendit, les monts, le fleuve, les forêts :
Et quand il me quitta, quels furent ses regrets!

Digitized by Google

La source du vallon pour lui si plein de charmes,
Don Pèdre la nomma « La fontaine des larmes. »
Jusque là, jouissant de nos heureux amours,
Un seul moment jamais n'en vit troubler le cours.
Dans ces temps fortunés, en vain de la Castille,
Pour l'unir à l'Infant, Blanche appela sa fille;
L'Infant sut éluder les vœux pressants du roi.
Mais dans l'Algarve en feu, semant au loin l'effroi,
L'Africain vint porter la mort et le ravage;
Le Portugal trembla. Qu'aurait fait le courage
D'un roi long-temps vainqueur, mais sous l'âge accablé?
De Coïmbre par lui l'Infant fut rappelé;
Lisbonne à ses regards offrit alors Constance:
Hélas! d'un roi, d'un père on connaît la puissance.
L'Infant revient vainqueur, et, soumis au devoir,
D'un inflexible roi respectant le pouvoir,
Va conduire à l'autel Constance couronnée.

MARIE.

Un vainqueur, malgré lui, subir cet hyménée!

INÈS.

Il existe un pouvoir plus grand que n'est le sien:
C'est la raison d'état, devant qui ne sont rien
Fils, frère, amant, époux, et qui fait souvent même
Fléchir des souverains la majesté suprême.
Que dis-je? auprès du trône, un glaive en main, les lois
Surveillent les amours des enfants de nos rois.
O cruel souvenir qui glace ma pensée!

MARIE.

De quel nouveau péril êtes-vous menacée?

Digitized by Google

INÈS.

Quand l'Infant s'éloigna de notre heureux séjour,
Blanche, tu t'en souviens, m'appela dans sa cour.
Il fallut obéir: que je versai de larmes!
Mais, voulant de mon cœur dissiper les alarmes,
Seule, ô de nos destins mortels trop curieux!
J'osai voir ce vieillard dont l'art mystérieux,
De l'obscur avenir perçant les sombres voiles,
Lit les secrets des cieux sur le front des étoiles.
Je ne l'ignore point, trop souvent mensonger,
Cet art est criminel : mais, bravant tout danger,
J'aborde le vieillard; une amante est crédule.
« Je suis mère, » lui dis-je écartant tout scrupule,
« Que seront mes enfants ?» Lui, d'un accent fatal:
« Ce qu'ils seront? dit-il: l'un, roi de Portugal,
S'il fuit d'un pied prudent le sol de la Castille;
L'autre, heureuse en tout temps, sans sceptre; mais sa fille
Doit voir, assise un jour sur le trône des rois,
Plus d'un royaume, Inès, obéir à ses lois. »
Du sort de mes enfants la flatteuse assurance
Dans ce cœur maternel fait rentrer l'espérance;
La voix de ce vieillard semble m'encourager;
J'approche, et sur mon sort j'ose l'interroger.
Il hésite; et bientôt : « Inès, vous serez reine! »
Son front, ses yeux, son air, sa parole incertaine,
Tout annonce son trouble; et, frémissant d'effroi:
« Reine de Portugal, éloignez-vous de moi! »

MARIE.

Quel mélange effrayant de malheurs et de gloire!
Mais, trop souvent...

Digitized by Google

INÈS.

Ses yeux, plus qu'on ne peut le croire,
Ont lu dans l'avenir : rien ne peut me sauver;
Les temps qu'il m'a prédits se hâtent d'arriver.

MARIE.

Oubliez ce mortel et sa voix mensongère.

INÈS.

Juge si je dois craindre! Apprends qu'un roi sévère,
L'inexorable Alphonse, a dicté cette loi :
« Celle qui, par son art, aura surpris la foi
« Du prince dont le front doit porter la couronne,
« Mourra sur l'échafaud, si le roi ne pardonne. »
Lui seul peut pardonner; l'espoir m'est-il permis?
Quel sera son courroux, si quelques ennemis
Surprennent un secret que l'univers ignore,
Et que pour toi, Marie, un voile couvre encore.

MARIE.

Un voile! J'avais cru connaître vos secrets:
Daignez vous expliquer.

INÈS.

Apprends ce qu'est Inès :
Mes enfants ont des droits à la publique estime;
Inès est de don Pèdre épouse légitime.

MARIE.

Ciel! de vos chers enfants le retour indiscret
De votre hymen encor peut trahir le secret.
Pouvais-je soupçonner en quel péril extrême
Ces enfants... ?

INÈS.

J'ai pensé que leur père et moi-même

Digitized by Google

En les offrant au roi nous pourrions l'émouvoir;
Il ne me reste plus que ce rayon d'espoir.

MARIE.

Rassurez-vous. Alphonse, et Constance, et la reine,
Peuvent-ils donc briser le nœud qui vous enchaîne,
Quand le prince à l'autel vous a donné sa main?
Qui peut vous désunir?

INÈS.

Le pontife romain;
Son légat, qui, du ciel proclamant la sentence,
A le droit, pour unir don Pèdre avec Constance,
De rompre mon hymen, et déja contre moi
Semble être exprès de Rome envoyé près du roi.

MARIE.

L'Infant vous aime; eh bien! armez-vous de courage.
Que votre voix, qu'au moins quelque billet l'engage
A protéger Inès, à défendre ses droits;
Il n'hésitera pas.

INÈS.

Ciel! tu veux qu'à ma voix
Don Pèdre en ses fureurs ose imiter son père;
Lorsqu'on vit, dans le cours d'une effroyable guerre,
Les femmes, les vieillards, les enfants immolés,
Le prêtre, à l'autel même, et les temples brûlés,
Et ce prince, égaré par la voix de deux traîtres,
Arrachant des tombeaux les corps de ses ancêtres?
Que par moi cet exemple à son fils soit tracé!
Cinquante ans de vertus n'ont pas même effacé
De tant d'horribles maux les traces lamentables.
Plutôt qu'empoisonné par mes conseils coupables

Digitized by Google

L'Infant ose combattre et son père et son roi,
Périssent mon hymen, et mes enfants, et moi !

MARIE.

Hélas !

INÈS.

Toi, si ce jour décide de ma vie,
Prends soin de ces enfants que ma main te confie;
Qu'un jour mon nom par eux soit béni, respecté;
Qu'ils songent quelquefois à ce qu'ils m'ont coûté.
Chers enfants, puisse au moins Blanche ne pas connaître...!

MARIE.

Cachez vos pleurs, on vient.

INÈS.

C'est don Pèdre peut-être;
Approchons. C'est la reine avec son Alvarès !
Veille sur mes enfants.

SCÈNE III.

BLANCHE, INÈS, ALVARÈS.

BLANCHE.

Qui vous retarde, Inès ?
Ma fille vous attend; allez : que par vous-même
Attachés sur son front brillent le diadème
Et le voile d'hymen.

SCÈNE IV.

BLANCHE, ALVARÈS.

BLANCHE.

O jour heureux pour moi !

Digitized by Google

Constance va régner. Dans une heure, le roi,
Devant les grands, le peuple, assemblés à Lisbonne,
Sur le front de son fils posèra la couronne;
Présent qu'à mes conseils tous deux ils vont devoir.
Par mes soins, vers la nuit, Inès vient de savoir
Ce projet qu'on ignore; et j'ai voulu d'avance
Jusqu'au fond de son cœur lui ravir l'espérance.
Ma fille monte au trône, et tels étaient mes vœux.
Qui vous trouble, Alvarès? Peut-être qu'à vos yeux
Je parais du pouvoir ne plus être jalouse:
Mais Blanche, en déposant le sceptre comme épouse,
Peut, sous le nom de mère, exercer le pouvoir.
Oui, quand des jours du roi le long cours me fait voir
Que déja de mon front tombe le diadème,
Celle à qui je le donne est une autre moi-même,
Je descends de mon trône, et l'y veux élever;
Mes soins, en le quittant, pourront le conserver.
Et toi, de ta maison l'espérance fatale,
Inès, toi de ma fille odieuse rivale,
Qui sus, avec plus d'art encor que de beauté,
Séduire un prince, à l'âge où le cœur transporté
De ses premiers desirs suit l'imprudente ivresse,
Tu gémis que l'Infant t'ait ravi sa tendresse!
Applaudis-toi plutôt, tu sors d'un grand danger;
Respire: je n'ai pas besoin de me venger.

ALVARÈS.

Reine, vous l'auriez dû; je parlerai sans feindre.
Puisque Inès voit le jour, elle est encore à craindre:
Coupable envers le trône, elle devait périr;
Le prince, absent alors, n'eût pu la secourir;

Digitized by Google

Nous vengions, vous et moi, notre commune offense.
Je vous dois tout; je sais que, si votre puissance
N'eût rompu des projets tramés dans cette cour,
La haine des Castro m'accablait sans retour.
S'ils triomphent, je vois ma famille proscrite;
Et déja dans leurs yeux ma ruine est écrite.
Excusez si je joins, par un zèle indiscret,
Les intérêts du trône avec ceux d'un sujet:
Reine, par cet aveu soyez du moins certaine
De voir tous vos desseins secondés par ma haine.
Mais qui donc (pardonnez aux craintes d'Alvarès)
Dans ce palais encor peut retenir Inès?

BLANCHE.

Moi.

ALVARÈS.

Des yeux de l'Infant vous l'écartez sans doute?

BLANCHE.

Non.

ALVARÈS.

Redoutez Inès.

BLANCHE.

Moi, que je la redoute!

ALVARÈS.

Un seul de ses regards peut sur vous l'emporter.

BLANCHE.

Un seul de mes regards saura l'épouvanter.

ALVARÈS.

Inès....

BLANCHE.

Aux yeux du prince a-t-elle encor des charmes?
Alphonse est indigné de nos vaines alarmes.

Digitized by Google

ALVARÈS.

Et si devant vous-même et le peuple et la cour
Don Pèdre pour Inès avouait son amour?

BLANCHE.

La mort de son Inès m'aurait bientôt vengée.

ALVARÈS.

Reine....

BLANCHE.

Plutôt la mort que ma fille outragée!

ALVARÈS.

Ici, frapper Inès! aux yeux du prince!

BLANCHE.

Ici :
L'affront serait public, et la vengeance aussi.
Mais croyez, Alvarès, un plus heureux présage;
Nous n'aurons pas besoin d'un dangereux courage.
Nous entendrons le prince, oubliant cet amour,
D'un nom plus doux, plus cher, m'appeler dès ce jour.
J'attache maintenant Inès à ma personne;
De regards vigilants partout je l'environne;
Don Pèdre ne pourra la voir que sous mes yeux;
Et je saurai, plus tard, l'éloigner de ces lieux :
J'ai du cœur des humains acquis la connaissance;
Ma fille, sa beauté, ses vertus, sa naissance,
Et le sceptre, et la gloire, et mes soins, vont bannir
D'un amour clandestin le faible souvenir.
Alphonse a pour l'hymen tout ordonné d'avance.
Quand l'Infant sera prêt, que la pompe commence,
Alvarès.

Digitized by Google

ALVARÈS.

Qu'avant tout Alphonse, croyez-moi,
Parle à don Pèdre en père, en politique, en roi;
Qu'il fasse à ses regards briller le diadème;
Qu'avant de déposer la puissance suprême
Il exige de lui le serment solemnel
De conduire à l'instant votre fille à l'autel.
L'Infant peut refuser l'offre d'une couronne.
Quelqu'un vient; c'est Castro.

SCÈNE V.

BLANCHE, CASTRO.

CASTRO.

Que la reine pardonne
Si j'ose la troubler; mais d'un affreux malheur
Je dois en ce moment entretenir ma sœur.

BLANCHE.

Ce malheur, quel est-il?

CASTRO.

La perte d'une mère.

BLANCHE.

Sans doute à votre cœur cette peine est amère;
Mais sachez dans votre ame enfermer vos douleurs;
Songez que ce grand jour doit être exempt de pleurs.
Pour l'hymen de ma fille Inès déja parée
Castro, marche avec elle à la fête sacrée.
Après l'auguste hymen que l'on va célébrer,
Avec vous, sans obstacle, elle pourra pleurer.

Digitized by Google

Ma fille et moi saurons consoler, je l'espère.....

CASTRO.

Ma sœur! eh, qui peut mieux la consoler qu'un frère?
Qu'absent depuis trois mois je la voie un instant!
Un important secret....

BLANCHE.

Ce secret important,
Je le sais. Ce n'est point la perte d'une mère
Qui touche en ce moment et la sœur et le frère,
Non: elle, c'est l'amour; vous, c'est l'ambition.
Un grand malheur peut suivre une indiscrétion.
N'éloignez pas l'Infant de l'hymen qui s'apprête;
Ou vos conseils d'Inès feraient tomber la tête.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

DON PÈDRE, CASTRO.

DON PÈDRE.

Tu me retiens en vain, je veux la voir. Eh quoi !
Inès un seul moment a douté de ma foi !
Par de vains bruits trompée, elle aura donc pu croire
Qu'un autre amour me charme, ou l'éclat de la gloire !
Que j'expire à l'instant, si tu n'es pas toujours
L'objet de tous mes vœux, et mes seules amours,
Inès; si ton image, en mon cœur retracée,
Toujours avec ton nom ne vit dans ma pensée !
Oui, lorsqu'en m'éloignant, je vis, non sans effroi,
Quel otage, Castro, j'abandonnais au roi,
Et quels périls Inès courait en mon absence,
Tout alors à ma voix commandait la prudence :
On parla devant moi d'un traité, d'un lien,
De fête à mon retour; mais je ne promis rien.
Ah! que l'on cherche ailleurs un trône pour Constance.
Mais, hélas! sa beauté, ses vertus, sa naissance,
Mon père et ses traités, la reine et son pouvoir,
Tout peut au cœur d'Inès porter le désespoir ;
Rassurons-la.

Digitized by Google

CASTRO.

Songez à son péril extrême.

DON PÈDRE.

Entrons.

CASTRO.

La reine vient de me dire à moi-même....

DON PÈDRE.

Que m'importe?

CASTRO.

Craignez...

DON PÈDRE.

Que prétends-tu de moi?
Qui peut dans ce palais m'inspirer quelque effroi?

CASTRO.

La mort d'Inès.

DON PÈDRE.

Sa mort!

CASTRO.

Oui, sa mort toute prête.

DON PÈDRE.

Que dis-tu?

CASTRO.

Le poignard est levé sur sa tête,
Prince.

DON PÈDRE.

S'il était vrai que Blanche en sa fureur
Osât...!

CASTRO.

Il faut sauver, et non venger ma sœur.

Digitized by Google

DON PÈDRE.

Oui.

CASTRO.

Le fer, le poison, tout convient à la reine.
Ne pouvant la braver, n'armez donc point sa haine.
La loi menace Inès.

DON PÈDRE.

Je le sais.

CASTRO.

Si l'hymen
A Constance aujourd'hui ne donne votre main,
Blanche alors sans danger...

DON PÈDRE.

Ciel!

CASTRO.

Tout est prêt d'avance,
Le tombeau pour Inès, ou l'autel pour Constance.
Choisissez.

DON PÈDRE.

Je frémis : attends; on veut mon choix!
La fureur me retient immobile, sans voix.

CASTRO.

Il faut agir.

DON PÈDRE.

Eh bien! mon choix est la vengeance.

CASTRO.

Calmez-vous : à l'audace unissons la prudence.
Avant de voir Inès, revoyez vos soldats;
Et, pour la couronner, sauvez-la du trépas.
Il faut, sans trop blesser les droits d'un père auguste,

Digitized by Google

Vous montrer le plus fort, pour être le plus juste;
Et, sans péril alors, vous pourrez, plus heureux,
Être aussi noble époux qu'ennemi généreux.

DON PÈDRE.

Que me proposes-tu? Faut-il contre mon père..?

CASTRO.

C'est Blanche qui menace une tête si chère;
Voilà le seul moyen qui puisse la sauver.
Vos soldats et leurs chefs vont bientôt arriver.

DON PÈDRE.

Dans une heure peut-être.

CASTRO.

Il faut donc les attendre.

DON PÈDRE.

C'en est fait, et je vois quel parti je dois prendre.
Oui, dans ta cause, Inès, je vais les engager;
Et don Pèdre pour toi bravera tout danger.

CASTRO.

Jusque-là, faites-vous une loi souveraine
De ne point voir Inès; et même, si la reine
Exige un prompt hymen, il faut feindre.

DON PÈDRE.

Et comment
De mon cœur irrité cacher l'affreux tourment?

CASTRO.

Songez à votre Inès, il y va de sa vie.

DON PÈDRE.

Ses dangers, retenant ma fureur asservie,
Peuvent seuls...

CASTRO.

Gardez bien de trahir vos secrets;

Digitized by Google

On peut nous observer : craignez Blanche, Alvarès.

DON PÈDRE.

A m'expliquer enfin on voudra me contraindre.

CASTRO.

Fuyez tout entretien.

DON PÈDRE, avec réflexion.

Castro, je saurai feindre.
Si ma voix sur mon père avait quelque pouvoir...

CASTRO.

Le fléchir !

DON PÈDRE.

Pour Inès il n'est donc nul espoir?

CASTRO.

Non.

DON PÈDRE.

Je lui dois la vie, et la perdrai pour elle;
C'en est fait : et s'il faut qu'enfin le sang ruisselle,
Jamais, du moins, jamais on n'aura combattu
Ni pour des droits plus saints, ni pour tant de vertu.

CASTRO.

J'entends quelqu'un.

SCÈNE II.

DON PÈDRE, CASTRO, ALVARÈS.

ALVARÈS.

Le roi dans ce lieu va se rendre,
Prince; il veut vous parler.

DON PÈDRE.

Il suffit.

(Alvarès sort.)

Digitized by Google

(A Castro.)

Va m'attendre,
Castro, je te rejoins.

SCÈNE III.

ALPHONSE, DON PÈDRE.

DON PÈDRE.

Souffrez que mes lauriers,
Seigneur, couvrent le front du plus grand des guerriers,
Du monarque puissant, surtout du tendre père,
Qui de tous ses sujets, dont l'amour le révère,
Sans cesse affermissant le repos et l'honneur,
D'un fils qui le chérit veut encor le bonheur.

ALPHONSE.

Ton bonheur est le mien, cher don Pèdre; et la gloire
Que répand sur mon fils sa première victoire
D'une fête plus douce est le prélude heureux :
Viens dans mes bras; le ciel a comblé tous mes vœux.
Remplis, il en est temps, tes hautes destinées.
Les fatigues du trône et le poids des années
Ont accablé ton père; et je veux sous tes lois,
Pour prix de tes respects et de tes hauts exploits,
Remettre, dès ce jour, l'autorité suprême.

DON PÈDRE, à part.

Qu'allais-je faire?

ALPHONSE.

Un roi digne du diadème
Doit, lorsqu'il monte au trône et veut s'y maintenir,
De sa race et du peuple assurer l'avenir.

Digitized by Google

De la publique paix, leur important ouvrage,
Dans leur postérité les rois offrent le gage.
L'Aragon, la Castille, ont souscrit à mes vœux :
Les traités sont signés, cher don Pèdre; et je veux
Te donner une épouse, et t'offrir ma couronne.
Déja d'un peuple heureux la faveur t'environne;
Mais c'est trop peu de vaincre, il faut agir en roi.
Digne par ses vertus et du trône et de toi,
Fille des rois, Constance affermira ta gloire.
Hâtons-nous de fêter l'hymen et la victoire.
Mais que vois-je, mon fils? Pourquoi cette pâleur?
Quel est ce froid silence? Est-ce ainsi que ton cœur
Reconnaît ?....

DON PÈDRE.

Que répondre? Et pouvais-je m'attendre,
Mon père, à des bontés qui doivent me surprendre,
A ce trône que m'offre un roi si respecté?
A l'hymen qui par vous, seigneur, m'est présenté?
Et, quand à mes desirs rien ne serait contraire,
Prendrai-je, avant le temps, la place de mon père?

ALPHONSE.

Accepte de mes mains ce présent glorieux,
Ton père t'en croit digne; et peut-être mes yeux
Sur ton front quelque temps verront le diadème.
Reçois....

DON PÈDRE.

Je ne le puis, quand un père qui m'aime
Aux penchants de mon cœur ravit la liberté.

ALPHONSE.

Mais enfin cet hymen par moi fut arrêté.

Digitized by Google

Du refus étonnant qu'à mes vœux on oppose,
Mon fils, je ne veux point approfondir la cause.
Aux peuples de Castille, aux peuples d'Aragon,
Cet hymen fut par moi promis en votre nom;
Et Constance déja du nœud qui vous engage
Par mon ambassadeur, prince, a reçu le gage.
Pourquoi, sur mon dessein, quand vous m'avez quitté,
Ne me parliez-vous point avec sincérité?
Je vous ai fait savoir que dans cette journée
De Constance et de vous on fêtait l'hyménée:
Ai-je pu pressentir quelque refus secret?
Deux rois en sont instruits, mon fils; et tout est prêt.
Veut-on que des liens rompus par l'imprudence
Sur ce trône parjure appellent la vengeance?

DON PÈDRE.

La vengeance, seigneur! Que prétendent ces rois?
Tous deux pourraient apprendre à respecter vos droits.
Bientôt la guerre....

ALPHONSE.

Un roi qui cède à sa colère,
Qui, sans pitié, traînant ses sujets à la guerre,
Fait répandre leur sang, non pour eux, mais pour soi,
Prince, en est l'ennemi plus qu'il n'en est le roi;
Partout on le maudit, et souvent quand ses armes
Ont fait couler des flots et de sang et de larmes,
Il tombe de son trône, et renverse l'état.
Ce royaume paraît briller d'un grand éclat:
D'un œil plus éclairé voyez son origine,
Sa force, et quel péril peut hâter sa ruine.

Digitized by Google

Deux siècles de travaux, de combats, de hauts faits,
Ont à peine affermi le trône portugais,
Prince; et mon père encore a vu, dans son jeune âge,
Ce trône aux Castillans rendre un reste d'hommage.
Notre Alphonse-le-Grand, lui que par une loi
Un peuple brave et fier nomma son premier roi;
Sanchez, qui fit aimer son règne sage et juste,
Et de roi fondateur reçut le titre auguste;
Son fils, osant aux lois assujettir l'autel;
Tous trois, si d'un hymen auguste et solemnel
L'appui n'eût secondé leur généreux courage,
Sous des rois envieux, sous l'Africain sauvage,
Ou sous un fier pontife, auraient pu succomber.
Don Sanche, que du trône Innocent fit tomber,
Avait blessé des rois la dignité jalouse :
Dans les rangs des sujets il choisit une épouse.
Par cet hymen obscur l'état fut affaibli,
Changea bientôt de maître; et, s'il fut rétabli,
C'est qu'il dut, par le choix d'une illustre famille,
Ma mère à l'Aragon, la vôtre à la Castille.
Ainsi de grands hymens seuls ont fait nos destins.
Mais, prince, nous touchons à des périls certains.
Quand notre nation, fière, active, éclairée,
Entre la vaste mer et les monts trop serrée,
Ne peut plus en Europe étendre son pouvoir,
La Castille s'accroît, et dévore en espoir
L'état cédé par elle à nos braves ancêtres,
Mais d'un œil envieux vu par ses premiers maîtres.
Écoute-moi, mon fils; le Portugal en toi
Voit peut-être un héros, mais il attend un roi.

Digitized by Google

Un roi doit réunir la force et la prudence.
Toi, forme pour le trône une auguste alliance:
Constance, heureux trésor d'innocence et de paix,
Dont la beauté....

DON PÈDRE.

Seigneur....

ALPHONSE.

Eût-elle moins d'attraits,
L'amour règle-t-il donc l'hymen des rois?

DON PÈDRE.

Mon père,
J'ose....

ALPHONSE.

D'un vain penchant poursuivre la chimère,
Pour les enfants des rois devient un attentat :
Leur hymen doit fonder le repos de l'état;
Et, du salut public honorables victimes,
Pour eux de tels hymens sont les seuls légitimes.

DON PÈDRE.

De ces liens, seigneur, quels ont été les fruits?
Au Portugal enfin quels biens ont-ils produits?
Ce trône, fatigué de ces nœuds de famille,
Soutint, non sans fléchir, le trône de Castille;
Et, dans ces grands traités, souvent le faible état
Sert l'état le plus fort, impunément ingrat.
De ces liens pompeux tel est l'effet vulgaire;
Loin d'assurer la paix, ils font naître la guerre.
Combien de sang paya l'affront que, sans pudeur,
Le roi de la Castille a versé sur ma sœur!
Que de sang pour Constance allait couler encore,

Digitized by Google

Si, l'éloignant du roi, l'infame Léonore,
Qui de cette rivale enviait la beauté,
N'eût à Constance enfin rendu la liberté.

ALPHONSE.

Voilà les maux publics, les désastres, les crimes,
Que produisent des rois les feux illégitimes.

DON PÈDRE.

Faut-il s'en étonner, lorsque du fils des rois
L'hymen, toujours contraint, n'est jamais de son choix?

ALPHONSE.

Le trône, les traités, nos sujets, la justice,
Tout nous force....

DON PÈDRE.

A mes vœux si mon père est propice,
Deux rois n'oseront point agir en ennemis;
Seigneur, tout vous respecte: ayez pitié d'un fils
Qui vous craint, vous implore, et dont l'ame oppressée
N'ose au cœur de son père expliquer sa pensée.
Si j'ai par un serment donné ma foi?

ALPHONSE.

Tremblez!
Sans les ordres du roi! qui l'a reçu? parlez:
Tout coupable sur l'heure en expierait le crime.
Ciel! que d'un vain serment un peuple soit victime!

DON PÈDRE.

Ainsi que nos sujets n'avons-nous pas nos droits?
Libres dans leurs amours, seigneur...

ALPHONSE.

Armer deux rois!
Est-ce donc pour céder à des passions vaines

Digitized by Google

Que le ciel donne aux rois les grandeurs souveraines ?
C'est du bonheur public, et non d'un fol amour,
Qu'un prince à l'Éternel doit rendre compte un jour.
Pour la dernière fois entends la voix d'un père,
Don Pèdre, ô mon cher fils, écoute ma prière.
Mon front, déja blanchi par quatre-vingts hivers,
M'avertit que bientôt le Dieu de l'univers
Doit appeler Alphonse au tribunal auguste
Où tout roi doit frémir, et même le plus juste.
Malheur à qui d'un père empoisonna les jours!
L'inflexible remords des siens trouble le cours.
Puisses-tu, cher don Pèdre, ignorer quel supplice
Sur lui du ciel vengeur fait peser la justice!
Je t'en conjure encor, mon fils, cède à mes vœux.

DON PÈDRE.

Seigneur...

ALPHONSE.

Ah! c'en est trop.

DON PÈDRE.

Quoi! vous voulez?

ALPHONSE.

Je veux
Que l'hymen, assurant ce trône et ma famille,
Allie au Portugal l'Aragon, la Castille.
J'ai supplié mon fils; il ne me reste plus
Qu'à dicter maintenant mes ordres absolus.
Venez près de l'autel où vous attend Constance,
Apprendre à commander par votre obéissance.
Je le demande en père, et je l'ordonne en roi.

Digitized by Google

DON PÈDRE.

Je m'y rendrai.

ALPHONSE.

Venez lui donner votre foi.

DON PÈDRE.

Je m'y rendrai, seigneur.

SCÈNE IV.

ALPHONSE, BLANCHE.

BLANCHE.

Le prince se retire :
Sans doute à vos desseins, seigneur, il veut souscrire.

ALPHONSE.

En vain contre nos vœux le prince a combattu;
Il cède à la raison : Constance, sa vertu,
Ont enfin de mon fils vaincu l'ame hautaine.
Dans une heure il l'épouse, et votre fille est reine.

SCÈNE V.

BLANCHE, ALVARÈS ensuite.

BLANCHE, seule.

Le prince t'appartient ! je bénis mon destin.
Ma fille, maintenant ton hymen est certain.

ALVARÈS.

Reine, je viens savoir...

Digitized by Google

BLANCHE.

Pour la fête ordonnée,
Faites entrer le peuple, et hâtons l'hyménée.
L'Infant devait céder : il écoute l'honneur,
Et dans son devoir même il trouve le bonheur.
Nous n'avons plus besoin de rigueur, de vengeance,
Cher Alvarès; ouvrez votre ame à l'espérance;
Peut-être le pouvoir me sera conservé.

SCÈNE VI.

BLANCHE, CONSTANCE, INÈS.

BLANCHE.

L'instant de ton hymen, ma fille, est arrivé.

CONSTANCE.

D'un bonheur qu'en espoir avec vous je partage
Les vertus de l'Infant sont pour moi le présage;
Mais c'est donc à l'autel que j'entendrai sa voix
M'exprimer quelque amour pour la première fois?
D'un retard surprenant que mon ame est émue!
Qui peut le retenir?

INÈS, à part.

Il redoute ma vue!

BLANCHE.

Quelques instants encore, et, conduit par le roi,
Sur le trône l'Infant va s'asseoir près de toi.
Déja le peuple vient pour la cérémonie.

CONSTANCE.

O reine, je vous dois le bonheur de ma vie;

Digitized by Google

Mais il faut qu'une mère en cet auguste jour
Daigne bénir sa fille.

(Inès place un coussin sous Constance, qui se met à genoux.)

BLANCHE.

Objet d'un tendre amour,
Veuille aujourd'hui le ciel bénir ton hyménée!
Ma fille, sois de gloire en tout temps couronnée!
Ferdinand et Louis, tes augustes aïeux,
Du ciel en ce moment sur toi jettent les yeux.
Puisse de ces rois saints le regard vénérable
Écarter de ta cour toute femme coupable
Qui prétendrait ravir à tes vœux les plus doux
Et les respects du peuple, et l'amour d'un époux!

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

(On voit au fond du théâtre le trône où le Roi et la Reine vont s'asseoir : l'Infant, plus bas, du côté de Blanche; Inès, près de Constance; Castro, près de don Pèdre; Alvarès, Estévan, peuple.)

ALPHONSE.

Reine, jeune princesse, et vous, dignes prélats,
Noblesse, gouverneurs, chevaliers, magistrats,
L'honneur du trône; et vous, qui l'avez su défendre,
Guerriers, que de vous tous ma voix se fasse entendre.
Mon père, qui s'est mis au rang des plus grands rois,
Qui sur tous ses sujets a fait régner les lois,
Dont les soins protecteurs, rendant nos champs fertiles,
Ont banni l'ignorance, ont policé nos villes,
A laissé dans mes mains son état florissant,
Et mes travaux guerriers l'ont rendu plus puissant.
Les sujets, les soldats, rivalisant de zèle,
Ont sauvé nos remparts, ont vaincu l'infidèle,
Et souvent dans nos fers a gémi l'Africain.
Mais le sceptre enfin pèse à ma débile main,
Et le Maure en vos champs porterait le ravage,
Si mon fils n'eût bientôt, joignant l'art au courage,
Vers ses rochers brûlants rejeté l'ennemi.

Digitized by Google

Par son bras triomphant le trône est affermi;
Et puisque ma valeur ne peut plus vous défendre,
De ce trône pour lui je suis prêt à descendre.
Dans le moment heureux où sera célébré
L'hymen, gage de paix par trois rois assuré,
L'hymen dont à vos yeux la pompe se prépare,
Je quitterai le sceptre; oui, je vous le déclare,
Si le vœu des états est conforme à mon choix,
Don Pèdre est votre maître et monte au rang des rois.

UN PRÉLAT, au nom du clergé.

Le roi peut à son fils transmettre sa couronne;
C'est son droit. Les prélats, puisque sa voix l'ordonne,
Consacrent de leurs vœux cet acte solemnel,
Et les nœuds que l'Infant va former à l'autel.

UN MAGISTRAT, au nom du peuple.

Roi, ce peuple vous aime, et ne voit qu'avec peine
Un héros déposer la grandeur souveraine :
S'il peut se consoler, lorsqu'il entend vos vœux,
C'est qu'un tel successeur régnera sous vos yeux;
Qu'il étende sur tous une main protectrice,
Qu'il fasse, comme vous, révérer la justice;
Le peuple se soumet aux volontés du roi.

ALVARÈS, au nom des grands.

Alphonse, vos desirs sont pour nous une loi.
La reine, ainsi que vous, quitte le rang suprême :
Heureuse la princesse à qui le diadème
Doit être présenté des mains d'un tel époux!
Est-il pour une mère un spectacle plus doux,
Quand celle à qui don Pèdre unit sa destinée
Voit trois peuples heureux bénir son hyménée?

Digitized by Google

CASTRO, au nom des guerriers.

Fasse toujours don Pèdre, heureux et respecté,
De l'état florissant craindre la majesté!
Que notre nouveau roi soit digne de son père,
Qui sut rendre l'espoir à la Castille entière,
Dompter à Tariffa deux cent mille Africains,
Lorsque, prenant lui-même un de leurs souverains,
Triomphant, et suivi de son royal esclave,
D'une commune voix il fut nommé le Brave.
Que n'a-t-on cependant, pour fêter ce grand jour,
Des vainqueurs de l'Afrique attendu le retour?
Don Pèdre, à cet autel, conduit par la victoire,
Brillerait, entouré des témoins de sa gloire.

DON PÈDRE, se levant.

Régnez encor, seigneur : qu'Alphonse révéré
Voie en tout temps fléchir sous son pouvoir sacré
Les grands, le peuple, un fils, tout ce qui l'environne.
Et que don Pèdre, avant d'obtenir la couronne
Que rendit vénérable un roi sage et guerrier,
De ses nobles vertus soit d'abord l'héritier.

ALPHONSE.

Puis-je régner encor lorsque le poids de l'âge
Laisse à peine à ton père un stérile courage;
Quand le peuple, sauvé par un heureux combat,
Voit en mon fils vainqueur le soutien de l'état?
Je dépose pour toi l'autorité suprême;
Prends le glaive des rois avec le diadème.

DON PÈDRE.

Puisque mon père, et vous, peuple, me faites roi,
Sachez que la justice est ma suprême loi.

Digitized by Google

La justice des rois, voilà leur bienfaisance!

(Il prend le glaive.)

Ce glaive n'est tiré que pour votre défense,
Et pour venger les lois; le faible, l'innocent,
Trouveront en don Pèdre un protecteur puissant;
L'oppresseur, l'homicide, un juge inexorable.
Rien ne peut au supplice arracher le coupable,
Rien; quels que soient l'état et le sexe et le rang,
Il n'aura point d'asile; et, fût-il de mon sang,
J'atteste Dieu, nos lois, ce fer, le diadême,
Qu'aux marches de ce trône il tombera lui-même.
Don Pèdre en ce moment doit devant ses sujets
Exposer sans détour ses plus chers intérêts.
Le roi qui par l'hymen veut m'unir à Constance,
Croit que, par ses vertus comme par sa naissance,
Elle doit maintenant, assise à mon côté,
Du trône portugais remplir la majesté.
Du sang de ce saint roi que la France révère,
Elle est le noble espoir et l'orgueil de sa mère:
Puisse-t-elle être heureuse! O ciel, entends mes vœux!
Digne du trône, est-il un sceptre sous les cieux
Que des peuples charmés le respect ne lui donne?
Son front peut honorer la plus belle couronne.

ALPHONSE.

Conduis-la vers l'autel : prends la couronne d'or,
D'un monastère illustre antique et saint trésor,
Qui du grand Alaric jadis orna la tête.

DON PÈDRE, au peuple.

Peuple et guerriers, présents à cette auguste fête,
Sachez tous mon serment. Périsse votre roi

Digitized by Google

S'il ose violer la justice et la foi,
Ce lien des mortels, la foi qui sur la terre
Doit dans le cœur des rois trouver son sanctuaire!
Quand Alphonse permet, quand vous approuvez tous
Que l'héritier des rois règne aujourd'hui sur vous,
L'usage solemnel veut que le diadème,
Cet insigne éclatant de la grandeur suprême,
De la nouvelle reine orne le front sacré;
J'atteste des chrétiens le livre révéré
Que celle à qui je l'offre est votre souveraine:
Peuple, grands, tombez tous aux pieds de votre reine!
Votre reine est Inès.

INÈS, à part.

Est-il vrai?

ALPHONSE.

Fils ingrat!

CASTRO, à part.

Imprudent! sans appui.

ALPHONSE.

Prince, un tel attentat
Va recevoir de moi sa juste récompense.
Don Pèdre n'est point roi s'il n'épouse Constance.

DON PÈDRE.

Je l'atteste en présence et du peuple et du roi,
Inès est mon épouse, elle a reçu ma foi:
Du temple de Garda Jules vint à Bragance
Consacrer devant Dieu notre sainte alliance;
Castro près de l'autel assistait à genoux,
Estévan fut témoin: le saint prélat pour nous

Digitized by Google

Prononça de l'hymen la formule sacrée,
Rompit le pain vivant, et sa voix révérée
Pour Inès et pour moi monta vers l'Éternel.
Je fis entendre alors ce serment solemnel :
Don Pèdre épouse Inès; Dieu, si je l'abandonne,
Fais-moi régner sans gloire, et maudis ma couronne!

ALPHONSE.

(Il descend du trône.)

Rome pourra juger ce que vaut ce serment.
Rentrez, coupable Inès, dans votre appartement,
Vous n'en sortirez point sans l'ordre de la reine.

DON PÈDRE.

Aux mains de Blanche! Inès exposée à sa haine!
Non. Princesse, venez, et suivez votre époux.

ALPHONSE.

Restez, Inès.

DON PÈDRE.

Eh bien! je la confie à vous,
Guerriers! Si l'on osait...

ALPHONSE.

Quoi! don Pèdre menace,
Quand aujourd'hui lui-même aura besoin de grace!
Vous n'êtes qu'un sujet.

DON PÈDRE.

Peut-être. Mais...

ALPHONSE.

Sortez.

DON PÈDRE.

Je sors.

(A Castro, bas.)

Viens.

Digitized by Google

ALPHONSE.

Près de moi, connétable, restez.
Empêchez qu'au palais la paix ne soit troublée,
Alvarès; que partout la garde soit doublée.
Un prince dont l'orgueil ose offenser son roi
Saura que tout rebelle est puni par la loi.
Pour Inès, je verrai s'il faut punir son crime.

(Les grands et le peuple sortent. Alphonse s'approche de Blanche et de Constance; Inès reste en arrière.)

Reine, un même intérêt toutes deux vous anime;
Dans le dessein de rompre un hymen odieux,
Découvrez par quels soins, quel art insidieux,
Elle sut, à nos lois, à mes ordres rebelle,
Ourdir de ses amours la trame criminelle.
Interrogez Inès.

SCÈNE II.

BLANCHE, CONSTANCE, INÈS.

CONSTANCE.

L'indulgente bonté
Fera mieux de son cœur sortir la vérité,
Reine, que si nos yeux comme notre langage
Devant elle exprimaient le reproche et l'outrage.

(Elle s'approche d'Inès.)

Venez, rassurez-vous. Une franche candeur,
Inès, doit à nos yeux dévoiler votre cœur :
Dût-elle me blesser, je l'exige; et ma mère
Envers vous justement peut se montrer sévère,
Si vous ne parlez pas avec sincérité.

Digitized by Google

INÈS.

Ma bouche ne sait point trahir la vérité.

BLANCHE.

Inès, est-il donc vrai qu'une sainte alliance
Vous ait unie au prince?

INÈS.

Oui, reine; dans Bragance
Un prélat à l'autel offrit des vœux pour nous :
L'infant vint près de moi s'y placer à genoux;
Il me promit sa foi, ma foi lui fut jurée.
Jules couvrit nos mains de l'étole sacrée :
« Ce qu'un prêtre du Christ, au pied du saint autel,
« A lié sur la terre, est lié dans le ciel, »
Dit-il : « Je vous unis; aimez-vous l'un et l'autre. »
Nous fîmes ce serment.

CONSTANCE.

En prononçant le vôtre
Vous saviez quel péril...

INÈS.

Je connaissais la loi.

BLANCHE.

Rien ne vous arrêta? Vous auriez sans effroi
De la terre et du ciel affronté la vengeance!
Vous avez dû pâlir en regardant d'avance
L'échafaud, juste prix d'un amour suborneur?

INÈS.

Je n'ai vu que don Pèdre, ivre de son bonheur.

BLANCHE.

Et vous avez dès lors partagé sa tendresse.

Digitized by Google

INÈS.

Reine...

CONSTANCE.

Depuis quel temps?

INÈS.

Depuis cinq ans, princesse.

BLANCHE.

Qui fit naître un amour que nul frein n'a dompté?
Est-ce l'ambition, l'orgueil, la volupté?

INÈS.

L'orgueil, l'ambition n'alluma point ma flamme;
Rien d'humain, rien d'impur n'est entré dans mon ame.

CONSTANCE, à part.

Quel supplice pour moi!

BLANCHE.

Ma fille, calmez-vous :
Nous l'entendrons bientôt se vanter devant nous
Qu'elle instruisit l'Infant à fuir tout artifice,
A révérer les lois, son père, et la justice.

INÈS.

Je l'instruisis du moins, reine, à dompter son cœur.
Pour venger l'innocent, si contre l'oppresseur
L'objet seul qu'il chérit n'arrêtait sa colère,
Malheur au criminel!

CONSTANCE.

Vous frémissez, ma mère!

BLANCHE.

Nous vanter, en parlant de coupables excès,
La justice du prince, et la pudeur d'Inès!

Digitized by Google

CONSTANCE.

Elle s'excuse...

INÈS.

Il faut m'imposer le silence,
Si la vérité blesse, et le respect offense.

CONSTANCE.

Ses aveux sur mon sort, reine, vont m'éclairer;
Qu'Inès libre...

BLANCHE.

Ah! sans crainte elle peut déclarer
Où don Pèdre l'aima, quand, et par quelle trame,
Par quel art criminel on séduisit son ame.

INÈS.

L'épouse de l'Infant, sans crainte, sans détours,
De don Pèdre et d'Inès vous dira les amours.
Sous les yeux de ma mère, et depuis seize années,
Mes jours coulaient heureux aux rives fortunées
Où sous le cours plus pur de ses flots incertains
Le Mondego recouvre un vieux pont des Romains.
Là, seul un jour, l'Infant dans le vallon tranquille,
Cherchant la douce paix dont les champs sont l'asile,
Me voit, veut me parler; le trouble est dans son cœur;
Ses regards, d'abord fiers, se voilent de langueur;
De mots confus à peine il entretient ma mère;
Son front rougit; ses yeux se fixent vers la terre.
Il nous revoit bientôt; l'attrait d'un beau séjour,
Nos mœurs, tout plaît au prince; il m'offrit son amour:
Moi, craignant d'offenser le roi que je révère,
Je n'écoutai l'Infant qu'avec un front sévère.
Il m'adressait déja les plus tristes adieux:

Digitized by Google

Le désespoir, la mort se peignent dans ses yeux;
Et je le vois, couvert d'une pâleur soudaine,
Sur ses genoux tremblants se soutenir à peine.
Une fièvre brûlante égare sa raison :
Faible, il ne put franchir le seuil de la maison;
Elle fut son asile. Et moi, la nuit entière,
Triste, au pied de son lit, je veille avec ma mère.
Mais lorsque tout un peuple et le roi consterné
Déja pleuraient l'Infant en sa fleur moissonné,
L'espoir renaît; ses yeux ont revu la lumière,
Et des pleurs, je l'avoue, humectaient ma paupière.
Lui faible encore, un jour sur mon bras s'appuyant,
Il m'implora d'un œil si doux, si suppliant!
Ce regard m'attendrit. Voilà par quelle trame,
Par quel art criminel je séduisis son ame.

CONSTANCE.

Dieu!

BLANCHE.

Je ne doute point qu'Inès ne l'ait aimé.
Mais à d'autres que vous son cœur fut-il fermé?
De nouveaux feux...?

INÈS.

L'Infant! sa tendresse inconstante!
Il ne connut, n'aima, ne vit que son amante :
Tout son cœur fut à moi. Plein d'amour, plein d'honneur,
Tantôt, des Portugais méditant le bonheur,
Il versait dans mon sein les secrets de son ame;
Tantôt, en vers divins sa voix chantait sa flamme.

CONSTANCE.

Hélas!

Digitized by Google

BLANCHE.

Et dans ces lieux si beaux, si fortunés,
D'un amour criminel des gages sont-ils nés?
Parlez.

INÈS.

L'affreux regard que la reine me lance...
Mais ciel! quelle pâleur sur le front de Constance!
O reine, elle se meurt.

BLANCHE soutenant Constance qu'elle emmène.

Ne suivez point nos pas;
Restez.

SCÈNE III.

INÈS.

Quelle fureur! Que pensait Blanche, hélas?
Vos enfants! disait-elle. Ah! tout mon cœur frissonne.
Je ne sais quelle horreur en secret m'environne.
Don Pèdre, en ce moment surveillé par le roi,
Peut-être est dans les fers et ne peut rien pour moi.
Cher prince, ton cœur souffre en songeant que la reine
Peut rendre ton Inès victime de sa haine.
Quel bruit soudain! C'est lui! c'est lui! je ne crains rien.

SCÈNE IV.

INÈS, DON PÈDRE.

DON PÈDRE avec des soldats.

Viens régner avec moi. Viens, mon unique bien!

Digitized by Google

INÈS.

Quoi! suivi de soldats!

DON PÈDRE.

J'ai guidé nos cohortes;
Viens, Inès : du palais Castro garde les portes.

INÈS.

T'armer contre ton père!

DON PÈDRE.

Il t'immole aujourd'hui.

INÈS.

Quel exemple fatal!

DON PÈDRE.

Je l'ai reçu de lui.

INÈS.

S'il est vrai qu'à son père Alphonse fut rebelle,
Qu'Alphonse dans son fils trouve un sujet fidèle.

DON PÈDRE.

C'est nous perdre tous deux.

INÈS.

Hâte-toi de sortir.

DON PÈDRE.

Et qui désarmera le roi?

INÈS.

Ton repentir.

DON PÈDRE.

Songe, songe aux enfants dont Inès est la mère.

INÈS.

Devons-nous les instruire à détrôner leur père?

Digitized by Google

DON PÈDRE.

Faudra-t-il voir périr tes fils, ton frère, et toi?

INÈS.

Il faut fléchir un père, et respecter un roi.

SCÈNE V.

DON PÈDRE, INÈS, CASTRO.

CASTRO.

Prince, aux yeux des soldats il est temps de paraître;
Si vous tardez encor, le roi sera le maître.

DON PÈDRE.

Inès veut tous nous perdre, elle, toi, son amant,
Son fils, sa fille.

CASTRO.

O ciel! Quoi!

INÈS, à don Pèdre.

Songe à ton serment.
Tu juras en m'offrant cette main qui m'est chère
Qu'elle ne s'armerait que pour défendre un père;
Va, bientôt cette Inès qui sut plaire à ton cœur
Te serait un objet de mépris et d'horreur.
Moi, don Pèdre, aux vertus je fermerais ton ame!
Si c'est là mon destin, je renonce à ma flamme :
J'aurais honte d'un trône usurpé sur ton roi;
(En pleurant.)
Et j'aime mieux mourir que régner avec toi.

DON PÈDRE.

Cède à l'époux qui t'aime.

Digitized by Google

INÈS.

Hélas!

DON PÈDRE, vivement.

Viens.

INÈS, se jetant à ses pieds.

Je t'implore.

DON PÈDRE.

Eh bien! je te respecte autant que je t'adore.
Tant d'ame et de vertus, en ce funeste jour,
N'auront pas vainement imploré mon amour.

CASTRO.

Que dites-vous, ô ciel? mais nos vaillants complices,
Nos amis sont par vous exposés aux supplices.

DON PÈDRE.

Rien ne t'a compromis : je puis les protéger,
Je le ferai, Castro.

CASTRO.

Mais Inès, son danger,
Le vôtre!

DON PÈDRE.

Eh! puis-je donc résister à ses larmes?
Castro, devant le roi que tout baisse les armes.

SCÈNE VI.

INÈS, DON PÈDRE.

DON PÈDRE.

Chère épouse, tu viens de désarmer ce bras
Qui pouvait seul encor t'arracher au trépas;
Suis-moi.

Digitized by Google

INÈS.

J'achèverai mon ouvrage, j'espère.
J'ai su vaincre le fils, je fléchirai le père.
Il faut, puisqu'aux autels Inès reçut ta foi,
Qu'on reconnaisse enfin qu'elle est digne de toi.

DON PÈDRE.

Moi! que je laisse Inès au pouvoir de la reine!

INÈS.

Le ciel veille sur nous, don Pèdre.

DON PÈDRE.

Ah! sois certaine
Que ton époux du moins, malgré le roi, le sort,
T'aimera dans l'exil, dans les fers, dans la mort.

INÈS.

Je te suis : tant d'amour me rend enfin coupable.
(Don Pèdre s'avançant pour l'emmener.)
Non. Laisse-moi ma gloire : elle est inexorable.

DON PÈDRE.

Qui pourra nous sauver!

SCÈNE VII.

CONSTANCE, INÈS, DON PÈDRE.

CONSTANCE.

Prince, ne craignez rien.
La reine vous demande un secret entretien.
Déja le roi, blessé d'une coupable offense,
Contre vous, contre Inès, apprêtait la vengeance:
« Je renonce à don Pèdre, » ai-je dit, « pour jamais!
« Qu'il vive heureux! enfin qu'il règne avec Inès! »
Mes prières, mes pleurs ont su toucher ma mère;

Digitized by Google

Je saurai, croyez-moi, fléchir un roi sévère.
Quand je contrains mes vœux, quand je renonce à vous,
Qui peut ravir Inès des bras de son époux?

DON PÈDRE, avec un étonnement douloureux.

Quelles ames à toi se sont donc attachées,
Don Pèdre! Toutes deux, quoi! vous n'êtes touchées
Que du soin de ma gloire et de mon seul bonheur.
Quel spectacle nouveau vous offrez à mon cœur!
Quand tout vous désunit, quand l'ame des rivales
Ne se plaît qu'à nourrir des vengeances fatales,
Vos cœurs, par le destin vainement combattus,
Disputent de bonté, d'honneur et de vertus.

INÈS, à part.

Quels biens il sacrifie en me restant fidèle!

CONSTANCE, les yeux au ciel.

La voix d'un autre époux en ce moment m'appelle.
Oui, mes vœux désormais sont conformes aux tiens;

(Elle passe devant don Pèdre, et le regardant:)

Viens, Inès!... De ses jours je réponds sur les miens.

(Elles sortent.)

DON PÈDRE, seul.

Noble fille, ton cœur ne connaît point la reine!
Moi, pour ma chère Inès je crains tout de sa haine.

SCÈNE VIII.

BLANCHE, DON PÈDRE.

BLANCHE.

Vous croyez que ma voix contre Inès, contre vous,
Prince, d'un roi sévère excite le courroux;
Non. Mais je plains le sort d'une fille trop chère.

Digitized by Google

A ses pleurs suppliants connaissez une mère.
Si je n'ai pas le droit de toucher votre cœur,
Au moins rendez au roi la paix et le bonheur :
Un père vous implore.

DON PÈDRE.

Eh! puis-je donc sans crime
Rompre le nœud sacré d'un hymen légitime?

BLANCHE.

Rome, vous le savez, dégage les mortels
Des nœuds qu'ils ont formés au pied des saints autels.

DON PÈDRE.

Rome peut, s'arrogeant des pouvoirs despotiques,
Affranchir les mortels des liens politiques;
Mais les cœurs généreux suivent une autre loi.

BLANCHE.

Constance! quel sera ton triste sort? Et moi,
Qui d'un bonheur si pur enivrais ta pensée,
Je te verrai partir honteuse et délaissée.
Pour prix de tes vertus, hélas! tu vas revoir
Sans époux, sans couronne, en proie au désespoir,
Et des fiers Castillans la fable et la risée,
Leur prince, à qui deux fois Blanche t'a refusée.
Unique et cher objet de ma longue douleur,
Toi qui n'as, jeune encor, connu que le malheur,
A ce nouvel affront devais-tu donc t'attendre?

DON PÈDRE.

Mon cœur est affligé, reine, de vous entendre.
S'il existe un objet digne d'être honoré,
C'est Constance en effet; mais un pouvoir sacré,
Un lien plus puissant que tous ceux de la terre,

Digitized by Google

Livre à la seule Inès mon ame tout entière.
Puisse Constance...!

BLANCHE.

Ainsi je n'obtiens qu'un refus;
Don Pèdre, c'en est fait, je n'insisterai plus.
Je prendrai mon parti.

DON PÈDRE.

Quelle est votre pensée!
Ciel! par vous mon Inès est-elle menacée?
Vos regards dans mon ame ont jeté quelque effroi.
Respectez mon épouse, ou craignez tout de moi.
Pour vous percer le cœur, j'irais, dans ma colère,
Oui, j'irais vous chercher jusqu'au lit de mon père.

SCÈNE IX.

BLANCHE.

Je me suis contenue. Éclatons à la fin.
Tu crois m'épouvanter! tu t'en flattes en vain,
Traître; la liberté maintenant t'est ravie.
Tremble! de ton Inès j'ai dans mes mains la vie.

SCÈNE X.

BLANCHE, ALVARÈS.

BLANCHE.

Alvarès!

ALVARÈS.

La fureur altère votre voix,
Reine.

Digitized by Google

BLANCHE.

Alvarès!

ALVARÈS.

O ciel! est-ce vous que je vois,
Les yeux étincelants, et les lèvres tremblantes?

BLANCHE.

Hâtons-nous; vengez-moi, les heures sont trop lentes.

ALVARÈS.

Vous avez vu l'infant?

BLANCHE.

Quel que fût le danger,
Alvarès, vous m'avez promis de me venger;
Voici l'instant. Il faut tenir votre parole.

ALVARÈS.

Reine, et que faut-il donc que ma main vous immole?

BLANCHE.

C'est Inès.

ALVARÈS.

Une femme, ô ciel! que sans horreur...

BLANCHE.

Frappez, si vous voulez, le frère avec la sœur,
Qui que ce soit enfin, pourvu qu'Inès périsse.
Il le faut, Alvarès.

ALVARÈS.

Ciel! un tel sacrifice!
Vous le savez, du prince Inès reçut la foi;
Il faut, pour l'immoler, l'ordre précis du roi.

Digitized by Google

BLANCHE.

Cet ordre, vous l'aurez. Mais si le roi balance,
Je n'en prétends pas moins consommer ma vengeance.
Préparez tout pour fuir. Nous serons seuls; mes soins
Auront de toutes parts éloigné les témoins.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

INÈS, CONSTANCE.

INÈS.

Quoi ! sa soumission noble, prompte, sincère,
N'a donc pu du conseil fléchir l'arrêt sévère?

CONSTANCE.

Non : mais le roi d'un fils ne veut point le trépas.

INÈS.

Princesse, informez-vous...

CONSTANCE.

Je ne vous quitte pas,
Inès, je l'ai promis.

INÈS.

Quand la sixième année
S'ouvrant à mes regards ramène la journée
Où tu juras de vivre et de mourir pour moi,
Prince, le ciel m'entend; oui, je te rends ta foi.
Mon ame enfin succombe, et je me sacrifie;
C'est trop mettre en péril et le trône et ta vie.
Ton amour pour Inès n'a que trop combattu;
Résister plus long-temps, c'est manquer de vertu.

Digitized by Google

Sans Inès, au bonheur tu peux prétendre encore.
Que les gages chéris d'un amour qui m'honore
De ton cœur généreux consolent le tourment!
Vous, Constance, excusez, en ce triste moment
Qui m'arrache l'espoir d'un bonheur plein de charmes,
Si mes yeux devant vous laissent tomber des larmes.

CONSTANCE.

Vous avez des enfants; vivez, vivez pour eux.

INÈS.

Vous seule aurez-vous donc des desseins généreux?
L'innocence, la paix, l'honneur vous environne :
Vous êtes plus que moi digne de la couronne;
Et l'Infant sait déja quels vœux je fais pour vous.

CONSTANCE.

Sur la terre pour moi plus de trône et d'époux.
Qu'on respecte Constance, et sa douleur profonde :
Il n'est plus de liens qui m'attachent au monde.
Je veux apprendre à vivre, à mourir comme toi,
O noble Élisabeth, mère auguste du roi;
Comme toi, qui, donnant au siècle un grand exemple,
Humble et pauvre, aux humains te cachas dans un temple;
A pied, des saints martyrs visitais les tombeaux,
Mendiais ton pain même, et, sous de vils lambeaux,
Riche d'espoir, semblais, parmi nous étrangère,
Déja fille du ciel, voyager sur la terre.
Je veux, aux cloîtres saints, déposer mon orgueil :
Constance sans retour en passera le seuil.
Je me voue aux autels, Inès; là, solitaire,
Lorsque l'hymen vous donne un des rois de la terre,

Digitized by Google

Moi, je célébrerai l'hymen mystérieux
Qui joint la vierge-épouse au monarque des cieux.

INÈS.

Jamais un cloître obscur ne sera votre asile,
Et bientôt, croyez-moi, vous régnerez tranquille.
La voix d'Élisabeth m'appelle de nouveau;
Votre asile est le trône, et le mien le tombeau.
Mon destin s'accomplit.

CONSTANCE.

Quel étrange délire!

INÈS.

Aux malheurs inouïs qu'on a su me prédire
Rien ne peut me soustraire.

CONSTANCE.

Inès, sur votre sort
Rassurez-vous; le roi...

INÈS.

Tout m'annonce la mort.
Cette nuit...

CONSTANCE.

Cette nuit?

INÈS.

(J'en suis encor tremblante)
S'avance vers mon lit la figure sanglante
D'un spectre qui m'entraîne à travers des tombeaux.
A la sombre lueur de deux tristes flambeaux,
Là, le front couronné d'une pâle lumière,
Du roi depuis six ans dormait l'auguste mère.
« Ma fille, reposez, » dit-elle, « en ce cercueil. »
J'obéis. Et je vois un char couvert de deuil,

Digitized by Google

Plus loin que l'œil humain ne peut franchir d'espace,
Sortir des longs arceaux du cloître d'Alcobace.
Tout un peuple en silence a bordé le chemin.
Guerriers, nobles, prélats, un flambeau dans la main,
Suivent le char funèbre. Et, sous la voûte antique,
Déja retentissait ce lugubre cantique
Qui, portant jusqu'à Dieu le cri de nos remords,
Fait descendre l'espoir sous la tombe des morts :
Un bruit soudain me frappe; et des lueurs funèbres
De mon caveau moins sombre ont percé les ténèbres.
Je frissonne. Je crois que par l'ordre du ciel,
De son clairon fatal, aux pieds de l'Éternel,
L'ange, appelant les morts des quatre parts du monde,
Vient en ressusciter la poussière féconde :
Ma tombe est soulevée; on m'appelle trois fois;
Et d'un mortel chéri je reconnais la voix :
C'était lui! Non, l'enfer, dans son gouffre de flamme,
N'invente rien d'égal aux tourments de mon ame,
Quand la Mort, s'avançant vers mon froid monument,
De sa hideuse main m'offrit à mon amant.
Je crus lui faire horreur. Mais lui, plein de tristesse,
Semblait encor pour moi redoubler de tendresse;
Lui-même en gémissant s'accusait de ma mort;
Sa voix, sa douce voix plaignait mon triste sort :
Il avait son air noble et sa grace touchante.
Enfin, avec respect, auprès de son amante,
Je vis se prosterner le plus beau des humains;
Et je sentis ses pleurs qui coulaient sur mes mains.

CONSTANCE.

Quel sort! il est horrible. Et pourtant je l'envie.

Digitized by Google

On vous aimait encore au-delà de la vie;
Dans le cercueil! et moi, de nulle ombre d'espoir
Jamais...

INÈS.

Vous régnerez peut-être dès ce soir.

CONSTANCE.

Pour moi plus de bonheur! Quand je régnerais même,
De quel prix à mes yeux serait le diadème?

SCÈNE II.

DON PÈDRE, INÈS, CONSTANCE.

DON PÈDRE.

Ainsi, près de Constance, Inès en ses malheurs
Trouve un ange de paix pour essuyer ses pleurs.
(à Inès.)
Un billet de ma main vient d'instruire mon père
Que tes nobles conseils, et que ta voix sévère,
M'ont fait seuls aujourd'hui rentrer dans le devoir.
Si j'en sors un moment, ce n'est que pour te voir.
En toi seule à présent, Inès, je me confie.
Toi seule peux sauver nos enfants et ta vie.
Il faut toi-même voir, prier, fléchir le roi.

CONSTANCE.

Affronter sa présence! Inès! non, non, c'est moi,
Prince, qui dois le voir, l'aborder la première.
Je puis, à ses rigueurs opposant la prière,
Offenser moins qu'Inès ce juge redouté.
Pour l'entendre avec calme il est trop irrité.

Digitized by Google

Le ciel connaît mes vœux; c'est en lui que j'espère.
Croyez-moi, je dirai, don Pèdre, à votre père
Tout ce qu'une ame tendre, et qui plaint vos douleurs,
Peut trouver de touchant pour pénétrer les cœurs.
Inès alors pourra, prince, avec moins d'alarmes,
Tomber aux pieds du roi, les baigner de ses larmes.
Laissez-moi préparer le succès, et j'y cours.

SCÈNE III.

DON PÈDRE, INÈS.

DON PÈDRE.

Elle vient nous offrir le plus noble secours;
Mais ses douces vertus, sa bonté tutélaire,
Pourront-elles d'Alphonse apaiser la colère,
Chère Inès?

INÈS.

Je ne puis partager son espoir.
Il est temps d'accomplir un rigoureux devoir,
De rendre à mon époux sa haute destinée.
Donnons un grand exemple. Oui, le saint hyménée
Proclamé par don Pèdre en présence du roi,
L'autel qui se souvient d'avoir reçu ta foi,
Tout fait de mes enfants respecter la naissance;
Et puisque Rome enfin a le droit, la puissance...

DON PÈDRE.

Non : ne demande plus, ô charme de mes jours,
Que je rompe à jamais les nœuds de nos amours;
Rien ne peut les briser. Mon cœur, ce cœur qui t'aime,

Digitized by Google

Rien ne le changera, ni toi, ni le ciel même :
Je n'aimerai qu'Inès. Mais modère tes pleurs;
D'un cœur trop tourmenté par de longues douleurs
Souffre, Inès, que ma voix apaise la tempête;
Sur le sein d'un amant viens reposer ta tête.

INÈS.

Don Pèdre, ô cher époux, combien tu sais aimer!
Je ne crains plus le sort, il ne peut m'opprimer.
Mais contiens ces transports d'une ame généreuse,
Mon cœur n'y peut suffire; Inès est trop heureuse!

DON PÈDRE.

J'ai supplié le roi de protéger tes jours,
Mais, Inès, c'est en toi qu'est notre seul recours;
Tu m'as su désarmer, fléchis encor mon père;
Alphonse va te voir; contre une loi sévère
Défends nos chers enfants, et ton époux, et toi.
Que tes yeux, ton langage, attendrissent le roi :
Il connaîtra ton cœur, la vertu qui t'anime,
Quelle est l'ame d'Inès, et sa raison sublime.
Tu dois tout espérer; c'est de cet entretien
Que dépend, chère Inès, et mon sort, et le tien.
Je l'exige de toi. Mais j'aperçois Constance.

SCÈNE IV.

DON PÈDRE, INÈS, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Séparez-vous d'Inès, prince, le roi s'avance.
Alvarès avec lui va se rendre en ce lieu.

Digitized by Google

DON PÈDRE.

Ciel! Alvarès! Adieu, ma chère Inès.

INÈS.

Adieu.

SCÈNE V.

INÈS, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Je ne puis vous flatter : mes pleurs et ma prière,
Inès, n'ont point du roi désarmé la colère.
Il vient; je sors.

INÈS. (Elle accompagne Constance jusqu'au fond du théâtre.)

O Dieu, j'implore ton pouvoir!
Puisse Marie au moins, secondant mon espoir,
Suivre mon ordre!

SCÈNE VI.

ALPHONSE, ALVARÈS, avançant sur le devant du théâtre, INÈS.

ALVARÈS.

Il faut prévenir les tempêtes,
Il en est temps. Des lois les sages interprètes,
De la religion les ministres sacrés,
Frémissent tous des maux à l'état préparés;
Inès de son forfait doit être la victime.
Signez l'arrêt, seigneur, et punissez son crime.

Digitized by Google

ALPHONSE.

Cette mort, ah! je dois sans doute l'ordonner;
L'arrêt est déja prêt. Avant de le signer,
Je veux entendre Inès.

(Alvarès va au fond du théâtre, et fait un signe à Inès, qui s'avance vers Alphonse.)

INÈS.

Mon crime vous offense;
J'ose à peine, seigneur, présenter ma défense.
Je connaissais vos lois, j'ai mérité la mort,
Et je n'espère point me soustraire à mon sort.
Quand je perds mon époux, que m'importe la vie?
Mais qu'avant de mourir ma voix le justifie.

ALPHONSE.

Justifier don Pèdre! un traître, un furieux,
Qui jusqu'en ce palais, d'un bras séditieux,
Lève un fer criminel...!

INÈS.

Lui, seigneur! sur son père!
Sur un roi généreux qu'en son ame il révère!
Avant de concevoir cet horrible dessein
Il aurait d'un poignard percé son propre sein.
Votre fils, aveuglé par sa tendresse extrême,
N'a voulu que sauver une épouse qu'il aime;
Et moi, seigneur, je viens à vos sacrés genoux
Implorer en tremblant la grace d'un époux.

ALPHONSE.

Sans l'honorable appui que vous donne Constance,
Je vous aurais, Inès, interdit ma présence;
Le coup fatal sur vous allait soudain tomber:

Digitized by Google

Mais votre tête encor pourrait s'y dérober.
Je sais qu'à votre voix et vaincu par vos larmes,
Maître de ce palais, l'Infant posa les armes;
Qu'Inès même voulut, dans les mains de son roi,
Malgré mon fils, rester otage de sa foi.
Mais il faut qu'à mes lois, à son devoir fidèle,
D'une vertu plus rare elle soit le modèle;
Qu'un peuple tout entier lui doive le bonheur;
Que, recueillant partout le respect et l'honneur,
De cœurs reconnaissants Inès environnée
Délie avec noblesse un fatal hyménée.
Constance, Alphonse, Blanche, et lui-même l'Infant,
Vous devront...

INÈS.

Votre fils, seigneur, me le défend.

ALPHONSE.

Je dois donc vous punir d'outrager la couronne,
Quand tous les deux...

INÈS.

Qu'Alphonse à don Pèdre pardonne!
Seigneur, c'est votre fils, votre unique soutien:
Et j'implore bien moins mon pardon que le sien.

ALPHONSE.

Coupable Inès!

INÈS.

Songez à ces jours de tristesse,
Où du prince expirant succombait la jeunesse.
Qui causa ce danger? vous ne l'ignorez plus;
N'est-ce pas son amour, et mes premiers refus?
Et quand, tremblants encor, pour nous naissait à peine

Digitized by Google

De ses jours conservés l'espérance incertaine,
L'amour sur votre fils reprit tout son pouvoir.
Qu'y pouvais-je opposer ?

ALPHONSE.

La loi, votre devoir.
De la séduction cet amour fut la suite.

INÈS.

Le seul péril du prince est ce qui m'a séduite.
Si Rome enfin, pour rompre un hymen solemnel,
Proclamé devant tous, juré devant l'autel,
Devait user, seigneur, d'un droit peut-être injuste,
Don Pèdre à vos sujets peut sembler moins auguste.

ALPHONSE.

Don Pèdre, si d'un père il respecte les droits,
Paraîtra plus auguste aux yeux de tous les rois.
Le peuple ainsi que moi veut voir régner Constance.
Disputez-vous le trône à sa haute naissance?

INÈS.

Je ne dois point vanter le sang de mes aïeux;
Mais cette reine, objet saint et cher à vos yeux,
Béatrix, votre épouse, avait, seigneur, un frère :
De l'hymen de sa fille il honora mon père.
Quand votre fils pourrait s'arracher de mes bras,
Les gages de l'amour n'existeront-ils pas?

ALPHONSE.

Vous avez des enfants?

INÈS.

Auprès de vous leur mère
Ose implorer pour eux un appui tutélaire.

Digitized by Google

ALPHONSE.

Vos vœux d'un tel succès ne seront point suivis;
Et les enfants d'Inès...

INÈS.

Sont ceux de votre fils.
Le prince espérait voir leur naïve tendresse
De leur auguste aïeul consoler la vieillesse.

ALPHONSE.

Donner d'un tel hymen l'exemple au Portugal!

INÈS.

Il en existe.

ALPHONSE.

Un seul; au trône il fut fatal.

INÈS.

Sanche était sans vertus. Don Pèdre de son père
A le noble courage et le grand caractère.
L'ambition n'a point égaré mes esprits;
Au péril de mes jours j'ai sauvé votre fils.
Quand un nouvel hymen l'unirait à Constance,
De ses premiers enfants quelque jour la naissance
De l'état incertain peut troubler l'avenir.

ALPHONSE.

Je connais ces dangers; on peut les prévenir.
La révolte du prince, et vos feux, sont des crimes:
Don Pèdre et vous, Inès....

Digitized by Google

SCÈNE VII.

ALPHONSE, INÈS, MARIE, amenant les enfants; ALVARÈS, dans le fond.

INÈS.

Voici d'autres victimes!
Frappez, seigneur; par vous condamnés à mourir,
D'eux-mêmes dans vos bras ces enfants vont courir.

(Les enfants s'approchent d'Alphonse.)

ALPHONSE.

Que vois-je?

INÈS.

Vos enfants.

ALPHONSE.

Je suis roi.

INÈS.

Soyez père.

ALPHONSE.

Moi, fléchir!

INÈS.

Immolez les fils, l'époux, la mère;
Mais que don Pèdre, Inès, et leur fille, et leurs fils,
Dans le même tombeau soient du moins réunis.

ALPHONSE.

Alphonse à vos douleurs ne peut être insensible;
Mais lorsque la loi parle, il doit être inflexible.

INÈS.

Un roi peut faire grace. Eh quoi! de votre cœur
Rien ne pourra-t-il donc désarmer la rigueur?

Digitized by Google

Alphonse, qui du ciel a reçu la couronne,
Doit imiter ce ciel, dont la bonté pardonne.
La nature a des droits qu'on ne peut démentir;
Cédez au cri du sang, aux pleurs du repentir.
Et quelle ame jamais n'eut besoin de clémence?

ALPHONSE.

Ciel! ces enfants, leurs traits, leur aimable innocence,
Excitent dans mes sens...

INÈS.

Nos pleurs sont sans pouvoir;
Allons, mes chers enfants, nous n'avons plus d'espoir.
Seigneur, c'est votre sang qui coule dans leurs veines.

ALPHONSE.

Je n'y puis résister.

INÈS.

Nos prières sont vaines;
Vous, son fils, votre mère, il veut nous condamner:
Ce roi si grand sait vaincre, et non point pardonner.

ALPHONSE.

Viens dans mes bras, Inès!

INÈS.

(Elle traverse le théâtre avec ses enfants.)

Devancez votre mère,
Mes chers enfants, tombons aux pieds de votre père!

ALPHONSE.

Viens, ma fille : avec toi don Pèdre va régner;
Attends-nous. De ma main je veux te l'amener.
Triomphe: ton amour a vaincu ma justice.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

INÈS.

(Elle se jette à genoux.)

Je me jette à tes pieds, Dieu, dont la main propice
Me rend avec la vie et don Pèdre et l'honneur!
Fais que de Blanche Alphonse attendrisse le cœur;
Et, si tu veux pour nous signaler ta clémence,
Assure pour jamais le bonheur de Constance.

(A Marie.)

Craignons Blanche, craignons que de son cœur jaloux
Ces timides enfants n'excitent le courroux.
Cachons-les à sa vue.

SCÈNE IX.

BLANCHE ET ALVARÈS, dans le fond, ensuite INÈS.

BLANCHE.

Eh bien!

ALVARÈS.

Le roi pardonne.
Il accorde à don Pèdre Inès et la couronne.
Elle est reine.

BLANCHE.

Ce mot décide de son sort.

INÈS, avec effroi.

Qui vient ici?

Digitized by Google

BLANCHE.

C'est moi.

INÈS.

Que voulez-vous?

BLANCHE.

Ta mort.

INÈS.

O ciel!

BLANCHE.

Du trône, Inès, tu crois chasser Constance!
Meurs.

(Alvarès d'un air sombre s'approche d'Inès.)

INÈS.

Alvarès! du roi redoutez la vengeance.

BLANCHE.

Alphonse avait dicté l'arrêt de ton trépas.

INÈS.

Mais il a pardonné.

BLANCHE.

Je ne pardonne pas.

INÈS.

(Elle s'approche de la coulisse.)

Grace! grace!... Don Pèdre est notre roi.

BLANCHE.

Qu'importe?

INÈS.

Mon époux.

BLANCHE, à part, avec une joie féroce.

Son époux la verra pâle et morte.

Digitized by Google

(A Alvarès.) (S'avançant sur Inès qui fuit.)

Allez, entraînez-la... Vous hésitez!... Mon bras...

(Alvarès poursuit Inès, et ne tire son poignard qu'au moment où Inès quitte la scène.)

INÈS, hors du théâtre.

O mes enfants! je meurs.

BLANCHE.

Tu ne régneras pas.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALPHONSE, DON PÈDRE.

ALPHONSE, avec les Nobles, les Prélats, les Guerriers.

Que l'état en mon fils reconnaisse son roi.
Prélats, Nobles, Guerriers, donnez-lui votre foi.
C'est don Pèdre qui règne : et ma main lui résigne
De mon autorité le véritable signe.

(Il place la couronne sur la tête de son fils.)

DON PÈDRE.

En me rendant Inès, vous m'avez plus donné
Que le bandeau royal dont je suis couronné.
Tu vas donc, chère Inès, porter le diadème ;
Tu pourras voir enfin, placée au rang suprême,
Ce peuple, en tes vertus mettant son juste espoir,
S'enivrer comme moi du plaisir de t'y voir!
Mais Inès près de nous tarde bien à se rendre.

ALPHONSE.

En ce lieu, cher don Pèdre, Inès devait m'attendre.

Digitized by Google

SCÈNE II.

ALPHONSE, DON PÈDRE, CONSTANCE.

CONSTANCE.

Elle n'est point ici, prince? répondez-moi :
Que fait Inès?

DON PÈDRE.

Inès! pourquoi donc tant d'effroi!

CONSTANCE.

Ils m'ont trompée! un mot, un geste de la reine...
Tout m'épouvante. (Elle appelle) Inès!

DON PÈDRE.

D'une terreur soudaine
Vous me glacez. (Il appelle.) Inès!

CONSTANCE, vers la coulisse.

Dieu! des traces de sang!
La voilà!

DON PÈDRE, sortant un peu.

Le poignard est encor dans son flanc!

ALPHONSE.

O mon malheureux fils! ô destin déplorable!

CONSTANCE.

Je n'ai pu la sauver!

ALPHONSE.

Quelle main exécrable
A, presque sous mes yeux, commis de tels forfaits?

Digitized by Google

CONSTANCE.

Que je crains!...

DON PÈDRE, revenant.

Elle est morte!

(Don Pèdre traverse le théâtre, Constance et Alphonse vont du côté où Inès a été tuée.)

ALPHONSE.

O malheureuse Inès!
Quel monstre forcené t'a ravi la lumière?

DON PÈDRE, à part, et d'une voix sourde.

Son épouse.

CONSTANCE.

(Elle s'est approchée de don Pèdre.)

Quel est le coupable?

DON PÈDRE, d'une voix sourde.

Sa mère.

(Il va du côté d'Inès.)

ALPHONSE, aux gardes.

Par pitié pour mon fils, éloignez de ses yeux
Ce corps sanglant...

DON PÈDRE, un peu égaré.

Mon père! eh pourquoi? dans quels lieux?
Non, non. Elle est à moi, c'est mon bien, c'est ma vie.
Je ne souffrirai point qu'Inès me soit ravie.

ALPHONSE.

Mon fils!

DON PÈDRE.

Sur l'assassin je veux la consulter.
Elle est reine; en ce jour tout doit la respecter.

Digitized by Google

SCÈNE III.

ALPHONSE.

Malheureux !.. Mais quel crime ! ô ciel ! Est-ce ma haine
Que l'on a cru servir, ou celle de la reine ?
Exécuter l'arrêt que je n'ai point signé !
Les cruels ! ils ont su que j'avais pardonné.
Qui peut à leur forfait égaler les supplices ?
Quel que soit l'assassin, quels que soient les complices,
Les lois sauront venger... Qui vient ici ?

SCÈNE IV.

ALPHONSE, CASTRO.

CASTRO.

Seigneur,
Justice ! Punissez l'assassin de ma sœur.

ALPHONSE.

Qui ?

CASTRO.

Frappez Alvarès. Vengez notre famille.
J'observais ce perfide ; et pour fuir en Castille
Déja ses soins prudents avaient tout disposé.
Le peuple à son départ, seigneur, s'est opposé.

ALPHONSE.

Lui !... Du crime avec soin cherchons tous les indices,
Quels en sont les témoins, quels en sont les complices ;

Digitized by Google

Mon intérêt, le vôtre, et celui de l'état,
Veut que tous les auteurs d'un pareil attentat
Soient connus, soient jugés, et subissent leur peine :
Le crime est sans pardon, votre sœur était reine.
Je l'atteste. Oui, Castro, quel que soit l'assassin,
Sur sa reine en effet il a porté sa main.
D'un poignard sacrilége il m'eût frappé moi-même.

SCÈNE V.

ALPHONSE, DON PÈDRE, CASTRO.

DON PÈDRE, à lui-même.

Quel œil fixe et glacé! quelle pâleur extrême!
Dieu!... Mais les assassins pâliront à leur tour :
Inès!... pour les juger, règne du moins un jour.

ALPHONSE.

Que dit-il?

(S'approchant de don Pèdre.)

Quelles mains ont frappé la victime,
Mon fils? parle.

DON PÈDRE.

Une reine, ourdir un pareil crime!

ALPHONSE.

La reine! mon épouse!

DON PÈDRE.

Oui.

ALPHONSE.

J'en frémis d'horreur.

Digitized by Google

DON PÈDRE.

Oui; l'infame Alvarès a servi sa fureur.
Il a pu sans pitié, sans frémir d'épouvante,
Sur celle que j'aimais porter sa main sanglante!
Quel père, quel époux, à ce point outragé,
N'élèverait la voix et ne serait vengé,
Fût-il pauvre, proscrit, vil rebut de la terre?

ALPHONSE.

Mon fils, si je régnais!

DON PÈDRE.

Moi, je règne, mon père.
Près de moi, sur ce trône, aux yeux de ses sujets,
Inès pourra confondre et punir les forfaits.

ALPHONSE.

Mon fils, Inès n'est plus! quel trouble affreux t'égare?

DON PÈDRE.

Qui pourrait sans pleurer la revoir? quel barbare
Ne serait indigné de leur lâche fureur?
Inès excitera la pitié, la terreur.

ALPHONSE.

Don Pèdre, calmez-vous, que la raison vous guide.

DON PÈDRE.

La raison! elle seule à mon dessein préside;
Je suis calme, seigneur : je sais qu'un sage roi
Doit, quel que soit le rang, juger suivant la loi.
La présence d'Inès est juste et légitime.
La Mort se lèvera pour accuser le crime.
Par un forfait, du trône ils ont cru te priver,

Digitized by Google

Inès! mais ce forfait va du moins t'élever
A d'insignes honneurs qui vivront d'âge en âge.
Les grands vont à tes pieds déposer leur hommage.
Alvarès, Blanche! Inès expira sous vos coups;
Pour moi seul elle est morte, et revivra pour vous:
Son cercueil est un trône; à vos regards présente
Elle va dans votre ame apporter l'épouvante.
Quand le feu des rubis, l'éclat des diamants,
Relèveront d'Inès les pompeux vêtements,
Le peuple vous verra, pour subir votre peine,
Tomber, hideux de crime, aux pieds de votre reine.
Inès fera parler la justice et la loi.

(A son père en pleurant.)

Elle devait s'asseoir et régner avec moi
Au trône où m'a placé votre main paternelle;
Moi, je m'y veux asseoir et régner avec elle.
Ils reverront l'objet qu'ils ont tant dédaigné:
Et lorsque sur la terre Inès aura régné,
Elle prendra sa place en ces demeures sombres
Où des rois nos aïeux dorment en paix les ombres.
Qu'Inès règne; il est temps. Toi, suis ma volonté,
Castro, que par tes soins tout soit exécuté.
Va prendre au cœur d'Inès le poignard du coupable...
Attends... Oui, que ta main pose sur une table
Ce poignard, qui d'un voile ici sera couvert.
Va, Castro.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ALPHONSE, DON PÈDRE.

ALPHONSE.

Cher don Pèdre, écoute. J'ai souffert
Qu'en ses premiers transports s'exhalât ta vengeance :
Mais il faut au malheur opposer la constance;
Don Pèdre en ce moment doit songer qu'il est roi.
(A un garde.)
Vous, que Blanche à l'instant se rende auprès de moi.

DON PÈDRE.

Mon père, j'ai juré d'observer la justice.

ALPHONSE.

Pour la dernière fois, que mon fils m'obéisse.

DON PÈDRE.

Blanche! Avec Alvarès il faut l'interroger,
Les entendre tous deux, et tous deux les juger.
Rentrez, seigneur : le poids du malheur et de l'âge
Pourrait à ce moment briser votre courage;
Moi-même, pour juger ce procès solemnel,
J'ai besoin de ma force et des secours du ciel :
Laissez-moi donc remplir ma triste destinée;
Je dois achever seul cette horrible journée.

ALPHONSE.

Blanche a cru voir, mon fils, l'intérêt de l'état.
Mais eût-elle en effet commis un attentat,

Digitized by Google

Si des droits de sa fille elle fut trop jalouse,
Songez qu'elle était reine, et qu'elle est mon épouse.

(Alphonse sort, conduit par don Pèdre, et suivi de quelques gardes; le reste se retire.)

SCÈNE VII.

DON PÈDRE.

C'est là que sous leurs coups Inès vient de périr!
Ses vertus ni ses pleurs n'ont pu les attendrir!...
Et moi, j'épargnerais cette femme cruelle!
Ah! le sang d'Alvarès rejaillira sur elle.
Que dis-je! un souverain doit respecter la loi.
Quoi! Blanche impunément paraîtrait devant moi!
Quoi! pour exterminer deux horribles complices,
Les bourreaux ne vont pas inventer des supplices!
Traîtres, je goûterai ce féroce plaisir.
Aux yeux du peuple entier mes mains vont vous saisir,
Vont vous percer le cœur, et, de sang dégouttantes,
L'arracher, par lambeaux, de vos chairs palpitantes.

SCÈNE VIII.

DON PÈDRE, CONSTANCE.

CONSTANCE, à part.

Il ne se connaît plus! J'implore ton appui :
Entends-moi, Dieu clément! que ma voix aujourd'hui
Attendrisse don Pèdre en faveur de ma mère.

Digitized by Google

DON PÈDRE.

Qui? Blanche! cette femme atroce et sanguinaire!

CONSTANCE.

Hélas! puis-je oublier que je lui dois le jour,
Moi, qui n'en ai reçu que des marques d'amour?

DON PÈDRE.

Qui vous amène ici? Que voulez-vous?

CONSTANCE.

Constance
Tombe à vos pieds; songez...

DON PÈDRE.

Je songe à la vengeance.

CONSTANCE.

Inès avait pour moi, seigneur, quelque amitié;
Et de l'époux d'Inès j'implore la pitié.

DON PÈDRE, regardant Constance à ses pieds.

Sa touchante douleur modère ma furie.

CONSTANCE.

Prince...

DON PÈDRE.

Avec quelle rage et quelle barbarie
Ils l'ont frappée! Inès, sous le couteau mortel,
Appelait son époux, ses enfants, et le ciel.

CONSTANCE.

Elle vous aime encor dans une autre patrie.

DON PÈDRE.

Vous qui m'aviez promis de veiller sur sa vie!

CONSTANCE.

Hélas!

Digitized by Google

DON PÈDRE.

Un bien si cher m'eût été conservé :
De tout ce que j'aimais, Constance, ils m'ont privé.
Mais que coûte un miracle à la Toute-Puissance?
Rien. Douter est un crime. Eh bien! chère Constance,
Prions tous deux; prions : peut-être que les cieux
De votre ame innocente exauceront les vœux.
Grand Dieu! dont la splendeur égale la sagesse,
Si, méditant ton nom dès ma tendre jeunesse,
Devant ta gloire immense anéanti, troublé,
Je sentis quelque charme à m'en voir accablé,
Dieu, dans les yeux d'Inès fais rentrer la lumière;
De ce cœur qui m'aima réveille la poussière,
Mon Dieu! toi dont la Mort reconnaît le pouvoir,
Rends-moi ma chère Inès!... Mais, je crois la revoir!...
Inès! quelle puissance à mes bras t'a ravie?
Tu m'appartiens! Je vais, pour ranimer ta vie,
De mes baisers de feu couvrir ton sein glacé;
Et laver de mes pleurs le sang qu'il a versé.

CONSTANCE.

Combien il souffre, hélas!

DON PÈDRE.

Oui, ma douleur amère
Satisferait, je crois, l'ame de votre mère.
Mais le ciel dans leur crime a su les aveugler;
Leurs bras avec Inès auraient dû m'immoler.

CONSTANCE.

Cher prince...

DON PÈDRE.

On vient.

Digitized by Google

CONSTANCE.

Les grands. Ah! devant eux s'avance...

DON PÈDRE.

Blanche, Alvarès. Voici l'instant de la vengeance.

CONSTANCE, à part.

Sa voix, ses yeux, son front dévoilent sa fureur;
Qui va-t-il immoler?... Jour de crime et d'horreur!

(Elle voit Blanche entrer.)

Ma mère!... Elle a besoin, seigneur, de ma présence.
Je vais...

DON PÈDRE.

Non : demeurez. Du calme; du silence.

SCÈNE IX.

DON PÈDRE, CONSTANCE, BLANCHE, ALVARÈS, CASTRO, GRANDS, MAGISTRATS.

DON PÈDRE, à Castro.

A-t-on suivi mon ordre?

CASTRO.

Oui, seigneur.

DON PÈDRE.

Alvarès,
Est-ce vous dont le fer perça le sein d'Inès?

ALVARÈS.

Moi! prince.

DON PÈDRE.

Pourquoi fuir, si vous n'étiez coupable?

Digitized by Google

ALVARÈS.

Dans les cours, le soupçon est toujours redoutable :
Je le prévenais.

DON PÈDRE.

Blanche!

BLANCHE.

Eh quoi! m'interroger!
Mon époux, le roi seul, a droit de me juger;
Si vous me condamniez, où serait mon refuge?

DON PÈDRE.

Vous voyez votre roi; vous voyez votre juge.
Ce meurtre a-t-il été commis en votre nom,
Blanche? est-ce par votre ordre?

(Elle hésite.)

Il faut répondre!

BLANCHE.

Non:
Je ne daignerai pas... Mais toi, qui me menaces,
Toi, dis-je, et tes enfants, devez me rendre graces.

DON PÈDRE.

Des graces! mes enfants!

BLANCHE.

Tu m'en dois en effet;
J'ai pu les immoler, et je ne l'ai point fait.

DON PÈDRE.

(Avec colère.) (D'un ton plus modéré.)

C'est trop... Blanche, Alvarès, votre roi, votre reine
Vont ici vous juger.

BLANCHE, à part.

Où l'égare sa haine!

Digitized by Google

(Haut.)

Moi, l'épouse d'Alphonse! un affront si cruel!

DON PÈDRE, à un des grands seigneurs.

Lopez, conduisez Blanche au pied du trône.

(Blanche, conduite par Lopez, s'approche du fond du théâtre.)

SCÈNE X.

Le fond du théâtre s'ouvre. On voit INÈS pâle, assise sur le trône, et la couronne sur la tête. Près d'INÈS est un trône pour DON PÈDRE. Tous les ordres de l'état, le peuple, sont à droite et à gauche.

BLANCHE.

Ciel!

Un spectre sur mon trône! à son front, ma couronne!

DON PÈDRE, saisi de douleur, sur le devant de la scène.

Castro, soutiens mes pas : ma force m'abandonne.
Près d'Inès, que mes yeux n'osent plus regarder,
Le trône m'attend; viens : je ne dois plus tarder.
Quelle force invisible en cet instant m'arrête?
Je sens que mes cheveux se dressent sur ma tête!
Mais quoi, de ma raison éteignant le flambeau,
Ma faiblesse offre au crime un triomphe nouveau,
Et peut au châtiment soustraire un couple infame :
Marchons. Ce seul penser rend la force à mon ame.

(Constance veut suivre don Pèdre.)

Vous, Constance, restez.

(Avant de monter la dernière marche du trône.

Dieu du ciel! soutiens-moi.

(Debout, prêt à s'asseoir.)

Castro, placez ici le livre de la loi!

Digitized by Google

(Don Pèdre s'assied sur le trône, près de celui d'Inès.)

Peuple, on vient de commettre un forfait exécrable;
Et la loi doit punir, quel que soit le coupable.

CASTRO.

Alvarès d'un poignard vient de frapper ma sœur;
Je l'accuse.

DON PÈDRE, à Alvarès.

Est-ce vous, répondez.

ALVARÈS.

Moi! seigneur.
On ose m'accuser! j'aurais commis ce crime!

DON PÈDRE.

Alvarès, sans frémir regardez la victime.

BLANCHE, à part.

Que va-t-il dire?

CASTRO, montrant le lieu où Inès a été tuée.

Ici votre main l'immola.

ALVARÈS, troublé.

Qui le prouve, quel est le témoin?

CASTRO, dévoilant et montrant le poignard d'Alvarès.

Le voilà.

ALVARÈS, montrant Inès.

Oui... Ce spectre sanglant me dicte ma sentence.

DON PÈDRE.

Vous, Blanche, aux pieds d'Inès jurez votre innocence.

BLANCHE. Elle se lève et retombe sur son siége.

Je succombe.

DON PÈDRE, se levant, et tirant son glaive sur lequel il s'appuie.

(A Castro.)

Lisez la loi.

Digitized by Google

CASTRO, tenant le livre.

« Tout meurtrier,
« Quel qu'il soit, doit mourir. Le sang doit s'expier.
« Tout conseiller du crime en sera responsable;
« Il mourra, si le roi ne pardonne au coupable. »

DON PÈDRE, se levant.

Cet arrêt, Alvarès, vous l'avez entendu!

BLANCHE.

Dieu!

DON PÈDRE.

Que du meurtrier le sang soit répandu.
Le fer doit d'Alvarès déchirer les entrailles;
Le feu, brûler son corps privé de funérailles :
Jetez sa cendre aux vents.

(On entraîne Alvarès.)

CONSTANCE.

Ciel!

DON PÈDRE.

Et vous, Blanche, vous!
Sortez. Allez paraître aux yeux de votre époux.
Oui, quoique votre front ait porté la couronne,
Le roi vous condamnait! mais Inès vous pardonne.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTES.

Page 133, v. 2.

Don Pèdre la nomma « La Fontaine des larmes. »

Tout ce lieu, situé près de Coïmbre, est très-célèbre. Sur la rive gauche du Mondégo est cette fontaine, qui sort d'un rocher : assez près, le Jardin des larmes ou des amours; ensuite, on voit l'église de Sainte-Claire, où Inès fut enterrée. Elle commence à être attérie par un sable très-fin, déposé sans cesse par le Mondégo, qui roule lentement une onde extrêmement limpide. Plus loin se distingue un pont élevé sur le vieux pont bâti par les Romains, mais entièrement attéri par les sables du Mondégo. En traversant le pont, on voit à gauche la ville de Coïmbre; un peu plus près du pont, l'université fondée par Deniz, aïeul de don Pèdre; ensuite, deux tours bâties par les Sarrasins, et tout près, mais à droite en remontant le fleuve, un bel aquéduc bâti par les Maures : en redescendant vers le Mondégo, on trouve des oliviers, ensuite des rochers, et, presque en face de la Fontaine des larmes, la Vallée des regrets; sur le bord du fleuve sont des orangers.

Digitized by Google

Page 134, v. 14.

Ce qu'ils seront? dit-il : l'un roi de Portugal....
L'autre....

Don Juan, fils de don Pèdre et d'Inès, devait régner après la mort de Ferdinand, fils de Constance; mais au moment de la vacance du trône, il se trouva malheureusement en Castille, où il fut arrêté et emprisonné par l'ordre du roi, qui prétendit avoir des droits au trône de Portugal.

Léonore, petite-fille d'Inès et de don Pèdre, épousa Ferdinand, surnommé le Juste, qui fut roi d'Aragon et de Sicile.

Page 135, v. 17.

Inès est de don Pèdre épouse légitime.

Les personnes instruites de l'histoire de Portugal savent bien que c'est Constance qui a été déclarée publiquement l'épouse de don Pèdre, quoique don Pèdre, suivant les apparences, eût aimé déja Inès avant d'épouser Constance. En effet, ce fut le fils de Constance et de don Pèdre qui, sous le nom de Ferdinand Ier, succéda à don Pèdre. Cependant le fils d'Inès et de don Pèdre pouvait régner avant Ferdinand, comme don Juan, grand-maître de l'ordre d'Avis, sous le nom de Jean Ier, succéda à Ferdinand, au préjudice des enfants d'Inès, puisque Jean Ier n'était le fils que de Thérèse, troisième épouse de don Pèdre.

Digitized by Google

On pourrait encore répondre à des censeurs, partisans trop sévères de l'histoire, qu'il s'agit dans cette tragédie de l'épouse qu'Alphonse, après la mort de Constance, voulait donner à don Pèdre, et qui, comme Constance, était petite-fille de saint Louis.

Page 151, v. 20.

Ma mère à l'Aragon, la vôtre à la Castille.

Deniz, père d'Alphonse, épousa, en 1280, l'infante Élisabeth, fille de Pierre III, roi d'Aragon. Alphonse épousa, en 1311, l'infante Béatrix, fille de Sanche IV, roi de Castille.

Page 151, v. 23.

Quand notre nation, fière, active, éclairée,
Entre la vaste mer et les monts trop serrée,
Ne peut plus en Europe étendre son pouvoir.

Je n'ai pu que faire entrevoir la découverte des Indes, qui n'eut lieu que 140 ans après la mort d'Alphonse. Sous le règne de ce prince, et sous celui de don Pèdre, la marine portugaise n'était rien encore.

Page 152, v. 19.

Combien de sang paya l'affront que sans pudeur
Le roi de la Castille a versé sur ma sœur!
Que de sang pour Constance allait couler encore,
Si, l'éloignant du roi, l'indigne Léonore, etc.

Donna Marie, fille d'Alphonse IV, roi de Portugal, deux ans après son mariage avec Alphonse XI, roi de

Digitized by Google

Castille, fut sacrifiée, malgré sa jeunesse, ses vertus et sa beauté, à Léonore de Gusman, qui, à l'âge de trente-quatre ans au moins, très-belle encore, mais surtout ambitieuse, abusa de son pouvoir sur le roi au point que Donna Marie n'eut plus la liberté de parler à son époux, qu'en la présence de sa maîtresse : alors elle s'en plaignit hautement, et quelque temps après elle fut obligée de se réfugier auprès de son père, le roi de Portugal. Celui-ci menaça le roi de Castille, et lui déclara la guerre, qui ne tarda pas à se ralentir. Bientôt le roi de Portugal fit demander en mariage pour don Pèdre, son fils, Constance, fille de Manuel. Le roi de Castille reçut très-bien les ambassadeurs du roi de Portugal, ainsi que les présents d'usage, et parut consentir à cette union : mais, au moment où Constance allait sortir de ses états, il la fit enfermer au château de Toro. Ensuite il proposa à Constance de l'épouser, en l'assurant qu'il répudierait Donna Marie, fille du roi de Portugal, sous prétexte de parenté. Mais Léonore, qui redoutait encore plus la beauté de Constance que la guerre, lui dit qu'il ne fallait pas offenser à la fois don Manuel, le roi de Portugal et le ciel. La guerre continua, et quelque temps après, le roi de Castille fut contraint de renvoyer avec honneur Constance en Portugal.

Page 154, v. 2.

C'est du bonheur du peuple et non du fol amour
Qu'un prince à l'Éternel doit rendre compte un jour.

Alphonse dit à peu près à don Pèdre ce qui lui avait

Digitized by Google

été dit à lui-même peu de temps après qu'il fut monté sur le trône. Un amour effréné de la chasse lui fit d'abord négliger ses devoirs, au point que les ministres lui représentèrent respectueusement que Dieu ne lui demanderait pas compte des bêtes qu'il aurait tuées, mais des soins qu'il se serait donnés pour gouverner sagement. Ces plaintes parurent téméraires à Alphonse, qui répondit très-vivement aux ministres. Eux lui répliquèrent froidement qu'ils seraient obligés.... A quoi? interrompit Alphonse. — *A choisir un autre roi.* Alphonse, irrité contre eux, sortit du conseil; mais, après quelques réflexions, il reconnut l'importance de l'avertissement. Heureux les ministres qui ont de tels rois à conseiller, mais plus heureux encore les rois qui ont de tels ministres!

Page 157, v. 5.

Ferdinand et Louis, tes augustes aïeux,
Du ciel en ce moment sur toi jettent les yeux;
Puisse de ces rois saints, etc.

Juan Manuel, père de Constance, était petit-fils de Ferdinand-le-Saint, roi de Castille. La mère de Constance était petite-fille de saint Louis, roi de France.

Page 160, v. 4.

Qui sut, rendant l'espoir à la Castille entière,
Dompter à Tariffa deux cent mille Africains.

C'est la fameuse bataille livrée à Tariffa en 1377, sur les bords d'une petite rivière nommé la Salado, qui

Digitized by Google

donna son nom à cette bataille. Alboacem envoya par toute l'Afrique des hommes qu'il estimait les plus dévots et les plus zélés entre les musulmans, afin d'exciter les peuples à prendre les armes pour la défense et l'accroissement de la religion de leurs ancêtres : ce fut une véritable croisade contre les chrétiens. Si l'on en croit les historiens espagnols et portugais, qui probablement ont exagéré les forces des ennemis, Alboacem assembla soixante et dix mille chevaux, quatre cent mille hommes d'infanterie, et composa une flotte de douze cent cinquante vaisseaux. Ce terrible appareil de guerre épouvanta le roi de Castille, qui fit partir Donna Marie, son épouse, pour demander des secours au roi de Portugal, père de cette princesse. Alphonse promit de se mettre lui-même à la tête de ses troupes; les deux rois sacrifièrent leurs querelles, et engagèrent dans leur ligue le roi d'Aragon. Le pape permit une croisade contre les Africains, à condition qu'on bâtirait des églises.

Le roi de Portugal arriva à Séville avec ses troupes. Sa présence dissipa la terreur qui y régnait. On tint un conseil où déja l'on était d'avis de ne pas attaquer les Maures et de leur abandonner Tariffa, si la prise de cette ville pouvait les apaiser, lorsque Alphonse IV, roi de Portugal, se leva, et dit qu'il ne consentirait jamais qu'on abandonnât la moindre place aux infidèles; qu'il n'était pas sorti avec ses troupes de son royaume pour rester oisif, mais pour combattre, et pour préserver les chrétiens des fers dont les infidèles les menaçaient. La bataille s'engagea avec fureur : Alphonse y mérita le surnom de Brave : deux cent mille Maures périrent dans

Digitized by Google

l'action, tandis que les chrétiens ne perdirent que trente hommes.

La Clède, historien estimé, qui m'a fourni une grande partie de ces notes, trouve le fait incroyable, mais dit qu'il est attesté par tous les historiens du temps.

Page 160, v. 26.

Sachez que la justice est ma suprême loi.

Don Pèdre publia des lois, des ordonnances très-sages pour corriger les lenteurs, l'avarice et la cupidité des juges et des avocats. Par une de ses ordonnances, tout juge qui se serait laissé corrompre était digne de mort.

Il fit respecter la justice, peut-être même trop sévèrement. Un huissier s'étant plaint qu'un gentilhomme lui avait donné un coup de poing, et lui avait arraché la barbe, lorsqu'il lui signifiait un exploit, don Pèdre, voyant près de lui le corrégidor, lui dit : J'ai reçu un soufflet, et on m'a arraché la barbe. Le corrégidor comprit ce que le roi voulait dire; il sortit, fit arrêter ce gentilhomme, qui eut la tête tranchée. Voici un second exemple assez remarquable. Un prêtre, aveuglé par la colère, tua un maçon : le fils se plaignit aux magistrats; et les juges interdirent le prêtre de ses fonctions pour un an. Don Pèdre, informé de ce jugement, fit dire en secret au fils du mort qu'il pouvait se venger du meurtrier de son père, ce qu'il exécuta. Lorsqu'on voulut faire signer au roi l'arrêt de mort prononcé contre le meurtrier, don Pèdre commua la peine, en lui interdi-

Digitized by Google

sant pour un an l'exercice de son métier. Par là il fit connaître qu'il était instruit de tout ce qui se passait dans son royaume, et ce jugement contint tout le monde dans le devoir.

Au reste, don Pèdre était généreux, et connaissait l'art de donner. Il soulagea le peuple de plusieurs impôts, en disant qu'un prince ne pouvait jamais manquer lorsqu'il savait ménager ses revenus et dispenser ses graces à propos. Il aimait non seulement à imposer par un air majestueux, mais à plaire : il faisait part au peuple de ses plaisirs ; et lorsqu'il arma chevalier don Juan Alphonse Tello, il fit établir plusieurs jours de suite des tables pour le peuple, et lui-même dansa publiquement avec tous ses courtisans, persuadé que rien ne pouvait dégrader la majesté du trône lorsqu'il s'agissait d'honorer la vertu. Ses largesses ne l'empêchèrent pas de laisser des richesses immenses à son successeur. Il est vrai qu'il avait joui d'une paix continuelle : et c'est dans la paix que les princes qui savent régner et qui ont de bons ministres réparent leurs finances épuisées. A sa mort, on eût dit que la joie publique, le bonheur et la prospérité de l'état eussent été ensevelis avec don Pèdre ; et l'on entendait dire partout qu'un tel roi ne devait jamais naître, ou qu'il ne devait jamais mourir.

Page 162, v. 17.

Inès est mon épouse, elle a reçu ma foi.
Du temple de Garda, Jules vint à Bragance, etc.

Don Pèdre, en présence des seigneurs les plus con-

Digitized by Google

sidérables du royaume, du clergé et du nonce du pape, jura solemnellement qu'il avait épousé, dans la ville de Bragance, Inès de Castro; il cita dom Gilles, évêque de Garda, et son chambellan Estévan Lobato. Ils confirmèrent par serment la vérité de la déclaration du roi. L'évêque de Lisbonne et les grands déclarèrent au peuple le mariage de don Pèdre et d'Inès. On publia les preuves, et la bulle de Jean XXII, que don Pèdre avait obtenue sous main, et qui lui accordait les dispenses nécessaires au mariage. Les enfants d'Inès furent déclarés habiles à succéder à la couronne. L'original fut déposé aux archives de Lisbonne.

Page 168, v. 23.

Tantôt en vers divins sa voix chantait sa flamme.

Don Pèdre composait des vers, à l'imitation des poètes provençaux qui, dans ce temps-là, faisaient fleurir en France l'art de la poésie. On trouve ses pièces de vers dans les recueils des poètes du temps. Il savait plusieurs langues. Il établit à Coïmbre une académie des sciences et des beaux-arts, où il attira de toute l'Europe les plus savants hommes de son siècle.

Page 170, v. 2.

Viens, Inès; du palais Castro garde les portes.

Don Pèdre, secondé de Castro, frère d'Inès, ravagea la province de Tras-os-Montes, parce que les assassins d'Inès y avaient tous leurs biens. Déja ils marchaient

Digitized by Google

vers Porto dans le dessein de s'en rendre maîtres, lorsque Béatrix, mère de don Pèdre, accompagnée de quelques prélats de la province d'entre Douro et Minho, et de Tras-os-Montes, effrayée des troubles qu'une pareille guerre allait causer, remontra au prince que, s'il ne réprimait sa colère, il allait perdre un royaume florissant dont il était déja presque le maître, puisque Alphonse, respectable par sa vieillesse et plus encore par ses grandes actions, touchait, pour ainsi dire, à ses derniers jours. Rien ne put fléchir don Pèdre; il ne voulait point de paix, à moins qu'on ne lui livrât le grand sénéchal Alvarès, Lopez, seigneur de Ferreira, et Coello, auxquels le roi Alphonse avait ordonné d'assassiner Inès. Alphonse refusait avec fermeté de consentir à un sacrifice aussi déshonorant pour lui. Cependant le Portugal était dans une affreuse consternation; chacun, dans l'espérance de profiter du trouble, prenait le parti du père ou du fils. On trouva enfin un moyen de satisfaire en partie don Pèdre : on exila hors du royaume les meurtriers d'Inès, mais comblés de richesses par Alphonse. Dès qu'ils furent partis, don Pèdre mit bas les armes, et revint à la cour, où tout lui obéit.

Page 180, v. 15.

Je veux apprendre à vivre, à mourir comme toi,
O noble Élisabeth, mère auguste du roi.

Fleury, dans le tome XIX de son Histoire ecclésiastique, dit qu'Élisabeth, femme de Deniz, fit le voyage de Saint-Jacques en Galice, habillée en pauvre pélerine,

Digitized by Google

à pied, et demandant l'aumône, accompagnée seulement de quelques femmes vêtues comme elle.

Page 182, v. 1.

... Et je vois un char couvert de deuil,
Plus loin que l'œil humain ne peut franchir d'espace,
Sortir des longs arceaux du cloître d'Alcobace.

On alla chercher d'Alcobace à Sainte-Claire, près de Coïmbre, le corps d'Inès, qui fut transporté au monastère d'Alcobace sur un magnifique char funèbre, que suivirent les plus grands seigneurs de la cour et les dames les plus qualifiées. Les hommes avaient la tête couverte d'un capuchon, signe de deuil en ce temps-là; et les femmes portaient de grandes mantes blanches, avec de longues robes traînantes. La pompe funèbre marchait entre deux files de flambeaux, que tenait toute une population rangée des deux côtés depuis Coïmbre jusqu'à Alcobace, environ l'espace de dix-sept lieues.

Page 189, v. 16.

Béatrix, votre épouse, avait, seigneur, un frère:
De l'hymen de sa fille il honora mon père.

Ferdinand Ruy de Castro, aïeul d'Inès, avait épousé Violente Sanchez, fille bâtarde de don Sanche-le-Brave, frère de Béatrix, reine de Portugal, mère de don Pèdre.

Digitized by Google

Page 192, v. 12.

Viens dans mes bras, Inès!

Alvarès, Lopez Pachéco et Pierre Coello, ennemis de la famille des Castro, inspirèrent au roi le dessein de faire assassiner Inès, et l'exécution n'en fut retardée que par l'irruption soudaine que firent dans les Algarves les Maures conduits par Aboumélie, fils d'Alboacem. Dès que ce prince fut vaincu, les conseillers du roi l'irritèrent contre Inès, et lui représentèrent sa mort comme nécessaire au bien de l'état. Alphonse, affermi dans le dessein de faire périr Inès, partit de Montemayor pour se rendre auprès de Coïmbre, où elle habitait alors. L'Infant était à la chasse lorsque le roi arriva à Coïmbre. Inès, ayant appris que le roi était arrivé, et qu'il venait au palais qu'elle occupait, dans le dessein de la faire mourir, s'avança jusqu'à la porte; là, elle se jeta à ses pieds, et lui présenta trois enfants qu'elle avait eus de son fils : elle et ses enfants embrassèrent les genoux du roi. La beauté d'Inès, celle de ses enfants, attendrirent le cœur d'Alphonse; il n'eut pas le courage de faire exécuter son projet. Il retourna à Coïmbre, où Alvarès et les autres ennemis d'Inès le firent rougir de sa faiblesse. Alphonse, n'ayant plus devant les yeux l'objet qui avait ému son cœur, donna son consentement au meurtre d'Inès. Les trois seigneurs retournèrent au palais, et y poignardèrent l'infortunée Inès, qu'ils laissèrent expirante entre les bras de ses femmes.

Digitized by Google

Page 204, v. 13.

Vont vous percer le cœur, et, de sang dégouttantes,
L'arracher par lambeaux de vos chairs palpitantes.

Avant de demander au roi de Castille les assassins d'Inès, don Pèdre les déclara traîtres à la patrie, et fit confisquer leurs biens. Le roi de Castille, don Pèdre-le-Cruel, consentit à les remettre entre les mains de don Pèdre, qui fit appliquer à la question Alvarès et Coello, et, par une fureur excusable peut-être dans un amant, mais indigne d'un roi, frappa d'un coup de fouet au visage Coello. Il les fit conduire tous deux sur l'échafaud devant les fenêtres du palais, d'où il reput ses yeux du spectacle le plus cruel et le plus terrible dont on eût jamais ouï parler en Portugal. On arracha le cœur de ces deux misérables encore vivants, à l'un par le sein, à l'autre par les épaules; ensuite on brûla leurs cadavres, et leurs cendres furent jetées au vent. C'est six ans après la mort d'Inès que don Pèdre donna des témoignages d'un amour si profond pour elle, et d'une rage si extraordinaire contre les assassins de son amante.

Page 209, v. 5.

Près d'Inès, que mes yeux n'osent plus regarder,
Le trône m'attend; viens.

Don Pèdre se transporta dans l'église de Sainte-Claire, où il fit exhumer le corps de sa chère Inès, qu'on re-

Digitized by Google.

vêtit des habits les plus magnifiques. Il fit élever deux trônes, sur l'un desquels fut placée Inès, portant une couronne sur la tête. Il ordonna à tous les principaux seigneurs de la cour, convoqués exprès, de la reconnaître pour souveraine, et de baiser, les uns disent sa main, les autres sa robe.

Don Pèdre fit dresser deux tombeaux de marbre blanc, enrichis d'ornements d'une sculpture très-soignée. Il destina l'un pour lui, l'autre pour Inès, qu'il fit représenter en grand sur son tombeau, et le front couronné, afin qu'après sa mort elle régnât dans la mémoire des hommes comme elle avait régné dans son cœur. Ces tombeaux furent placés dans le monastère d'Alcobace. Don Pèdre, prêt à mourir, ordonna que son corps fût transporté dans son tombeau, près de celui d'Inès.

Digitized by Google

POÉSIES DIVERSES.

Digitized by Google

Digitized by Google

POÉSIES DIVERSES.

SCÈNE

POUR LA FÊTE DE M. TALMA.

D. PÈRE.

De mon ami Talma c'est aujourd'hui la fête!
Je veux lui déclamer des vers que dans ma tête...

D. FILS.

Devant lui, déclamer! crains...

D. PÈRE.

Talma, par ma foi,
En s'entendant louer tremblera plus que moi.

D. FILS.

Qui? lui trembler, Talma!

D. PÈRE.

Crois ce que je t'atteste :
Plus on a de mérite et plus on est modeste.

D. FILS.

Je craindrais...

Digitized by Google

D. PÈRE.

De ta peur j'entrevois la raison :
Un jour, avant de voir Talma dans sa maison,
(Nous étions au jardin dessiné par Le Nôtre);
« Se peut-il que Talma soit homme ainsi qu'un autre? »
Disais-tu : chez Talma soudain je t'ai conduit,
Mais tu tremblais un peu quand tu fus introduit:
Moi, je ne vis en lui qu'un homme bon, aimable;
Pour toi, tu contemplais le regard formidable,
Le front terrible et fier d'Oreste et de Cinna;
Et le cœur te battit en embrassant Talma.

D. FILS.

Vous vous étiez connus?

D. PÈRE.

Presque dès notre enfance:
Au Collége, ici près, nous fîmes connaissance.
Quand avec un dieu même on se vit écolier,
On peut avec ce dieu devenir familier,
N'est-il pas vrai? Tous deux, sortant de rhétorique,
Nous fesions ce qu'alors on nommait la Logique:
Et là, riant de voir l'essaim des noirs enfants
Qu'à Mazarin Sulpice envoyait tous les ans,
Et des *Baralipton* laissant là le grimoire,
Tous deux nous venions tard. Si j'ai bonne mémoire,
Talma disait des vers, mais de telle façon
Qu'à notre régent même il eût fait la leçon;
Moi, plus simple, j'allais, un quart d'heure, en cachette,
Apprendre, au jeu de paume, à tenir ma raquette:
Puis craintif, haletant, et le regard baissé,
J'entrais : monsieur Talma, sans être plus pressé,

Digitized by Google

Scandale de la classe où siégeaient tant d'apôtres,
Arrivait, dandinant, une heure après les autres:
Il fut chassé. Talma, sans ce triste revers,
Aurait de sa logique étonné l'univers:
Mais Talma, sans pâlir, reçut l'arrêt suprême;
Et venu dandinant, il s'en alla de même:
Et moi, voyant partir mon ami fugitif,
Je fus plus assidu, mais non plus attentif.

D. FILS.

Oui, mais pendant qu'ici tu nous remets en classe,
Tu ne fais pas tes vers; adieu, le temps se passe;
Je m'en vais: crains surtout que le triste orateur
Ne demeure muet aux yeux du spectateur.
Songe au cercle d'amis...

D. PÈRE.

Parbleu! je suis du nombre.
Si je t'en crois, bientôt j'aurai peur de mon ombre.
D'ailleurs, devant qui donc serais-je épouvanté?
Craindrais-je ce savant (1), ami de l'équité,
Géomètre profond, qui dans son art peut-être
Connaissant deux rivaux, n'y connaît pas de maître?
Le vertueux Ducis? Lémontey le penseur?
Du *Tyran domestique* est-ce l'aimable auteur (2)?
Ou l'ami de Colin (3), qui, dans plus d'une pièce,
A de ses *Étourdis* retrouvé la finesse,
Et dont le style est pur autant que la raison?
Chénier, Luce, Baour, Legouvé, Grandmaison?
L'un qui dans ses amours surprit la muse épique,

(1) M. Legendre. — (2) M. Alex. Duval. — (3) M. Andrieux.

Digitized by Google

Les autres, le soutien de la scène tragique;
L'auteur d'*Agamemnon* (1)? celui de *Marius* (2)?
Les amis de Talma sont-ils savants en *us*?
S'il en est d'érudits, ils n'ont rien de barbare;
C'est Clavier l'helléniste, et Langlès le Tartare:
Tous les deux honorés; l'un chéri de Thémis,
L'autre toujours présent au cœur de ses amis.

Craindrais-je la beauté qui, peut-être sans blâme,
Eût pu laisser l'orgueil se glisser dans son ame;
Qui d'un homme en ses vers montrant la fermeté,
Et des femmes la grace et la facilité (3),
Ne prit de la grandeur que ce qu'elle a d'aimable,
Des soins plus obligeants, un accueil plus affable?
Elle réunit tout: mais son cœur eût gémi
Que son rang lui coûtât la perte d'un ami.

Nous verrons des talents dont la France s'honore;
Rode, cet Amphion de qui l'archet sonore
Est digne de briller dans les concerts des dieux;
Et Garat, modulant des sons mélodieux:
Vous, Moreau, Pariset, vrais enfants d'Esculape!
Vingt autres que j'ignore, ou dont le nom m'échappe,
Tous artistes fameux, l'honneur du nom français.
Ceux qui dans l'art d'Apelle ont eu d'heureux succès.
L'un (4) qui, peignant un trait de la bonté divine,
Fit lui-même un miracle auprès de la Piscine:
Celui qui d'un grand nom a soutenu le poids (5),
Alors qu'au char d'Émile il enchaîna les rois:

(1) M. Lemercier. — (2) M. Arnault. — (3) Madame de Salm. — (4) M. Vincent. — (5) M. Vernet.

Digitized by Google

Cette autre Dibutade (1) animant la Bacchante :
Et celle encor qui voit (2) sur la toile vivante
Ces enfants si naïfs sortir de son pinceau,
Tandis que son époux (3) sous son docte ciseau,
Au marbre qui respire imprimant la souplesse,
Donne aux Amours la grace, aux héros la noblesse :
Le peintre (4) qui d'un style élégant, noble, aisé,
Éloquent défenseur d'Hippolyte accusé,
Le couvrit de pudeur ainsi que d'innocence ;
Et Regnault qui d'Achille instruit l'adolescence ;
Et toi qui, plus fameux en tes premiers succès,
D'un second Bélisaire étonnant les Français (5),
Pour ton amante as pris la muse de l'histoire.
Nous ne déplairons point, mon fils, tu peux m'en croire ;
Si le talent vulgaire est parfois exigeant,
Apprends que le génie est toujours indulgent.

(1) Madame Lebrun. — (2) Madame Chaudet. — (3) M. Chaudet. — (4) M. Guérin. — (5) M. Gérard, élève de M. David, dont le tableau de Bélisaire, demandant l'aumône, commença aussi la grande réputation. Si on n'a point parlé de MM. David, Girodet, Gros, c'est qu'ils n'étaient point à cette réunion.

Digitized by Google

A AGLAÉ GENEVIÈVE L***,

QUI ME DEMANDAIT LEQUEL DE SES DEUX NOMS ELLE DEVAIT CHOISIR POUR CÉLÉBRER SA FÊTE.

Quelle sainte dois-tu fêter?
Il faut de la fable païenne
Ou de la légende chrétienne
Voir laquelle doit l'emporter.
A Geneviève chaste et bonne
Que Nanterre, au pied d'un autel,
Vit saintement prier le ciel,
Et dont Paris fit sa patronne,
Dois-tu préférer en ce jour
Cette Aglaé, l'une des Graces,
Qui par la main tenant l'Amour,
De Vénus suit toujours les traces?
Ton choix, dis-tu, suivra mes vœux.
Moi, des païens j'aime les dieux,
J'aime leur fable enchanteresse,
Et, s'il faut que je le confesse,
Le nom d'Aglaé me plaît mieux.

Digitized by Google

Mais cependant si ton envie
Est de remplir ton double sort,
Sois une Sainte après ta mort,
Une Grace pendant ta vie.

SUR LA MORT

D'UNE NIÈCE CHÉRIE.

Toi qui vécus pour nous, qui nous as tant aimés,
Dont les rares talents étaient les moindres charmes,
Repose, aimable Lise, et vois couler nos larmes;
Sous la pierre avec toi nos cœurs sont enfermés.

Digitized by Google

LE LOUP
DANS LA MAISON DE CHASSE.

Imitation d'une fable de M. Kailov, poète russe.

Ne songeant qu'aux agneaux qu'il dévore en espoir,
Et rendant grace au ciel de l'épaisseur de l'ombre
Qui le dérobe aux yeux, mais l'empêche de voir,
Un loup, terreur des bois, rôdait dans la nuit sombre.
Mais qui peut éviter ou prévoir son destin?
Il trouve, croyant voir un toit de bergerie,
Une maison de chasse. Il est entré : soudain
Tout s'éveille; on aboie, on crie,
Chasseur, valet, dogue, mâtin.
Ce bruit, ces hurlements, ces cris de toutes sortes
Sont suspects au voleur : il veut fuir, mais en vain;
Et déja les chasseurs ont assuré les portes.
Quel mouvement! on court, on fait arme de tout :
L'un saisit un bâton, l'autre prend une pierre,
L'autre, un fusil: tout sert, dard, pieu, fourche; et surtout
On demande de la lumière.
On en apporte enfin. Cependant courroucé,
Accroupi dans un coin, et le poil hérissé,
Roulant dans la nuit sombre une ardente prunelle,
Le loup grince des dents, qu'il a soin de montrer,
Gronde, hurle; on dirait qu'il va tout dévorer,
Tant il a soif du sang, tant son œil étincelle!

Digitized by Google

Mais, voyant trop enfin qu'il n'a pas devant lui
Des moutons doux et gras le peuple débonnaire,
Qu'il ne peut s'échapper, qu'il lui faut aujourd'hui
Du sang de tant d'agneaux rendre un compte sévère,
Il croit devoir, en cette extrémité,
User d'adresse, entamer un traité;
Et reprenant un peu de confiance,
D'un ton simple et naïf en ces mots il commence:
« Pourquoi ce bruit, ces soupçons, ces apprêts?
« Connaissez-moi; je suis votre compère:
« Je ne viens point vous déclarer la guerre:
« Je ne viens en ce lieu que pour signer la paix,
« Un bon traité, sûr autant que durable,
« A vous, aux chiens, aux brebis profitable.
« Oublions le passé. Pour moi, je vous réponds
« De ne jamais menacer vos moutons;
« Si dans un piége on cherche à les surprendre,
« J'avertirai vos chiens et vos troupeaux;
« Je me battrai même pour les défendre.
« Que quelqu'un vienne attaquer vos agneaux!
« Je vous promets... » Et redoublant d'emphase:
« Oui, foi de loup, je jure... » — « Écoute, ami, »
Dit alors un piqueur, interrompant la phrase;
« Ta robe est grise, et mes cheveux aussi:
« Des loups, crois-moi, je connais la nature;
« Avec les loups ma main, je te le jure,
« Signe la paix, dès qu'ils sont écorchés,
« Surtout quand sur mon dos j'ai placé leur fourrure. »
Il dit; et sur le loup tous les chiens sont lâchés.

Digitized by Google

A LA DUCHESSE DE BENAVENTÉ,

APRÈS UNE FÊTE BRILLANTE, DONNÉE A MADRID, ET DONT ELLE AVAIT FAIT LES HONNEURS, A L'AGE DE 80 ANS.

(Madrid, 27 février 1827.)

ORNEMENT de votre patrie,
Appui d'une illustre maison,
Vous dont le sort digne d'envie
Fut d'avoir ce que dans la vie
Le ciel mit d'aimable et de bon,
Vertu, douce philosophie,
Esprit, bienfaisance, raison,
Croyez à ma reconnaissance,
Benaventé; d'un noble accueil
Si plein de grace et d'indulgence
Le souvenir non sans orgueil
Me suivra dans la belle France.
Dans vos salons brillant de feux,
De cristaux, où l'air qui s'enflamme
Éclaire ces danses, ces jeux,
Ces fêtes dont vous êtes l'ame,
J'ai vu sans doute avec plaisir
Des hommes que surent choisir
Les nations les plus puissantes,
Ambassadeurs, nonce ou prélat,
De graves intérêts d'état

Digitized by Google

Occupant leurs têtes pensantes :
Des femmes qui, cachant l'éclat
De la plus illustre naissance,
Empruntaient à chaque climat
Les costumes de chaque état
Dans leur plus rustique élégance;
Ou dont la superbe opulence,
Brillant de somptueux habits,
Des diamants et des rubis
Étalait la magnificence :
Mais je sus mettre à plus haut prix
Votre admirable caractère,
Vous, pour qui seule moins sévère
L'âge accroît le don de charmer,
Vous, que l'heureux besoin d'aimer
Rend infatigable pour plaire.
Quels vœux pour vous pouvais-je faire?
A peine un seul m'était resté;
Quand vos filles, dont la beauté
Forcerait l'envie à se taire,
Ont pour unique vanité
Celle de vous nommer leur mère;
Quand leurs filles avec fierté
A leur aïeule ont présenté
L'une son fils, l'autre sa fille;
Mon vœu fut pour votre santé :
Par ce vœu seul, j'ai souhaité
Le bonheur de votre famille.

Digitized by Google

Digitized by Google

TRADUCTION

DE QUELQUES

POÉSIES ESPAGNOLES.

Digitized by Google

J'ai eu l'occasion de passer six mois à Madrid, où j'ai un peu étudié la langue espagnole, mais uniquement sous le rapport de la langue poétique. Cette étude m'a fait traduire quelques morceaux que j'offre au lecteur, en regard du texte: 1° le *Sonnet de sainte Thérèse* à Jésus crucifié; 2° la *Prophétie du Tage*, par le Père Louis de Léon; 3° l'*Attrait redoutable*, par Louis de Gongora; 4° les *Ruines de la ville d'Italique*, par François de Riogha; 5° une *Ode anacréontique*, par don José Cadalso; 6° une *Prière à Zéphyre*, par don Manuel de Villégas, pièce dont le rhythme m'a donné l'idée de traduire en vers saphiques la première strophe de la fameuse Ode de Sapho.

J'ai indiqué l'époque à-peu-près où chaque pièce a pu être composée.

Digitized by Google

SAINTE THÉRÈSE.

Sainte Thérèse, fille d'Alphonse de Cépède, naquit à Avila, dans la Vieille-Castille, en 1515, mourut en 1582, et fut canonisée en 1615. A l'âge de douze ans, passionnée pour la lecture de la *Vie des Saints*, elle s'enfuit avec un de ses frères de la maison paternelle, pour aller trouver chez les Maures la palme du martyre. Un parent, qui les rencontra par hasard, les reconduisit à la maison.

Dans la même année, elle perdit sa mère; alors elle eut occasion de lire quelques romans, et de se livrer à la dissipation et aux plaisirs du monde. Vers l'âge de quinze à seize ans, elle écrivit un roman, « sur lequel, » dit Francisco de Ribera, son confesseur, « il y avait beaucoup à dire. » On connaît son mot sur le Démon : « Le malheu-« reux! il ne saurait aimer. » Le père de Thérèse la mit au monastère du Mont-Carmel, où, retrouvant toute sa ferveur, elle prit l'habit à vingt-un ans, et parvint à introduire la réforme, non-seulement dans le monastère des religieuses, mais dans celui même des religieux.

Thérèse, qui tient son rang parmi les poètes espagnols, Thérèse seule a fait connaître le véritable amour désintéressé. C'est dans ses écrits que Fénelon avait puisé cet amour pur, inconnu de Bossuet, qui, n'ayant pas même lu les ouvrages de sainte Thérèse, parlait à Louis XIV de Fénelon comme d'un fanatique.

Digitized by Google

SONETO.

A CRISTO CRUCIFICADO.

1550.

No me mueve, mi Dios, para quererte,
El cielo que me tienes prometido,
Ni me mueve el infierno tan temido
Para dejar por eso de ofenderte.

Tú me mueves, mi Dios; muéveme el verte
Clavado en esa cruz y escarnecido;
Muéveme ver tu cuerpo tan herido;
Muévenme las angustias de tu muerte:

Muéveme enfin tu amor de tal manera
Que, aunque no hubiera cielo, yo te amara,
Y, aunque no hubiera infierno, te temiera.

No me tienes que dar porque te quiera:
Porque, si cuanto espero no esperara,
Lo mismo que te quiero te quisiera.

Digitized by Google

SONNET.

A JÉSUS CRUCIFIÉ.

1550.

Pour t'aimer, ô mon Dieu, me faut-il l'espérance
Du ciel que m'a promis ton immense bonté?
Me faut-il de l'enfer l'avenir redouté,
Pour défendre à mon cœur de te faire une offense?

Je ne vois rien que toi. C'est ta longue souffrance,
Ton corps percé de clous, suspendu, tourmenté,
Ta croix, ce sang divin sortant de ton côté,
C'est là ce qui me touche, ô Dieu plein de clémence!

Le bonheur de t'aimer a pour moi tant d'appas,
Que je t'aurais aimé si le ciel n'était pas;
S'il n'était pas d'enfer, je t'aurais craint de même.

Ce cœur qui te chérit ne veut rien en retour:
Dans ta grace, sans doute, est mon espoir suprême;
Mais, sans aucun espoir, j'aurais autant d'amour.

Digitized by Google

Digitized by Google

LOUIS DE LÉON.

Louis de Léon, connu sous le nom de Fray Luis de Leon, fils d'un conseiller de Castille, naquit à Grenade, en 1527, et mourut en 1591. Il prit l'habit de religieux dans l'ordre de saint Augustin, à Salamanque; et, devenu habile en hébreu et en grec, il fut nommé professeur de théologie. Ses succès, son amour pour les lettres, lui firent des envieux. Il traduisit fidèlement le *Cantique des cantiques*, ce qui le fit mettre dans les cachots de l'Inquisition. Trois ou quatre ans après, il en sortit; et, remontant dans sa chaire, devant un concours immense d'élèves qui le chérissaient, et de personnages illustres, touchés de la résignation et du courage qu'il avait montrés en prison, il débuta ainsi: « Nous vous disions hier.... »

Il cultiva la poésie espagnole avec un grand succès. La *Prophétie du Tage* sur la chute de l'empire des Goths en Espagne, quoiqu'elle ne soit qu'une imitation de la *Prophétie de Nérée*, dans Horace, sur la prise de Troie, est très-estimée des Espagnols; et je l'ai jugée digne d'être traduite, à cause de l'énergie et des sentiments passionnés du poète, qui parle de sa patrie.

Que le comte Julien ait appelé les Sarrasins pour venger l'affront fait à sa fille, la belle Cava-Florinde, par Rodrigue; ou, ce qui est moins poétique, pour venger les fils de Vitizza, que Rodrigue avait détrôné; ils s'introduisirent en Espagne, et ensuite en France, dont ils furent chassés, dix ans après, par Charles-Martel.

Digitized by Google

ODA.

PROFECIA DEL TAJO.

1560.

Folgaba el rey Rodrigo
Con la hermosa Caba en la ribera
De Tajo sin testígo;
El pecho sacó fuera
El Rio, y le habló de esta manera :

En mal punto te goces,
Injusto forzador! que ya el sonido
Oyo ya, y las voces,
Las armas y el bramido
Dé Marte, de furor, y ardor ceñido.

Ay! esa tu alegria
Que llantos acarrea! y esa hermosa,
Que vio el sol en mal dia,
A España, ay! quán llorosa!
Y al cetro de los Godos quán costosa!

Digitized by Google

ODE.

LA PROPHÉTIE DU TAGE.

1560.

Les yeux sur sa belle maîtresse,
Près du Tage, en secret, le souverain des Goths,
Rodrigue, brûlait plein d'ivresse;
Le fleuve soudain hors des flots
Lève sa tête auguste, et lui parle en ces mots :

Tu jouis sous un triste augure,
Injuste ravisseur ! tu jouis ! et j'entends
La vengeance aux cris éclatants;
Je vois déja briller l'armure
Dont Mars, l'horrible Mars, revêt les combattants.

O trop funeste jouissance !
Que de pleurs la suivront ! cette jeune beauté,
Combien sa fatale naissance
Coûte à l'Espagne de puissance,
Et du trône des Goths flétrit la majesté !

Digitized by Google

Llamas, dolores, guerras,
Muertes, asolamientos, fieros males,
Entre tus brazos cierras,
Trabajos inmortales
A ti y á tus vasallos naturales:

A los que en Constantina
Rompen el fertil suelo, á los que baña
El Ebro, á la vecina
Sansueña, á Lusitaña,
A toda la espaciosa y triste España.

Ya dende Cádiz llama
El injuriado Conde á la venganza
Atento, y no á la fama,
La barbara pujanza
En quien, para tu daño, no hay tardanza.

Oye, que al cielo toca
Con temeroso son la trompa fiera,
Que en Africa convoca
El Moro á la bandera,
Que al ayre desplegada va ligera.

La lanza ya blandea
El Arabe cruel, y hiere el viento,
Llamando á la pelea:
Inumerable cuento
De esquadras juntos veo en un momento.

Digitized by Google

L'effroi, les flammes vengeresses,
La désolation, la guerre, le trépas,
Rodrigue, en tes coupables bras
Voilà, voilà ce que tu presses!
Source horrible de maux pour toi, pour tes soldats!

Pour ceux dont la terre féconde
Voit l'antique Bétis rouler avec fierté,
Pour le Lusitain indompté,
Ceux chez qui l'Èbre épand son onde,
Enfin la triste Espagne en son immensité!

Julien, plein d'impatience,
Est déja dans Cadix; il veut sacrifier
Sa renommée à sa vengeance;
Et sa perfide diligence
Contre un roi ravisseur appelle un peuple entier.

Entends-tu la trompette altière
Qui porte jusqu'au ciel ses terribles accents?
L'Arabe, l'Afrique guerrière,
Tout se rassemble; et leur bannière
Est déja déployée, et flotte au gré des vents.

Le Maure, de carnage avide,
Déja brandit sa lance, et, suivant ses drapeaux,
Frappe l'air d'un glaive homicide;
Je vois en un moment rapide
Naître un immense amas d'innombrables vaisseaux.

Digitized by Google

Cubre la gente el suelo,
Debaxo de las velas desparece
La mar, la voz al cielo
Confusa y varia crece;
El polvo roba el dia, y le oscurece.

Ay! que ya presurosos
Suben las largas naves! ay! que tienden
Los brazos vigorosos
A los remos, y encienden
Las mares espumosas por dó hienden.

El Eolo derecho
Hinche la vela en popa; y larga entrada
Por el Hercúleo estrecho,
Con la punta acerada,
El gran padre Neptuno da á la armada.

Ay triste! Y aun te tiene
El mal dulce regazo? Ni llamado
Al mal que sobreviene
No accorres? Ocupado
No ves ya el puerto á Hercules sagrado?

Acude, corre, vuela,
Traspasa el alta sierra, ocupa el llano,
No perdones la espuela,
No des paz á la mano,
Menea fulminando el hierro insano.

Digitized by Google

Les hordes couvrent le rivage;
Sous les voiles la mer disparaît à son tour;
De cris et d'un confus langage
L'air frappé résonne à l'entour;
La poussière obscurcit et dérobe le jour.

Vois de quelle ardeur prompte et vive
Tous, se précipitant, montent leurs longs vaisseaux!
Leurs bras nerveux à coups égaux
Frappent l'onde; et la rame active
Fait d'une ardente écume étinceler les eaux.

D'un souffle à leurs vœux favorable,
Éole enfle la voile; et, d'une forte main,
Mouvant son trident formidable,
Neptune à ce peuple indomptable,
Par le détroit d'Hercule, ouvre un large chemin.

Malheureux! ton cœur faible et tendre
Brûle encor, quand un peuple, au désespoir livré,
T'appelle en vain pour le défendre!
Quand l'Arabe vient de descendre
Au port que de son nom Hercule a consacré!

Quitte un fol amour; va, cours, vole,
Franchis le mont, la plaine, occupe le chemin;
Presse ton coursier, frappe, immole,
Arme contre un peuple inhumain,
Arme d'un glaive en feu ta foudroyante main.

Digitized by Google

Ay! quánto de fatiga!
Ay quánto de dolor está presente
Al que viste loriga,
Al infante valiente,
A hombres y caballos juntamente!

Y tu, Bétis divino,
De sangre agena y tuya amancillado,
Darás al mar vecino
Quánto yelmo quebrado!
Quánto cuerpo de nobles destrozado!

El furibundo marte
Cinco luces las haces desordena,
Igual á cada parte:
La sexta! ay! te condena
O cara patria, á bárbara cadena.

Digitized by Google

La fatigue abattant l'audace
Dompte et le fantassin couvert du bouclier,
Et ceux qui portent la cuirasse;
Partout dans le choc meurtrier
Tombent confusément chef, soldat et coursier.

Et toi, fleuve aux sources divines,
Bétis! du sang arabe et du tien colorés
Combien tes flots aux mers voisines
Roulent de drapeaux déchirés!
Combien de corps meurtris des héros expirés!

Cinq jours, terrible en sa furie,
Pour l'Arabe et pour nous, dans des succès divers,
Mars a balancé les revers;
Mais, ô chère et sainte patrie,
Le sixième te livre à l'opprobre des fers.

Digitized by Google

Digitized by Google

LOUIS DE GONGORA.

Don Luis de Gongora y Argoté naquit à Cordoue en 1561, et y mourut en 1627. Entraîné par la fougue de son génie, et jugeant que le naturel n'était que de la faiblesse, la pureté de la langue que de la minutie, il étonna par la hardiesse étrange des figures, la profusion des métaphores, surtout la dislocation de la phrase, et fut bientôt suivi du sot bétail de ces imitateurs dont le seul génie est d'exagérer les défauts, et de replonger dans la barbarie la poésie et la langue. « Ils eurent bien « raison de le prendre pour guide dans cette nouvelle « route, » dit Lopé de Véga, « car tel homme qui, sui- « vant l'ancien système, n'eût jamais été poète, le de- « vient maintenant dans un jour. » Le nom de Gongora, après la chute de son système, est devenu synonyme de mauvais poète : « et c'est peut-être une injustice, » dit don Juan Maria Maury, Espagnol qui a donné à Paris un choix de poésies castillanes, traduites par lui en vers français ; et, ce qui peut-être est assez remarquable, c'est qu'elles auraient été fort bien traduites ou imitées, si ce savant littérateur eût étudié deux ou trois ans de plus notre langue, et le génie surtout de la poésie française.

Le sonnet que je vais donner est du très-petit nombre des pièces qui sont du bon temps de l'auteur ; et, quoiqu'il y ait un peu de recherche sur la fin, défaut que j'ai un peu pallié, il m'a paru brillant et original.

Digitized by Google

SONETO.

EL ATRACTIVO TEMIBLE.

La dulce boca que á gustar convida
Un humor entre perlas destilado,
Y á no invidiar aquel licor sagrado
Que à Júpiter ministra el garzon de Ida,

Amantes, no toqueis, si quereis vida!
Porque, entre un labio y otro colorado,
Amor está, de su venedo armado,
Qual entre flor y flor sierpe escondida.

No os engañen las rosas que á la Aurora
Direis que aljofaradas y olorosas
Se le cayeron del purpureo seno:

Manzanas son de Tantalo y no rosas,
Que despues huyen del que incitan hora,
Y solo del Amor queda el veneno.

Digitized by Google

SONNET.

L'ATTRAIT REDOUTABLE.

Cette bouche où la rose, où la perle convie
A savourer des sucs, philtre délicieux,
Et tel que les humains n'auraient aucune envie
Du nectar qu'Hébé verse au souverain des cieux;

N'y touchez point, amants, si vous aimez la vie!
Entre ces lèvres même, asyle gracieux,
Amour tient son poison; tel l'aspic à nos yeux
Se cache entre deux fleurs dont notre ame est ravie.

Ne soyez point séduits par ces vives couleurs,
Où brille tout l'éclat des perles et des fleurs
Qu'épanche de son sein l'Aurore matinale.

Sont-ce des roses? Non : c'est le fruit de Tantale;
Il promet le bonheur, et le bonheur s'enfuit :
Le poison seul d'Amour vous reste au lieu du fruit.

Digitized by Google

Digitized by Google

FRANÇOIS DE RIOGHA.

François de Riogha, dont le nom espagnol est Don Francisco de Rioja, naquit à Séville, vers 1600, et mourut à Madrid vers 1659. Apprécié bientôt par le comte-duc Olivarez, premier ministre de Philippe IV, il fut nommé historiographe de Castille, avocat consultant du roi, bibliothécaire du roi, et, quelque temps après, membre du conseil suprême de l'Inquisition. Toutes ces faveurs lui attirèrent des ennemis, qui le dénoncèrent comme auteur d'écrits, probablement politiques; allégation qui lui fit passer plusieurs années de sa vie dans les prisons d'état. Justifié enfin des accusations portées contre lui, il obtint sa liberté, dont il jouit complétement en se choisissant une retraite agréable dans Séville, où il composa divers ouvrages en prose, et quelques poésies qui sont très-estimées. On peut juger du talent du poète par le morceau suivant sur les ruines d'*Italica*, ville fondée en Espagne par les Romains. Il en reste quelques débris, à une lieue de Séville, vers Séville la Vieille, dont la campagne porte encore le nom de *Talca*.

Digitized by Google

CANCION.

A LAS RUINAS DE ITALICA.

1630.

Estos, Fabio, ay dolor! que ves ahora
Campos de soledad, mústio collado,
Fueron un tiempo Italica famosa:
Aqui de Cipion la vencedora
Colonia fué; por tierra derribado
Yace el temido honor de la espantosa
Muralla, y lastimosa
Reliquia es solamente.
De su invincible gente
Solo quedan memorias funerales,
Donde erraron ya sombras de alto exemplo.
Este llano fué plaza, allí fué templo;
De todo apenas quedan las señales:
Del gimnasio, y las termas regaladas
Leves vuelan cenizas desdichadas;
Las torres que desprecio al ayre fueron
A su gran pesadumbre se rindieron.

Digitized by Google

ÉLÉGIE.

LES RUINES D'ITALIQUE.

1630.

Oui, mon cher Fabius, ce coteau que tu vois,
Ces champs, séjour mélancolique,
Ce coteau solitaire et ces champs, autrefois
Furent la fameuse Italique.
C'est là que du grand Scipion,
Triomphante long-temps, régna la colonie;
Ces murs, qu'avaient fondés la force et le génie,
Qui frappaient de terreur toute la région,
Sont tombés! et de tant de gloire,
Et d'une altière nation,
Que reste-t-il? à peine une triste mémoire;
Un vestige de mur, quelque débris de tour,
Où quelque temps encor vinrent errer autour
Des ombres qui laissaient au monde un grand exemple.
Ici fut le Forum; là s'élevait un temple:
Des thermes, du gymnase, immenses bâtiments,
S'envole la cendre légère;
Et le front de ces tours qui défiaient les vents
S'est écroulé dans la poussière.

Digitized by Google

Este despedazado anfiteatro,
Impio honor de los dioses, cuya afrenta
Publica el amarillo xaramago,
Ya reducido á trágico teatro,
O fabula del tiempo! representa
Quanta fué su grandeza, y es su estrago.
Como en el cerco vago
De su desierta arena
El gran pueblo no suena?
Dónde, pues fieras hay, esta el desnudo
Luchador? dónde está el atleta fuerte?
Todo despareció; cambió la suerte
Voces alegres en silencio mudo:
Mas aun el tiempo dá en estos despojos
Espectaculos fieros á los ojos,
Y miran tan çonfusos lo presente,
Que voces de dolor el alma siente.

Aquí nació aquel rayo de la guerra,
Gran padre de la patria, honor de España,
Pio, felice, triunfador Trajano;
Ante quien muda se postró la tierra
Que vé del sol la cuna, y la que baña
El mar tambien vencido gaditano.
Aqui de Elio Adriano,
De Teodósio divino,
De Sílio peregrino,
Rodaron de marfil y oro las cunas.

Digitized by Google

Ce monument, honneur de sanguinaires dieux,
Ce débris de l'amphithéâtre,
Où croît, pour plus d'affront, la roquette jaunâtre,
Scène où du temps injurieux
La main redoutable domine,
Fabius, à la fois représente à nos yeux
Quelle fut sa grandeur, et quelle est sa ruine.
Cirque, témoin fameux des plus sanglants combats,
Pourquoi, dans ta déserte arène,
Le grand peuple ne fait-il pas
Retentir les accents de sa voix souveraine?
On y revoit des bois le farouche habitant;
Pourquoi l'adroit lutteur et le nerveux athlète
N'y sont-ils plus? Hélas! le destin inconstant
Changea les cris joyeux en tristesse muette:
Mais l'homme, encore ému d'un spectacle imposant,
Trouve à ces débris quelques charmes;
Il contemple, pensif, le passé, le présent;
Et ses yeux se mouillent de larmes.

C'est ici que naquit, de gloire couronné,
Ce héros, vrai foudre de guerre,
L'honneur de notre Espagne, et de Rome le père,
Trajan, ce prince fortuné,
Qui, vers l'Occident tributaire,
Osa dicter des lois à Neptune étonné,
Et devant qui se tut l'Orient prosterné.
Là, du fier Adrien, dont la valeur impose
Son joug à cent peuples vaincus,
Là, de l'immortel Théodose

Digitized by Google

Aqui ya de laurel, ya de jazmines
Coronados los vieron los jardines,
Que ahora son zarzales y lagunas.
La casa para el César fabricada
Ay! yace de lagartos vil morada:
Casas, jardines, Césares murieron,
Y aun las piedras que de ellos se escribieron.

Fabio, si tu non lloras, pon atenta
La vista en lenguas calles destruidas,
Mira marmoles y arcos destrozados,
Mira estatuas soberbias que violenta
Némesis derribó yacer tendidas,
Y ya en alto silencio sepultados
Sus dueños celebrados.
Asi á Troya figuro,
Así á su antiguo muro,
Y á ti, Roma, á quien queda el nombre apenas,
O patria de los dioses y los reyes!
Y á ti, á quen no valieron justas leyes,
Fabrica de Minerva, sábia Atenas;
Emulacion ayer de las edades,
Hoy cenizas, hoy vastas soledades:
Que no os respetó el hado, no la muerte,
Ay! ni por sabia á ti, ni á ti por fuerte.

Digitized by Google

Et du docte consul, le fameux Silius,
Se mouvaient les berceaux brillant d'or et d'ivoire.
Ces jardins dont la pompe a couronné leurs fronts
De jasmins odorants, du laurier de la gloire,
Sont ou des lacs infects, ou d'arides buissons;
Du palais d'un César l'architecture altière
Est l'abri des impurs lézards:
Tout s'est anéanti, jardins, palais, Césars,
Leur nom même inscrit sur la pierre.

Regarde, si les pleurs ne voilent point tes yeux,
Ces routes au loin étendues;
Routes, arcs triomphaux, magnifiques statues,
Fragments de marbres précieux,
Némésis, d'un bras furieux,
Arracha, renversa, brisa tout sur la terre;
Et ces chefs orgueilleux qui les ont établis
Déja depuis long-temps dorment ensevelis
Dans une lugubre poussière.
Ainsi Pergame, pour toujours,
Vit crouler ses palais et ses antiques tours;
Ainsi, toi, dont le nom subsiste encore à peine,
Rome, patrie auguste et des dieux et des rois;
Et toi, que n'ont point pu sauver tes justes lois,
Ouvrage de Pallas, savante et noble Athène,
Du monde toutes deux l'envie et l'ornement,
Cendre aujourd'hui, ruine immense,
Vous avez à la mort opposé vainement,
Toi le savoir, toi la puissance.

Digitized by Google

Mas para que la mente se derrama
En buscar al dolor nuevo argumento?
Basta exemplo menor, basta el presente;
Que aun se vé el humo aqui, se vé la llama,
Aun se oyen llantos hoy, hoy ronco acento:
Tal genio o religion fuerza la mente
De la vecina gente,
Que refiere admirada,
Que en la noche callada
Una voz triste se oye que llorando:
Cayó ITALICA, dice; y lastimosa
Eco reclama ITALICA en la hojosa
Selva, que se le opone resonando
ITALICA; y el claro nombre oido
De ITALICA, renuevan el gemido
Mil sombras nobles de su gran ruína:
Tanto aun la plebe a sentimiento inclina!

Digitized by Google

Mais pourquoi nos regrets vont-ils aux temps passés
Chercher des sujets de tristesse?
Cet exemple moins grand que le présent nous laisse
Ne nous frappe-t-il pas assez?
La fumée et même la flamme,
En longs globes, du sol s'exhalent par moments;
On entend des soupirs et des gémissements:
Quelque génie, un dieu vient s'emparer de l'ame
Des bons, des simples villageois;
Et leur mystérieuse voix
Raconte que, la nuit, une ombre fantastique
Soudain paraît, s'écrie avec de longs sanglots :
« Tu n'es plus, ITALIQUE! » et qu'alors les échos
Portant à la forêt ce cri mélancolique,
La forêt leur répond : « ITALIQUE! ITALIQUE! »
Ils ont même à ce cri vu des ombres en chœur,
Lamentant son malheur extrême,
Errer sur ses débris. Tant le vulgaire même
Veut sentir palpiter son cœur!

Digitized by Google

Digitized by Google

CADALSO.

Don José Cadalso, chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, naquit à Cadix, en 1741, d'une famille illustre, et mourut à la tranchée devant Gibraltar, en 1782. Le comte d'Aranda s'attacha Cadalso en qualité d'aide-de-camp; et notre poète, honoré par les ennemis, se distingua au blocus fatal où son courage lui fit perdre la vie. Ce jeune et brave militaire, lorsqu'il eut pris son rang dans la littérature, se fesant un plaisir aussi noble que rare de vanter les poètes ses rivaux, sut apprécier et environner d'une généreuse bienveillance, à Alcala, Jovellanos, et à Salamanque, Melendez, qui fut, a-t-on dit, le meilleur ouvrage de Cadalso. Ce fut Cadalso cependant qui rendit aux Espagnols la poésie anacréontique, oubliée depuis Villégas, dont nous allons citer ensuite une petite pièce, avec une note sur la poésie métrique.

Digitized by Google

ANACREONTICA.

1770.

¿ Quién es aquel que baxa
Por aquella colina,
La botella en la mano,
En el rostro la risa?

De pampanos y yedra
Le cabeza ceñida;
Cercado de zagales,
Rodeado de ninfas,

Que, al son de los panderos,
Dan voces de alegria;
Celebran sus hazañas;
Aplauden su venida?

— Sin duda sera Baco,
El padre de las viñas.
— Pues no, que es el poeta,
Autor de esta letrilla.

Digitized by Google

ODE ANACRÉONTIQUE.

1770.

Qui donc descend par ce chemin
De la colline verdoyante?
Un flacon brille dans sa main,
Sa face est joyeuse et riante.

Le lierre et les pampres légers
Ont formé sa belle couronne;
D'aimables nymphes, de bergers,
Un groupe en cercle l'environne.

Au son des tambours, des hautbois,
Leurs cris joyeux frappent la nue;
Et tous, célébrant ses exploits,
Chantent en chœur sa bienvenue.

— Ah! c'est Bacchus! dieu bienfaiteur,
Dieu de la vendange écumante.
— Eh non! mes amis; c'est l'auteur
De ces vers mêmes qu'il vous chante.

Digitized by Google

Digitized by Google

VILLÉGAS.

Don Manuel de Villégas naquit en Castille, à Naxera, l'année 1595, et mourut en 1664. Il parut brillamment, mais avec beaucoup trop d'arrogance, sur l'horizon poétique, à l'âge de vingt ans, presque en sortant du collége de Salamanque, où il avait composé ses poésies les plus estimées, et traduit plusieurs morceaux d'Anacréon, d'Alcée, et de Théocrite. Il essaya dans ses églogues de composer des vers rhythmiques, mais il se permet de faire la même syllabe tantôt *brève* et tantôt *longue*, suivant le besoin. Il me semble avoir un peu mieux réussi dans les vers saphiques de la pièce suivante, qui m'a paru très-agréable.

Digitized by Google

AL CÉFIRO.

SAFICOS.

Dulce vecino de la verde selva,
Huésped eterno del abril florido,
Vital aliento de la madre Venus,
Céfiro blando.

Si de mis ansias el amor supiste,
Tu, que las quexas de mi voz llevaste,
Oye, no temas, y á mi ninfa dile,
Dile que muero.

Filis un tiempo mi dolor sabia,
Filis un tiempo mi dolor lloraba,
Quísome un tiempo; mas agora temo,
Temo sus iras.

Asi los dioses con amor paterno,
Asi los cielos con amor benigno,
Nieguen, al tiempo que feliz volares,
Nieve á la tierra.

Jamás el peso de la nube parda,
Quando amanece en la elevada cumbre,
Toque tus ombros, ni su mal granizo
Hiera tus alas.

Digitized by Google

A ZÉPHIRE.

1615.

Toi qu'aux forêts le doux printemps ramène,
Du mois des fleurs hôte aimable, innocent,
Toi, de Cypris suave et fraîche haleine,
Zéphire caressant :

Tu sais les maux dont mon ame soupire ;
Va, si toi-même allégeas mes douleurs,
Près de Philis; hâte-toi, doux Zéphire,
Et dis-lui que je meurs.

Il fut un temps où, me voyant en larmes,
Philis pleurait; que ce temps était doux!
J'étais aimé : maintenant, plein d'alarmes,
Moi, je crains son courroux.

Ainsi du ciel la faveur bienveillante,
Ainsi toujours la clémence des cieux
Daigne épargner la neige aux lieux qu'enchante
Ton retour gracieux!

Vois fuir au loin la nue ; et que la grêle,
Jamais sur toi tombant à coups pressés,
N'ose lancer au duvet de ton aile
Ses globules glacés.

Digitized by Google

NOTE

SUR

LA PIÈCE DE VILLÉGAS A ZÉPHIRE,

ET

TRADUCTION DE L'ODE DE SAPHO.

L'ode anacréontique de Villégas est en vers appelés saphiques, du nom de Sapho, qui inventa ce mètre. Je crus que la langue française pouvait produire le même effet. Mais bientôt je me sentis dégoûté d'un travail ingrat sur Villégas. Cependant je voulus tenter sérieusement ce qu'en ce genre pourrait produire notre langue; et, sans me laisser décourager par le peu de succès de nos vieux poètes, et même de Turgot, qui connaissait bien la prosodie de la langue française, mais qui, ne luttant pas assez contre les difficultés du travail, a tellement hasardé, que, malgré la meilleure volonté de le suivre, on ne peut souvent reconnaître ses traces, j'ai essayé de traduire en vers métriques la première strophe de l'ode de Sapho. Plus patient dans ce travail que mes devanciers, j'ai certainement fait sentir les syllabes longues ou brèves de la langue française, autant au moins que Villégas a pu marquer celles de la langue espagnole, presque autant que Catulle et Horace celles de la langue latine, et Sapho celles de la langue grecque. Mais, sachant bientôt reconnaître qu'en France, par la raison

Digitized by Google

surtout que la mesure du vers saphique n'est pas familière comme celle du vers héroïque, cent personnes à peine pourraient apprécier ce travail, j'ai cru devoir, indépendamment des brèves et des longues, placer à la cinquième syllabe du vers, ainsi qu'à sa terminaison, des repos où l'oreille doit attendre la rime; et j'avoue que, malgré ce soin, désespérant du succès, je ne me suis pas senti le courage de continuer sur l'ode entière, quoiqu'elle soit très-courte, un travail auquel se refuse le génie de notre langue.

Je vais indiquer le rhythme d'une strophe en vers saphiques. La strophe contient trois vers saphiques, et se termine par un quatrième vers, plus court, qui ne se compose que d'un dactyle et d'un spondée, comme dans Sapho, Φαίνομαι ἄπνους; dans Horace, *Dulce loquentem.* Le vers saphique se compose ainsi :

chorée,	spondée,	dactyle,	chorée,	spondée (1).	
— ∪	— —	— ∪ ∪	— ∪	— —	
Hues ped	e ter	no del a	bril flo	ri do	VILLÉGAS.
Il le	si fas	est su pe	ra re	di vos	CATULLE.
Καδδ' ι	δρως ψυ	χρος χε ε	ται, τρο	μος δε	SAPHO.
Pour te	voir, qu'en	chant*e* a ni	mé de	doux feux	F. DIDOT.

Voici la traduction en vers saphiques de la première strophe de l'ode de Sapho:

Lesbie, à mes yeux, cet amant qui respire
Pour te voir, qu'enchante, animé de doux feux,
Cette voix touchante, et ce tendre sourire,
Est égal aux dieux.

(1) On appelle *spondée* ce dernier dissyllabe, et on devrait plutôt l'appeler *chorée;* en effet, la dernière syllabe du vers que je cite de Sapho est brève. Voyez, au sujet de la dernière syllabe qui devient brève ou longue à volonté, soit à la fin d'un vers, soit à la fin d'une phrase en prose, ce qu'en dit Cicéron, qui mettait dans son style oratoire un soin de prosodie incon-

Digitized by Google

Tous les littérateurs savent par cœur la traduction que Boileau a faite de l'ode de Sapho. Elle est entièrement composée en vers alexandrins. Barthélemy, qui voulait, dans son Voyage du jeune Anacharsis, donner une traduction de la pièce de Sapho, trouvait avec quelque raison que notre grand vers ne convenait guère pour rendre l'effet précis et vif du morceau. Il engagea notre poète Delille, son ami, à traduire l'ode en vers plus analogues à ceux de Sapho. Mais Delille, sans relire le texte, ne fit que réduire le travail de Boileau, supprima par conséquent plusieurs détails essentiels, et de quatre strophes que Sapho avait composées, il n'en laissa plus que trois. J'ai entrepris de faire avec soin et avec une fidélité rigoureuse le travail qu'aurait dû faire Delille. Ma traduction suivra du moins avec fidélité les paroles et les mouvements de la passion dans l'ordre où Sapho les a exprimés.

Je vais d'abord donner l'Ode de Sapho et la traduction de Catulle. Les quatre derniers vers qui manquaient dans Catulle ont été traduits par Henri Estienne, et peut-être aussi le dernier de la seconde strophe.

cevable, pour rendre l'effet de sa phrase expressif à la fois et harmonieux. Voici comme il s'exprime sur le mot *persolutas* : « *Dichoreus;* nihil enim « ad rem, extrema illa longa sit, an brevis. Deinde, *patris dictum sapiens,* « *temeritas filii* comprobavit. Hoc dichoreo tantus clamor concionis exci- « tatus est, ut admirabile esset. Verborum ordinem immuta; fac sic « *comprobavit filii* temeritas : jam nihil erit. » Finissez la phrase par le mot *temeritas,* tout est perdu.

Quand nos plus habiles orateurs, nos Dupin, nos Guizot, auraient quelquefois pensé à l'effet des brèves et des longues dans notre langue peu accentuée, quel petit nombre d'auditeurs en France pourrait remarquer seulement ce qui saisissait d'une prompte et vive admiration la populace même de Rome ou d'Athènes.

Digitized by Google

SAPHO.

Φαίνεταί μοι κῆνος ἴσος θεοῖσιν
Ἔμμεν ὠνὴρ, ὅς τις ἐναντίος τοι
Ἵζανει, καὶ πλασίον ἁδὺ φωνεῦ-
σας ὑπακούει,

Καὶ γελώσας ἱμερόεν· τό μοι τὰν
Καρδίαν ἐν στήθεσιν ἐπτόασεν,
Ὡς ἴδον σε, βρόγχον ἐμοὶ γὰρ αὐδᾶς
Οὐδὲν ἔθ' ἥκει.

Ἀλλὰ καμμὲν γλῶσσ' ἔαγ', ἀν δὲ λεπτὸν
Αὐτίκα χρῶ πῦρ ὑποδεδρόμακεν,
Ὀμμάτεσσιν δ' οὐδὲν ὄρημι· βομβεῦ-
σιν δ' ἀχοαί μοι.

Καδδ' ἱδρὼς ψυχρὸς χέεται· τρόμος δὲ
Πᾶσαν αἴρεῖ· χλωροτέρη δὲ ποίας
Ἐμμί· τεθνᾶναι δ' ὀλίγου δέοισα,
Φαίνομαι ἄπνους.

CATULLE.

Ille mi par esse Deo videtur,
Ille, si fas est, superare divos,
Qui sedens adversus identidem te
Spectat et audit,

Dulce ridentem : misero quod omnes
Eripit sensus mihi; nam simul te,
Lesbia, aspexi, nihil est super mi
Quod loquar amens.

Lingua sed torpet, tenuis sub artus
Flamma demanat, sonitu suopte
Tinniunt aures, gemina teguntur
Lumina nocte.

Manat et sudor gelidus, tremorque
Occupat totam : velut herba, pallent
Ora; spirandi neque compos, orco
Proxima credor.

Digitized by Google

TRADUCTION DE BOILEAU.

Heureux qui près de toi pour toi seule soupire,
Qui jouit du plaisir de t'entendre parler,
Qui te voit quelquefois doucement lui sourire,
Les dieux dans son bonheur peuvent-ils l'égaler?

Je sens de veine en veine une subtile flamme
Courir par tout mon corps sitôt que je te vois;
Et, dans les doux transports où s'égare mon ame,
Je ne saurais trouver de langue ni de voix.

Un nuage confus se répand sur ma vue;
Je n'entends plus (1); je tombe en de douces langueurs:
Et pâle, sans haleine, interdite, éperdue,
Un frisson me saisit, je tremble, je me meurs.

---

(1) Un nuage *confus* se répand sur ma *vue;*
Je n'entends *plus.*

Ces assonances, qui par leur monotonie savante peignent si bien le trouble et l'abattement, sont d'un grand maître. Je n'en dirai pas autant de ce complément du second vers : *je tombe en de douces langueurs.* Il n'est pas question de douces langueurs dans Sapho, et il ne peut en être question. J'en dirais autant de ce vers de la strophe précédente :

Et dans les doux transports où s'égare mon ame;

« en effet, Sapho, dit Longin, voulant exprimer les fureurs de l'amour, « choisit, de tous les accidents qui suivent et accompagnent cette passion, « ceux qui en marquent davantage l'excès et la violence; elle ramasse « toutes ces choses, l'ame, le corps, l'ouïe, la langue, la vue, la couleur; « elle gèle, elle brûle, etc. »

Ce ne sont point les doux transports où s'égare l'ame de Sapho qui l'empêchent de parler, c'est un reste de pudeur, c'est la honte d'avouer son amour, c'est la crainte de se voir rebutée. Alors elle se détermine ou à

Digitized by Google

NOUVELLE TRADUCTION.

Le mortel seul, qui près de toi respire,
Et qui s'enivre, assis devant tes yeux,
De ta voix douce et de ton doux sourire,
Me semble égal aux dieux.

Tant de bonheur, voilà ce qui m'agite,
Me trouble l'ame : et, dès que je te vois,
Je veux parler; soudain ma langue hésite,
Et je reste sans voix.

Un feu subtil, qui court de veine en veine,
Brûle mon corps; mon oreille n'entend
Qu'un bruit confus; sur ma vue incertaine
Un nuage s'étend.

Mon front couvert d'une sueur glacée
Prend du thapsos les livides couleurs;
Tremblante alors, sans haleine, oppressée,
Je tombe, je me meurs.

écrire ou même à parler; et c'est ce que semble signifier le dernier vers cité par Longin, et où malheureusement il s'arrête :

Hasardons tout, puisque rien ne nous reste.

J'ajouterais encore, puisque les bornes de la pudeur littéraire sont passées, et que j'ai eu la hardiesse de critiquer celui dont Voltaire dit, en le plaçant dans le Temple du Goût, au milieu de Corneille, de Molière, de La Fontaine et de Racine lui-même :

Là régnait Despréaux, leur maître en l'art d'écrire;

j'ajouterais que Boileau n'a pas du tout marqué la transition de la première strophe à la seconde; transition qui avait frappé Catulle, et qu'il a vivement fait sentir :

Misero quod omnes
Eripit sensus mihi.

Cette transition, exprimant si bien la jalousie, fait beaucoup d'effet dans Catulle, qui s'adresse à Lesbie, et en produit encore plus dans Sapho, à cause de la situation.

Digitized by Google

HIERONYMI AMALTHEI

EPIGRAMMA.

DE ACONE ET LEONILLA.

1535.

LUMINE Acon dextro, capta est Leonilla sinistro,
Et potis est forma vincere uterque deos;
Blande puer, lumen quod habes concede puellæ,
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Cette Épigramme est de Jérôme Amaltheo, médecin et poète italien. La pièce a été imprimée dans tous les recueils biographiques, et a toujours été citée fautivement; surtout dans le second et le troisième vers. Dans le second, au lieu de *potis est,* dont les poètes se servent pour *potest,* temps présent, on a mis le temps passé *poterat,* ce qui ôte l'à-propos; et, dans le troisième vers, au lieu de *puellæ,* on a mis *sorori,* ce qui ôte la justesse : le frère et la sœur ne représentent plus bien le fils et la mère.

Digitized by Google

MADRIGAL

DE JÉRÔME AMALTHÉE,

SUR LISE ET HYLAS.

1535.

Lise a l'œil gauche, Hylas l'œil droit privé du jour;
Tous deux ont cependant une beauté céleste :
A Lise, ô jeune enfant, donne l'œil qui te reste;
Elle sera Vénus; toi, tu seras l'Amour.

Digitized by Google

Digitized by Google

OBSERVATIONS

LITTÉRAIRES ET TYPOGRAPHIQUES

SUR

ROBERT ET HENRI ESTIENNE.

Digitized by Google

Digitized by Google

OBSERVATIONS
LITTÉRAIRES ET TYPOGRAPHIQUES
SUR
ROBERT ET HENRI ESTIENNE.

Robert Estienne, père du fameux Henri Estienne, et fils de Henri, premier du nom, dont la famille était originaire de la Provence, naquit sous le règne de Louis XII, en 1503. L'époque de sa naissance fut celle où son père, nouveau chef d'une illustre famille, admirateur de l'art typographique récemment inventé, ne craignant pas, pour l'exercer lui-même, de déroger à l'antique noblesse de sa race, et même d'encourir l'exhérédation paternelle, fonda son établissement à Paris, rue du Clos-Bruneau, à côté de l'École de droit. Fils d'un homme instruit, et dont les études s'étaient dirigées principalement vers les arts et les mathématiques, le jeune Robert, sans presque avoir d'autres secours que sa propre intelligence et son extrême application, fit des progrès incroyables dans l'étude des langues latine, grecque, hébraïque. Il perdit son père à l'âge de 17 ans; et, deux ans après,

Digitized by Google

dirigeant déja l'imprimerie sous son beau-père (1), Simon de Colines, graveur de caractères et savant imprimeur, le jeune Robert donna en petit format une édition du Nouveau Testament, livre alors très-rare; et cette édition était correcte, ce qui était plus rare encore. Les théologiens de la Sorbonne, mécontents de voir un jeune homme se mêler de multiplier des exemplaires corrects du nouveau Testament, dans un temps d'ignorance qu'ils croyaient avoir intérêt à conserver, attaquèrent Robert Estienne dans leurs leçons publiques; et s'ils furent étonnés de voir un jeune laïc leur alléguer avec tant de sûreté le texte des saintes écritures, lui, de son côté, ne fut pas moins surpris, dit-on, de leur ignorance.

Les attaques de ces théologiens, qui ne purent trouver le moindre prétexte pour faire supprimer l'édition, ne firent qu'enflammer le zèle de Robert Estienne. Il conçut le projet de donner une édition complète de la Bible. Le jeune typographe collationna diverses éditions tant des bibliothèques de la ville de Paris, que des bibliothèques de Saint-Germain-des-Prés, et de Saint-Denis : il fit venir à ses frais des éditions faites en pays étranger, et les confronta avec plusieurs manuscrits, conserva la traduction qui, à l'exception des psaumes (2), est, presque en entier,

(1) Simon de Colines venait d'épouser la mère de Robert Estienne.

(2) La vieille traduction des psaumes, faite on ne sait par qui, d'après la traduction grecque dite des septante, fut conservée,

Digitized by Google

celle que saint Jérôme a donnée, et que l'église a adoptée sous le nom de Vulgate; mais il plaça des sommaires en tête des chapitres de l'ancien Testament; des concordances à la marge, accompagnées de quelques variantes qui répondaient au texte hébreu; et, pour prévenir à jamais l'altération des noms propres, il eut soin de joindre à chaque mot hébreu de personnes, de villes, de fleuves, de montagnes, l'interprétation latine de ces mots, qui étaient singulièrement corrompus dans les exemplaires imprimés, et dans les manuscrits : enfin il y ajouta des index et des tables. Cette partie seule compose environ 200 pages in-folio, à deux colonnes. Quelle fut la récompense de ce laborieux travail? Quoique cette édition fût imprimée *par l'avis et mûre délibération et expérience de gens de grand savoir,* ce que dit le privilége du roi, une foule de docteurs et de théologiens poursuivirent l'imprimeur avec un tel acharnement, qu'il eût infailliblement succombé, si la protection de François Ier ne l'eût arraché à leur persécution.

Il épousa la fille de Josse Bade, professeur habile et imprimeur. Elle était instruite, et savait la langue latine. A cette époque, Robert Estienne établit chez lui une réunion de savants de diverses nations, qu'il accueillait avec autant de grace que de générosité. Plusieurs étaient correcteurs d'*Épreuves* dans son imprimerie. Pour avoir un langage commun, ils se

parce qu'on chantait ces psaumes tous les jours dans les églises, et qu'ils étaient déja établis dans la mémoire du clergé et même des laïcs.

Digitized by Google

servirent de la langue latine, qui devint tellement familière chez Robert Estienne, que les domestiques même la parlèrent. C'est dans cette maison que l'épouse de Robert lui donna un fils, Henri Estienne, qui devait être, comme son père, l'honneur éternel de la typographie.

Robert Estienne se hâta de publier diverses éditions des bons auteurs latins; mais il s'aperçut bientôt que les jeunes gens manquaient de grammaires et de lexiques pour recueillir tout le fruit de ces éditions : il en imprima quelques-uns; et comme il n'y avait pas de bon dictionnaire latin, il engagea plusieurs personnes à se charger de la composition de ce dictionnaire : il offrit même de fortes récompenses pour un pareil travail, mais ce fut en vain; on n'avait pas alors le secours des Index, qui facilitent les recherches : il fallait, pour retrouver les passages des auteurs, les chercher dans sa mémoire, et user, comme il en fit l'expérience, les livres à force de les feuilleter. Enfin, sentant la nécessité urgente d'un tel ouvrage pour l'éducation publique, il prit le parti de l'exécuter lui-même, et donna aux savants, en 1531, le Trésor de la langue latine, dont il fit un abrégé pour les jeunes gens. Il augmenta et améliora par la suite cet important dictionnaire. Mais il pensa succomber à ce pénible travail, qu'il avait accompli en deux ans, s'en occupant nuit et jour, et négligeant, comme il le dit, jusqu'au soin de son corps, lui qui, lorsqu'il était libre enfin de ses longs travaux, plein d'élégance dans ses mœurs, tenait, avec une épouse aussi instruite

Digitized by Google

qu'aimable, sa maison, non pas sans doute avec luxe, mais dans l'aisance la plus honorable. En réfléchissant sur un tel ouvrage qu'il avait exécuté dans un si court espace de temps, on est tenté de ne pas trouver exagérée l'expression de son fils, laborieux auteur du Trésor de la langue grecque, lorsque, pour marquer son étonnement de tout ce qu'a fait son père, il dit dans des vers énergiques et ingénieux, que le travail, qui dompte les autres hommes, s'est vu lui-même dompté par Robert Estienne.

Après la mort de François Ier, arrivée au commencement de 1547, Robert Estienne imprima l'oraison funèbre de ce prince, faite par Pierre Duchâtel, lecteur et bibliothécaire du roi, et évêque de Mâcon. L'évêque, dans l'oraison funèbre, dit que ce roi, « selon « ce que jugement humain peut conjecturer, est très « heureux, ou aux cieulx, ou à tout le moins en la « voie du salut. » La Sorbonne trouva cette conjecture(1) contraire à la doctrine de l'Église sur les flam-

(1) Les prélats de cour hésitèrent moins, dans le siècle suivant, à exprimer leur opinion sur le salut, non-seulement des princes, mais des particuliers dont ils avaient à prononcer l'oraison funèbre. Bossuet, le sublime Bossuet, après avoir dit que « Dieu réservait à Michel Le Tellier de couronner son glorieux ministère en scellant la révocation du fameux édit de Nantes, » nous montre Le Tellier, père de Louvois, *chantant avec les anges l'hymne des miséricordes;* et, ne trouvant pas d'expressions pour célébrer la piété de Louis XIV, qui eut sans doute une étonnante élévation dans le caractère, mais dont la raison fut alors déplorablement égarée par des hommes ambitieux ou fanatiques, le coupable orateur, « poussant ses acclamations jusqu'au ciel, » ose, dans la chaire de vérité, dire à ce nouveau Constantin, « que l'univers

Digitized by Google

mes du purgatoire. Après avoir fait de vains efforts pour attaquer l'évêque, qui était protégé par la cour, elle renouvela ses persécutions avec plus de succès contre l'imprimeur; celui-ci, qui s'était vu jusqu'alors soutenu par la puissante faveur de François Ier, ne retrouva plus autant de protection sous Henri II, prince d'une valeur chevaleresque, il est vrai, mais esclave de courtisans avides, et de Diane, sa maîtresse, qui, déja surannée, suivait moins les erreurs de l'amour que les fureurs de l'ambition et de l'avarice.

Robert Estienne avait publié, en 1545, une Bible où il avait mis, à côté de la Vulgate, une nouvelle traduction du texte hébreu, plus fidèle que celle de saint Jérôme, qui disait lui-même qu'écrire les livres sacrés est l'effet du Saint-Esprit, mais que les traduire n'était que l'ouvrage de l'esprit humain. Il ajouta aux marges et au bas des pages toutes les variantes con-

fut étonné de le voir, en exterminant les hérétiques, faire le plus bel usage de l'autorité, et que tout *fut calme* dans un si grand changement. » Tel est le langage de Bossuet. Mais le ministre Saurin, protestant de sa chaire contre l'évêque de Meaux, apostrophe ainsi Louis XIV : « Et toi, prince redoutable, que j'honorai jadis comme mon roi, et que je respecte encore comme « le fléau du Seigneur. » Et ailleurs aussi véhément, aussi sublime que Bossuet lui-même, il établit, d'après un passage qu'il paraphrase de Michée, entre son auditoire et Dieu cet effrayant dialogue : « Mon peuple, que t'ai-je fait? Réponds-moi. — Chemins « de Sion, couverts de deuil, enfants arrachés à leurs pères, « galères regorgeantes de martyrs, vierges dolentes, sang de nos « compatriotes répandu comme de l'eau, feux, roues, gibets, « supplices inouïs jusqu'à notre siècle, répondez, et déposez ici « contre l'Éternel ! »

Digitized by Google

frontées avec la traduction de Sanctès-Pagnin, et des notes et des explications. La Sorbonne députa quelques docteurs vers le roi, pour le prier de faire interdire la vente de la Bible que Robert Estienne venait de publier. Instruit de leur démarche, l'imprimeur s'était rendu auprès de Henri II, pour demander avec instance que les envoyés exposassent leurs griefs devant le roi lui-même. Ces docteurs, qui ne se sentaient pas en état de les discuter avec Robert Estienne, éludèrent la proposition, sous le prétexte que tous les articles n'étaient pas encore examinés. Enfin, au mois de novembre 1547, la conférence eut lieu à Fontainebleau. Les plus fameux docteurs de la Sorbonne, les plus savants théologiens de Paris, parmi lesquels on distinguait le Portugais Jacques Govea, parurent, d'un côté, au nombre de dix, en présence des cardinaux, des évêques, du grand écuyer, représentant le roi, et du chancelier. De l'autre côté, parut seul Robert Estienne. Ils l'accusèrent sur quarante-six articles. L'imprimeur les défendit; il leur allégua ce que saint Jérôme écrivait à saint Augustin, qui s'étonnait de quelques interprétations du docte solitaire. « Ce n'est pas d'après moi que je parle; je n'ai fait que traduire le texte divin, comme je l'ai trouvé; si vous en doutez, interrogez les Hébreux (1). »

Le résultat du jugement des cardinaux et des évêques fut qu'il y avait cinq ou six articles qui méri-

(1) Non nostra confinximus, sed ut apud Hebræos invenimus, divina transtulimus: sicubi dubitas, Hebræos interroga.

Digitized by Google

taient quelque reproche; ces différences venaient de l'interprétation que le docte Vatable donnait à ses disciples, d'après les meilleurs manuscrits hébreux; mais Robert Estienne ne voulut pas en rendre son maître responsable. Ce n'est pas qu'il restât en rien prouvé que les passages inculpés ne fussent point conformes au texte hébreu, mais on pensa que ces articles pouvaient paraître plus favorables à la religion réformée que ceux de la Vulgate. Dès lors l'édition de la Bible fut interdite. D'après quelles lois ce jugement fut-il porté? Il ne put l'être que d'après les décisions du concile de Trente. Ainsi on ne crut pas qu'il y eût la moindre injustice à condamner en 1547, d'après le concile de Trente, tenu en 1546, une Bible que l'imprimeur avait publiée en 1545.

En effet, il est utile de remarquer qu'on disputa long-temps dans ce concile sur l'autorité du texte de la Bible et des versions. Les hommes le plus éclairés et le plus raisonnables soutenaient qu'on n'avait pas le droit d'adopter la Vulgate; que c'était rejeter les canons qui ordonnent d'examiner les livres de l'Ancien Testament sur le texte hébreu, et ceux du Nouveau Testament sur le texte grec; que saint Jérôme lui-même avoue qu'il avait plus songé à exprimer le sens que la valeur des mots(1). Ils ajoutaient

(1) On aurait dû néanmoins observer que ce n'est que dans la préface du livre de Judith que saint Jérôme s'exprime ainsi: *magis sensum ex sensu quam verbum verbo transferens.* Cependant les doctes n'ont pas jugé que la traduction du livre de Judith, très-abrégée dans la Vulgate, et même la préface, fussent celles

Digitized by Google

qu'il y avait eu sans doute beaucoup d'erreurs corrigées par saint Jérôme, mais qu'il en restait encore à corriger; et qu'enfin, si le concile même donnait une traduction du texte, alors une telle version, faite avec le secours du Saint-Esprit, servirait de règle et pourrait s'appeler authentique. Mais les autres docteurs, qui étaient en majorité, trouvèrent la Vulgate assez bonne : et leur meilleure raison fut que ce ne serait plus les docteurs et inquisiteurs qui seraient juges de la foi, mais les grammairiens; et que d'ailleurs on ne pourrait plus, à moins d'apprendre à fond le grec et l'hébreu, condamner les hérétiques.

Les théologiens de la Sorbonne virent avec plaisir le péril affreux où ils avaient jeté l'innocent Robert Estienne, l'homme peut-être de cette époque le plus véritablement religieux; qui savait noblement dépenser l'argent lorsqu'il fallait propager l'instruction et les bonnes études, mais qui devenait prodigue, suivant l'expression de son fils Henri Estienne, dès qu'il s'agissait de propager les saintes Écritures, et tout ce qui pouvait éclaircir la parole de Dieu(1) : ils s'en

de saint Jérôme qui, mécontent des vieilles traductions, soit hébraïque, soit grecque, soit latine, avait donné la sienne d'après l'original chaldéen, qu'il se faisait souvent interpréter, parce qu'il n'entendait pas si bien le chaldéen que l'hébreu. Il paraît donc que le travail de saint Jérôme est perdu. Au reste, les érudits avouent qu'il est bien difficile qu'on puisse rapporter l'histoire de Judith à celle d'aucun peuple, et à une époque précise.

(1) J'estime que Robert Estienne a donné, soit en hébreu, soit en grec, soit en latin, soit en français, onze éditions complètes de la Bible, et, de plus, autant d'éditions du Nouveau Testament.

Digitized by Google

retournèrent triomphants. Docteurs, à qui la douceur et l'indulgence étaient commandées par l'Évangile, quel supplice des juges tels que vous auraient-ils donc, dans un autre siècle, réservé à cet homme qui devait être pour le monde chrétien l'éternel interprète des saintes Écritures, à saint Jérôme, qui, ne croyant pas que la religion du Christ eût besoin d'être fondée sur la politique humaine, et pût souffrir même l'ombre de la dissimulation et du mensonge, accusait hautement de collusion les apôtres saint Pierre et saint Paul (1)? Quel modèle vous aviez dans le fameux

(1) Saint Jérôme s'exprime avec une violence qu'il rejeta quelquefois sur le climat où il avait pris naissance. Ce fougueux Dalmate, irrité des accusations de saint Paul contre saint Pierre, s'écrie : *Quâ igitur fronte, quâ audaciâ Paulus in altero reprehendat quod ipse commisit? Constat eos simulasse se quod non erant. Dum Judæos Paulus vult Christianos facere, ipse Judæus factus est.* Saint Augustin l'avait engagé à faire ses observations en comité secret, il répond : *Non potest fieri ut, veritatis cultor, mendacio colla submittam.* Enfin saint Jérôme avertit saint Augustin qu'il court le risque lui-même de devenir hérétique.

Saint Augustin ne lui répondit qu'avec déférence; et il est presque le seul dans l'Église qui ait donné le modèle de la conduite qu'on doit tenir dans les querelles théologiques. C'est qu'il redoutait, c'est qu'il prévoyait le tort réel que ces querelles indiscrètes devaient nécessairement apporter à la religion. Si, dans sa jeunesse, il fut doux et modéré envers un fougueux vieillard; dans sa vieillesse, il fut doux et modéré envers un jeune et fougueux évêque. Cette modération triompha de la violence; et la rigueur eût peut-être fait de chacun de ses adversaires un Tertullien, qui se rendit coupable d'une hérésie, dont le principe fut un zèle trop ardent peut-être pour la chasteté des mœurs, et bientôt l'amour-propre offensé, qui ne pardonne point. En montrant ainsi la

Digitized by Google

évêque d'Hippone! Vénérable à la fois par sa haute renommée, par ses talents, par ses vertus, par sa di-

bonté de son caractère, Augustin prouva qu'il avait une profonde connaissance du cœur humain.

En effet, c'est une chose vraiment déplorable de voir avec quelle facilité, lorsque, dans les querelles qui concernent la religion, l'amour-propre est mis en jeu, les hommes le plus recommandables par leurs vertus, leur génie et leur piété s'accusent d'irréligion, d'hérésie et d'imposture. Ainsi MM. de Sacy, Nicole et Dubois accusent l'auteur d'Athalie non-seulement d'insulter lâchement les morts par des calomnies, et de parler des SS. Pères avec un mépris outrageant, mais encore ils frémissent de son effroyable impiété; et Racine, tout prêt à déserter le jansénisme qu'il tourne déja en dérision, rétorque le même argument contre eux, et répond à ces hommes austères et mélancoliques, qu'ils n'ont pu rire une fois sans abuser du plus saint de nos mystères, et que la seule plaisanterie qu'ils font est une impiété. Ainsi le réformateur de la Trappe, l'abbé de Rancé, au sujet de l'affaire du quiétisme, accuse l'archevêque de Cambray d'impiété; et l'éloquent Bossuet qui, malgré tout son génie, me semble dans la discussion de cette affaire fort inférieur à Fénélon, Bossuet qui excuse, avec tant d'égards, tant de politesse un disciple opiniâtre de Luther, Mélancthon, ne se contente pas d'appeler Fénélon impie, il le représente comme un faux philosophe, un charlatan, un fanatique, et un blasphémateur. Mais Fénélon, avec la profonde indignation d'une ame vertueuse et de l'innocence outragée, cite Bossuet devant le tribunal de Dieu; et s'il n'accuse pas précisément d'impiété ou d'hérésie l'évêque de Meaux, au moins il l'accuse d'ignorance sur le dogme et sur les écrits des SS. Pères, de contradiction avec le concile de Trente et la doctrine de l'Église chrétienne, d'attaque contre ce qu'il y a de plus grand et de plus saint dans cette Église, et notamment contre saint Paul; et surtout il paraît le convaincre de diffamation, d'abus de confiance et de fabrication de libelles.

Ce ne sont pas les opinions de Luther et de Calvin qui ont nui le plus en France à la religion; ce sont les querelles déplorables qui se sont élevées entre les hommes les plus orthodoxes, entre

Digitized by Google

gnité épiscopale, il n'employa que la patience et la douceur pour désarmer un simple anachorète, qui

Arnaud, Mallebranche, Bossuet, Fénélon, le cardinal de Noailles. Ces hommes, si recommandables à d'autres égards, ont fait voir aux particuliers que, de quelque manière qu'une des questions qu'ils agitaient fût envisagée, on était également appuyé sur des autorités imposantes, et qu'on pouvait prendre la balance sceptique de Bayle. Un des plus beaux monuments de la langue française, le livre qu'on oppose avec le plus de confiance et d'autorité aux incrédules, et qui néanmoins fut brûlé à Paris, à la croix du trahoir, par la main du bourreau, les Lettres provinciales, en dévoilant à tous les yeux les abus étranges qu'on pourrait faire du culte des chrétiens, ont produit un effet tout autre que celui où l'auteur aspirait. Oui, c'est cet ouvrage d'un homme du plus grand génie, et de la piété la plus humble, qui a porté en France le coup le plus funeste à la religion. Fénélon sentait bien l'effet que devaient produire les querelles théologiques, lorsqu'il disait à Bossuet : « En tombant dans ces excès et ces contradictions palpa-« bles, vous faites plus pour moi que je ne saurais faire moi-même; « mais quelle triste consolation, quand on voit le scandale qui « trouble la maison de Dieu et qui fait triompher tant d'hérétiques « et de libertins!... Nous sommes, vous et moi, l'objet de la déri-« sion des impies, et nous faisons gémir tous les gens de bien... « Que les autres hommes soient hommes, c'est ce qui ne doit pas « surprendre; mais que les ministres de Jésus-Christ, ces anges « des églises, donnent au monde profane et incrédule de telles « scènes, c'est ce qui demande des larmes de sang. Trop heureux « si, au lieu de ces guerres d'écrits, nous avions toujours fait le « catéchisme dans nos diocèses pour apprendre aux pauvres vil-« lageois à craindre et à aimer Dieu! »

C'est bien avant Montesquieu et Voltaire, c'est presque un siècle avant Rousseau, Buffon, d'Alembert, Diderot, Helvétius et Condorcet, c'est sous Louis XIV, que le jésuite Bourdaloue, dont on a dit que toute la conduite avait été la meilleure réfutation qui eût jamais été faite des Lettres provinciales, s'écriait en chaire: « La grande maladie du siècle n'est pas l'hérésie, c'est l'impiété. » Nicole même allait plus loin : « La grande hérésie, dit-il, n'est pas « le calvinisme, c'est l'athéisme. »

Digitized by Google

étonnait saint Augustin, en lui apprenant que les notes de la Bible, dont ce pontife se servait, ainsi que toute l'Église chrétienne, étaient précisément les notes extraites par Origène de la Bible que le Juif, le blasphémateur Théodotion avait donnée; et cependant c'était avec des textes corrompus que saint Augustin cherchait à excuser saint Pierre et saint Paul, tandis que saint Jérôme, plus instruit, avec des Bibles fidèles et pures, portait sur les apôtres un jugement sévère. Mais tous, le prêtre Jérôme, l'évêque Augustin, les apôtres Pierre et Paul en étaient-ils moins les lumières de l'Église, en sont-ils moins au premier rang des saints? Téméraires persécuteurs de la science et de la vertu, vous ne soupçonniez pas que les théologiens d'Espagne, qui certes n'ont jamais été suspects de favoriser le protestantisme, choisiraient précisément le texte de 1545, donné par les soins de Robert Estienne, et condamné par vous, comme le meilleur qu'ils pussent répandre dans le pays où se naturalisa l'inquisition.

Robert Estienne, malgré l'autorité du roi, qui le soutint quelque temps encore, allait être mis en jugement, et renvoyé par-devant les hommes sanguinaires qui alors jugeaient ceux qu'ils appelaient hérétiques (1).

(1) « On les guindait en haut avec une poulie et une chaîne de « fer, puis on les laissait tomber dans le feu, ce qu'on réitérait « plusieurs fois. Bien des gens, voyant d'un côté la constance « apparente de ceux qu'on rôtissait de la sorte, et de l'autre les « dissolutions scandaleuses de la cour, appelaient cette justice une « persécution, et leur supplice un martyre. » Mézeray, *Henri II*, 1549.

Digitized by Google

Il quitta en pleurant sa patrie (1), qu'il avait honorée par ses utiles et importants travaux. Genève fut son

(1) Plus tard, le Père Houbigant fut plus heureux que Robert Estienne : il prouva qu'il y avait des fautes dans le texte qu'on appelle original. Son travail reçut les éloges des théologiens, tant catholiques que protestants; et le clergé lui fit une pension. Rollin, Le Franc de Pompignan, etc., n'ont pas fait difficulté de suivre ses corrections, ainsi que celles de Robert Lowth. Saint Augustin regardait le grand nombre de traductions de l'Écriture sainte comme un avantage pour l'Église. Mais Fénélon dit dans une lettre pastorale, qu'il faut s'en tenir à la seule traduction autorisée par les conciles. Voici, au reste, comme il parle de l'Ancien Testament : « Nous n'avons plus de texte autographe. Il « ne reste de l'Ancien Testament hébreu que des copies de copies « très-éloignées des originaux; les savants même sont persuadés « qu'il s'est glissé dans ces copies beaucoup de fautes. » Il parle assez dédaigneusement de quelques parties de la Vulgate. « Non-« seulement nous n'avons pas les autographes de saint Mathieu « et de saint Paul, originairement écrits en hébreu, mais encore « nous n'avons que des copies de copies de la version grecque, « que *quelque traducteur* en fit *autrefois.* » J'ajouterais encore que la traduction latine n'a fait qu'apporter de nouvelles erreurs; je vais en citer un exemple. Saint Mathieu, dans un passage ridiculement expliqué par le Maistre de Sacy, qui est très-excusable, passage que cependant Robert Estienne n'avait pas osé interpréter autrement que la Vulgate, dit dans la version grecque, chap. 19 : Εὐκοπώτερόν ἐστι κάμηλον διὰ τρυπήματος ῥαφίδος διελθεῖν, ἢ πλούσιον εἰς τὴν βασιλείαν τοῦ θεοῦ εἰσελθεῖν : le traducteur latin, quel qu'il soit, a traduit κάμηλον par le mot *camelum,* et le français *un chameau;* mais Henri Estienne, dans son Trésor de la langue grecque, dit que les savants n'entendent point dans ce passage le mot κάμηλον comme signifiant un animal, mais un *câble;* ce qui est plus que probable : en effet, Jésus parlant à ses disciples, hommes simples, et qui s'occupaient de la pêche, leur indique les objets qu'ils ont sous les yeux : « Il est plus aisé qu'un câble entre « par le trou d'une aiguille, qu'un riche dans le royaume des « cieux. »

Digitized by Google

asile; et alors, indigné des persécutions qu'il avait souffertes, il y embrassa la religion réformée. Là, il continua de publier d'excellents livres; et cet imprimeur infatigable méditait déja de donner le Trésor de la langue grecque (1), comme il avait donné le Trésor de la langue latine. Mais cet immense ouvrage devait faire la gloire de son fils, Henri Estienne, successeur de ses travaux; travaux que le véridique historien, le grand magistrat, l'homme d'état, le judicieux de Thou, a singulièrement célébrés, lorsqu'il a dit que non-seulement la France, mais le monde chrétien, doit plus à Robert Estienne qu'aucune autre nation ne doit à son plus grand capitaine pour avoir étendu les limites de son pays.

Il est temps enfin de venger Robert Estienne du reproche calomnieux d'avoir dérobé les poinçons et matrices des caractères grecs, gravés par ordre de François Ier, et que ses fils auraient aliénés à leur profit. Quand je ne démontrerais pas jusqu'à l'évi-

(1) Le Trésor de la langue latine a produit enfin un dictionnaire digne de lui être comparé sous quelques rapports, c'est celui de Facciolati revu par Forcellini; le Trésor de la langue grecque, quoiqu'on y puise sans cesse, n'a rien produit qui lui soit comparable: mais on a fait en Angleterre un travail immense sur cet ouvrage; et mes fils, mettant à contribution ce travail, et secondés dans leur entreprise par des savants d'Allemagne et de Paris, en donnent une édition qu'on trouvera nécessairement supérieure à l'édition anglaise, et qui, remettant à leur place les divers suppléments, et, de plus, rangée par ordre alphabétique, épargnera beaucoup de temps pour les recherches. Il paraît actuellement huit livraisons.

Digitized by Google

dence [1] que cette imputation est fausse, je dirais que la vie tout entière de l'honorable Robert Estienne

(1) Lorsque le clergé de France, en 1619, voulut commencer une nouvelle édition des Pères grecs, il présenta une requête à Louis XIII pour qu'il voulût bien réclamer à Genève les poinçons et matrices des caractères grecs, gravés d'après les ordres de François Ier. L'arrêt du conseil qui en résulta, portait que les matrices seraient rachetées pour le prix de 3000 livres, payables soit à la seigneurie de Genève, soit aux héritiers de Robert Estienne. On voit, comme l'observation en a été très-justement faite, qu'il n'est question, ni dans la requête, ni dans l'arrêt, de réclamer des objets enlevés illicitement.

La plus forte accusation qui semble peser sur Robert Estienne, est ce que dit Jean Le Clerc, dans sa Bibliothèque choisie, tome XIX, où il rapporte que son grand-père, Nicolas Le Clerc, auquel Henri Estienne avait engagé ces poinçons pour la somme de quatre cents écus d'or, ne put obtenir du gouvernement que la moitié de cette somme. D'abord Nicolas Le Clerc aurait-il acheté ces matrices et poinçons, s'il n'eût pas été convaincu qu'ils appartinssent à la famille de Robert Estienne? S'il est vrai, comme le dit Le Clerc, que son grand-père ne put obtenir que la restitution de la moitié de la somme qu'il avait donnée, c'est qu'apparemment il ne restait plus à payer, sur les poinçons et matrices, à Robert Estienne, que cette somme; ou plutôt, ce que fait entendre Casaubon, c'est qu'une partie de la somme donnée par le gouvernement avait été appliquée à un autre usage par une fille de Henri Estienne, qu'une malveillance insigne, dont se plaint Casaubon, avait réduite à la misère.

D'ailleurs, Isaac Casaubon, gendre de Henri Estienne, affirme dans ses lettres que cinq cents écus d'or étaient déposés depuis long-temps entre les mains d'un ambassadeur étranger, pour l'acquisition de ces poinçons et matrices. Donc Le Clerc pouvait être payé en totalité, en supposant qu'il ne l'ait pas été par Casaubon, qui se plaint que toute cette affaire a été ruineuse pour ses enfants; donc surtout ces objets appartenaient à la famille des Estienne : et Casaubon, homme généralement considéré, chargé par

Digitized by Google

a répondu pour lui, et qu'il n'est pas permis de croire qu'un homme qui a mis pendant quarante ans son bonheur à favoriser l'instruction des jeunes gens, en leur donnant des éditions correctes des bons au-

le gouvernement français d'une fonction éminente, ami intime de Jacques de Thou, doit mériter quelque confiance.

Sans doute Robert Estienne avait emporté à Genève les poinçons et matrices de ces caractères; mais, je le répète, ces poinçons et matrices lui appartenaient; et je vais citer un fait entièrement analogue à la position où se trouvait Robert Estienne.

Antoine Vitré, imprimeur du roi aux langues orientales, fit également graver, d'après l'ordre de Louis XIII, en 1631, des caractères arméniens, par Jacques de Sanlecques, graveur et fondeur en caractères d'imprimerie. Vitré, qui avait fait déja quelques avances, en demanda le paiement au trésorier de l'épargne, mais ce fut en vain : il fut condamné à payer de son argent le graveur Sanlecques; il obtint enfin, l'année suivante, en mai 1632, une ordonnance du roi dont il ne put être payé qu'en 1634. Je le demande; si Vitré eût emporté, en 1632, les matrices et poinçons qu'il avait fait graver et qu'il avait payés de son argent, n'aurait-il pas eu le droit de s'en regarder comme propriétaire? Le cas est absolument semblable. Robert Estienne, imprimeur du roi aux langues orientales, avait fait graver par Garamond des caractères grecs; il en avait surveillé l'exécution : c'était Henri Estienne son fils qui, dès l'âge de quatorze ans, peignant lui-même les caractères grecs aussi bien qu'Ange de Vergèce, avait, de sa main, fait le dessin de chaque poinçon, au moins pour le petit caractère. Garamond, qui n'avait point alors d'établissement de fonderie, graveur seulement, très-habile sans doute, mais dont la réputation de buveur subsiste encore par tradition dans les ateliers de la fonderie typographique, avait toujours besoin d'argent, et ne connaissait que l'imprimeur qui faisait les avances. Ainsi Robert Estienne, pour les poinçons des caractères grecs, se trouva dans la même position que Vitré, pour les caractères arméniens, et il avait emporté les poinçons et les matrices des caractères grecs, comme chose à lui appartenante.

Digitized by Google

teurs et tant de bons ouvrages pour le prix le plus modique, ait été capable d'une pareille bassesse.

Robert Estienne, considéré par les magistrats de sa nouvelle patrie, mourut à Genève, le 7 septembre 1559. Comme il avait une ame ferme et résolue, il ordonna à ses enfants, par son testament, d'embrasser la religion réformée. Il institua pour héritier son fils, Henri Estienne, avec la charge de veiller à l'éducation et à l'établissement de ses frères. La mort de cet excellent père accabla Henri d'une douleur si profonde, qu'il tomba en langueur, et pensa le suivre au tombeau. Il en parle avec une tendresse qui touche jusqu'aux larmes. C'est de ce fils qui, dans le cours de sa vie laborieuse, craignit toujours de dégénérer d'un tel père, que je vais m'occuper maintenant.

Henri Estienne naquit à Paris en 1528. Son père, qui ne tarda pas à reconnaître en lui l'héritier de ses travaux, le vit croître avec joie, et lui apprit de bonne heure l'emploi du temps. Il confia la première éducation de son fils à un professeur qui avait le bon esprit de traduire à ses élèves le grec, non pas en latin, comme c'était l'usage, mais en français. Le jeune Henri, quoiqu'il n'eût que l'âge de neuf ou dix ans, n'aurait pas été tout-à-fait étranger à l'interprétation latine, puisque la langue des anciens Romains était familière dans la maison paternelle, et qu'il avait toujours entendu sa mère parler cette langue avec une pureté qui plus d'une fois fit l'admiration des hommes les plus instruits. Lorsque le jeune Henri entra chez ce maître, les élèves représentaient la

Digitized by Google

Médée d'Euripide, genre d'exercice littéraire qui plaisait à ce professeur ainsi qu'aux élèves. Quoique l'enfant n'entendît que le son de cette langue dont son père lui avait habilement vanté les charmes (il est juste aussi d'observer que l'Université n'avait pas adopté encore la prononciation horriblement vicieuse qui s'y est conservée jusqu'à ce jour), le jeune enfant goûta tant de volupté dans le chant des sirènes, pour me servir de son expression, qu'il n'eut pas d'autre desir que celui de parvenir à représenter un des personnages de la tragédie. Robert, instruit bientôt de l'amour de son fils pour la langue grecque, et pensant d'ailleurs, avec Quintilien, que dans l'éducation l'étude de la langue grecque devait précéder celle de la langue latine, acquiesça au goût du jeune Henri, qui dévora avec avidité l'ennui nécessaire des déclinaisons et des conjugaisons grecques, et, deux ans après, représenta tous les rôles de la Médée, pièce qu'il savait en entier comme son oraison dominicale.

Vers l'âge de quinze ans, il eut le bonheur d'avoir pour précepteur Pierre Danès, qui transmit à son jeune élève l'instruction qu'il avait reçue lui-même de Guillaume Budé et de Jean Lascaris. Ce savant professeur qui, successeur de ses maîtres, passait pour le plus habile helléniste de son temps, titre qu'à son tour il légua au jeune Estienne, ne voulut faire que deux éducations particulières, celle de Henri II, fils de François Ier, et celle de notre Henri. En vain les personnes les plus distinguées de la cour et de la ville sollicitèrent de Danès la même faveur

Digitized by Google

pour leurs enfants : « Non, leur disait-il, je ne le puis; les soins de ma charge auprès du dauphin, et mes fonctions épiscopales, me forcent de renvoyer souvent trois fois de suite mon jeune Henri; il s'en va tristement, mais il ne se lasse pas de revenir : d'ailleurs, je suis l'ami intime de son père, qui est un frère pour moi. »

Environ deux ans après, avide de tout genre d'instruction, il apprit ce qu'on savait alors de mathématiques, et voulut même examiner ce qu'il y avait de vrai dans l'astrologie. Comme le maître de ces sciences demandait, surtout pour une telle doctrine, une somme considérable au jeune homme, qui n'osait parler de ce projet à son père, il s'arrangea si bien que le père paya dans l'astrologue le maître des mathématiques, et que la mère, plus facile, paya en secret, sinon l'astrologue, du moins le généalogiste. Ce fut à peu près le seul temps que Henri Estienne regretta d'avoir perdu; et tout le fruit qu'il recueillit de ces dernières études, fut de se bien convaincre que l'astrologie était une science très-chimérique, et la généalogie une science très-incertaine. Il revint bientôt et pour toujours à ses véritables travaux; et à dix-huit ans il collationna un manuscrit de Denis d'Halicarnasse, avec son père, qui donnait au public la première édition de cet auteur.

Robert Estienne, voulant distraire Henri des chagrins que leur occasionnait l'édition de la Bible de 1545, l'engagea à voyager en Italie pour y visiter les bibliothèques, où le jeune homme irait exercer *l'art*

Digitized by Google

du chasseur. Alors Henri apprit avec soin la langue du pays, avec ses divers idiomes; car cet homme extraordinaire, qui voyagea presque la moitié de sa vie, savait à fond toutes les langues modernes aussi bien que les langues anciennes et les langues orientales. Et si, à Venise, il étonna le docte Michel Sophian, né en Grèce, par la facilité avec laquelle il s'exprimait en grec ancien et moderne; à Naples, où l'ambassadeur de France près la république de Venise l'avait chargé, dans les intérêts du roi, d'une mission délicate, se voyant reconnu par un Napolitain qui l'avait rencontré chez l'ambassadeur, il se tira de ce pas difficile en parlant la langue du pays avec une telle volubilité et un accent si local que cet homme crut s'être trompé en pensant que Henri Estienne était Français, et le prit pour un Napolitain. On sait cependant qu'un Italien, né à Rome, lorsqu'il arrive à Naples, est de suite reconnu pour Italien de Rome, et même est assez embarrassé les premiers mois pour entendre et parler le langage populaire.

Précédé partout de la considération due aux travaux de son père, et bientôt apprécié lui-même pour son savoir, il se vit accueilli avec distinction par les ambassadeurs, les princes, les prélats, et par les souverains étrangers, comme il le fut depuis en France par le cardinal Du Perron, et surtout par le roi Henri III, qui daigna même lui confier d'importants secrets; prince plus instruit qu'on ne le croit vulgairement, que Henri Estienne fait connaître comme plein de goût pour la littérature, surtout pour la lit-

Digitized by Google

térature française, et sur ce sujet se montrant singulièrement jaloux de la gloire nationale. Mais si notre jeune savant jouissait partout d'une considération distinguée, c'était moins pour en tirer vanité, que pour se procurer un accès facile dans les bibliothèques particulières et publiques, se faire ouvrir les dépôts littéraires, et converser avec les hommes les plus distingués dans les sciences et la littérature. Il fut lié avec les plus savants, et principalement avec Sigonius, Castel Vetro, Denis Lambin, Victorius, Muret, Adr. Turnèbe, Lewnclave, Paul Manuce, Camerarius et Annibal Caro. Dans ses voyages, qu'il fesait presque toujours à cheval, exercice qu'il aimait beaucoup, et qui lui fit courir même quelques dangers, la méthode qu'il prenait pour se distraire de l'ennui était de composer des vers grecs, latins (1) et français.

Enfin il revint à Paris chargé de savantes dépouilles; et le premier ouvrage qu'il publia, en 1554, fut Anacréon, dont on ne connaissait jusqu'alors que la première ode, et une autre que Henri Estienne avait déterrée lui-même dans l'intérieur de la couverture d'un vieux codex : mais il avait eu le bonheur de trouver enfin un manuscrit d'Anacréon qui pourris-

(1) C'est peut-être à Henri Estienne que Boileau dut ce vers qui saisit si vivement Molière, qu'il interrompit le lecteur :

Il plaît à tout le monde, et ne saurait se plaire;

Voici le vers de Henri Estienne :

Hic placuit cunctis, quod sibi non placuit.

Digitized by Google

sait dans la vieille tour d'un monastère, où il en fit une copie avec soin, mais avec autant de crainte que de secret, tremblant toujours qu'un tel trésor ne lui fût enlevé par quelque moine ignorant ou trop dévot, et qu'il ne fût perdu pour jamais. Après l'Anacréon, il donna encore la première édition de Maxime de Tyr; et on peut même regarder les éditions de Diogène Laërce et de Diodore de Sicile comme de véritables *editio princeps* par les augmentations, les fragments inédits, et la traduction latine qu'il en donna.

Il eut le bonheur de prendre pour épouse, autant du moins qu'on peut le présumer par une lettre de Casaubon, la fille d'un Écossais de distinction, le savant Scrimger. Noble, riche, et belle, et réunissant à la vertu les graces et le doux charme de la persuasion, elle donna à l'époux qu'elle appréciait et qu'elle aimait tendrement, deux filles, dont l'une fut mariée à Casaubon, et un fils qui, peu d'années après la mort de Henri Estienne, fut un savant éditeur d'Euripide, et qui fit sur la mort de son père une élégie en bons vers latins, pleine surtout de sentiments respectueux, et de tout ce que la reconnaissance et l'amour filial ont de plus pur et de plus tendre.

Je ne suivrai point Henri Estienne dans les soins qu'il prit pour donner à ses éditions un mérite particulier; d'ailleurs, si je suis assez instruit pour apprécier ses travaux typographiques, je ne le suis pas assez pour apprécier ses travaux littéraires. Il imprima une grande partie de ses éditions à Paris, un assez

Digitized by Google

bon nombre à Genève, et peut-être même quelques-unes en Allemagne, car on peut assez rarement savoir de quel lieu les éditions de Henri Estienne sont sorties. On conçoit que l'entretien de ces divers ateliers, l'établissement de ses frères et sœurs qu'il fit avec générosité, le soin de sa maison, les avances de fonds que nécessitaient de si grandes entreprises, et même un assez long procès, ont souvent accablé de soins et même de tourments Henri Estienne, quoiqu'il fût riche alors, et seigneur de Grières, terre assez importante qu'il possédait près de Genève. Digne d'avoir des amis, il en trouva qui le secondèrent; et si Huldric Fugger, né à Augsbourg, et opulent seigneur, camérier du pape Paul III, fut utile à notre imprimeur, soit en lui confiant les plus importants manuscrits de son riche cabinet, ou plutôt de son gymnase, soit en faisant l'acquisition d'un certain nombre d'exemplaires des éditions qu'il publiait, soit même en le gratifiant de quelque somme pour hâter ses entreprises typographiques et littéraires, Henri Estienne fera vivre éternellement le nom de Fugger, puisque par reconnaissance il s'est déclaré lui-même l'imprimeur de ce généreux protecteur des lettres.

Je ne citerai que quelques-unes des principales éditions de Henri Estienne, et d'abord le *Poëtæ græci principes*, 1566, 2 vol. in-folio, ouvrage qui m'offre une preuve remarquable de sa science typographique. Pendant tout le cours de l'impression de tant d'auteurs grecs différents, dont même quelques-uns étaient publiés pour la première fois, il introdui-

Digitized by Google

sit, dans un caractère déja hérissé de tant de jeux de plume et d'innombrables ligatures, plusieurs signes particuliers, quatre surtout qu'il avait inventés pour distinguer 1° les noms propres, 2° les pays, 3° les montagnes, 4° les rivières, s'entourant ainsi de chances d'erreurs, soit pour la littérature, soit pour la typographie; mais, quand il s'agissait de l'utilité des lecteurs, n'épargnant aucuns frais, se jouant des plus grandes difficultés typographiques, qu'il sut vaincre par des opérations singulièrement rapides, ce qui apportait encore de nouvelles chances d'erreurs, et cherchant ces difficultés avec autant de zèle que nous en mettons à les fuir (1).

(1) J'ai cherché plusieurs fois quelle méthode avait pu employer Henri Estienne pour vaincre de telles difficultés. Je ne concevais que deux moyens d'y réussir, l'un employé par François-Ambroise Didot, mon père, et l'autre par moi; mais de singulières anomalies m'ont prouvé que Henri Estienne s'était servi d'une autre méthode, et je serais peut-être encore incertain sur celle qu'il a employée, s'il ne l'eût à peu près indiquée lui-même; mais il est bien plus facile de concevoir l'opération que de l'exécuter, surtout quand on sait voir, quand on sait approfondir les difficultés d'une pareille entreprise. Pourquoi de tels travaux n'ont-ils pas encore été justement appréciés? C'est que les érudits sont en général étrangers à la typographie : que dans le petit nombre des libraires et même des imprimeurs instruits dans les lettres, les premiers n'ont que des notions superficielles sur la gravure et la fonderie typographiques, les seconds, en supposant qu'ils aient cette connaissance, ont rarement celle de la bibliographie; et que les graveurs et les fondeurs, si l'on en excepte peut-être les anciens maîtres Simon de Colines et Guillaume Le Bé, ont été généralement étrangers, sinon à toute littérature, du moins à la littérature ancienne.

Digitized by Google

Il donna ensuite *Artis medicæ principes, post Hippocratem et Galenum*, 1567, 2 vol. in-folio. C'est lui-même qui fit la traduction latine des auteurs grecs, ce qui prouve qu'il n'était pas étranger à l'art de la médecine, que son oncle Charles Estienne, médecin et savant imprimeur, lui avait appris ainsi que la botanique. En 1578, il donna la belle édition du Platon, dit de Serranus, 2 vol. in-folio; et il avait déja donné, en 1572, le Trésor de la langue grecque, 5 vol. in-folio (1), ouvrage dont Robert Estienne, en

(1) Malgré le tort que lui fit l'abus de confiance de Scapula, dont il ne se vengea que par deux épigrammes badines, on croit qu'il donna, vers 1580, une seconde édition de ce grand dictionnaire. J'avais pensé d'abord, d'après un examen de mon exemplaire, confronté avec un autre, que Henri Estienne n'avait réimprimé que le premier volume, et seulement même jusqu'à la signature iiii.i. Mais Ambroise-Firmin Didot, mon fils aîné, a fait un examen scrupuleux sur sept ou huit exemplaires, et il a trouvé tant de différences en diverses parties des volumes, qu'il faut bien se rendre à l'évidence. Je ne crois pas néanmoins qu'il y ait eu d'édition faite par Henri Estienne en 1580, comme le disent plusieurs bibliographes. Si quelques exemplaires portent cette date, c'est que le titre aura été recomposé depuis par des libraires qui, ayant acheté peut-être un certain nombre d'exemplaires, auront, pour leur donner plus de crédit, fait réimprimer un titre avec une date plus moderne, ce qui est arrivé assez fréquemment dans le commerce de la librairie. Mais comment aurait-il existé une édition en 1580, donnée par Henri Estienne, lorsqu'il dit positivement que, si les trésors enrichissent en un instant les hommes, le *trésor* qu'il donne au public l'a appauvri; et surtout lorsque l'abrégé de son grand dictionnaire, fait par Scapula, n'a paru que dans l'année 1579? J'irais plus loin même, je dirais qu'il n'y a pas eu deux éditions différentes, réellement complètes. Sur le nombre d'exemplaires que mon fils a examinés, il existe toujours

Digitized by Google

mourant, lui avait recommandé l'exécution. Si Henri Estienne remplit fidèlement les ordres de son père, cet immense travail ruina sa fortune et l'avait fait vieillir avant le temps. « Mais la perte de mes biens, dit-il au lecteur, la perte de ma jeunesse ont pour moi peu d'importance, si mon travail en a pour toi (1). » Expression généreuse qui caractérise bien le digne fils de Robert Estienne. O véritables typographes, auprès desquels nous ne sommes rien!

Un libraire, bibliophile plein de goût, et bibliographe du premier ordre, dans ses annales de l'imprimerie des Alde, travail fait avec des soins remarquables, et qu'on doit desirer de le voir entreprendre aussi sur l'imprimerie des Estienne, M. Renouard, enthousiasmé peut-être autant par ses recherches laborieuses sur les Alde, que par la collection recherchée qu'il a faite de leurs éditions, s'écrie en parlant d'Alde Manuce, qu'à tous égards il occupe et occupera long-temps, et sans aucune exception, le pre-

dans chacun d'eux de très-grandes parties qui appartiennent à la première édition. Il sera sans doute arrivé quelque accident, soit le bouleversement qu'a éprouvé la maison de Henri Estienne, soit un naufrage, qui aura détruit quelques parties de l'édition primitive, parties qui auront été remplacées successivement à mesure qu'on en a eu besoin; et il est possible qu'on ait fini par composer et imprimer une feuille seule pour rendre un seul exemplaire complet.

(1) At thesaurus me hic de divite reddit egenum,
Et facit ut juvenem ruga senilis aret;
Sed mihi opum levis est, levis est jactura juventæ,
Judicio haud levis est si labor iste tuo.

Digitized by Google

mier rang parmi les imprimeurs anciens et modernes. Cet éloge est exagéré. Je ne crois pas qu'Alde Manuce puisse, excepté sous les rapports de l'exécution typographique, soutenir la comparaison avec Robert et Henri Estienne.

Ce n'est certainement pas sous le rapport de la correction des textes, qu'Alde doit être comparé à Robert Estienne et à son fils. Il faut le dire, avant Robert Estienne on n'avait aucune idée de ce que devait être la correction d'un livre. J'ai fait voir dans une note bibliographique et typographique, publiée en 1806 (1), que l'édition du Théocrite d'Alde était remplie de fautes de toute espèce, qui ne pouvaient être réellement attribuées qu'à l'extrême négligence de l'imprimeur. J'ai dit que la collection intitulée *Poëtæ græci principes*, donnée par Henri Estienne, 2 vol. in-folio formant 1200 pages, ne présentait pas autant de fautes, ni surtout de fautes aussi graves qu'il s'en trouve dans trois ou quatre pages prises au hasard du Théocrite d'Alde; et je suis entièrement de l'avis de Henri Estienne, lorsqu'il dit qu'il lui est permis de laisser passer une vingtaine de fautes légères dans une collection où il en a corrigé près de vingt mille. Je sais qu'Alde Manuce, dans sa préface même de Théocrite, voulant prévenir les reproches

(1) Les Bucoliques de Virgile, précédées de plusieurs idylles de Théocrite, de Bion et de Moschus, suivies de tous les passages de Théocrite que Virgile a imités, traduites en vers français par Firmin Didot : in-8°, 1806.

Digitized by Google

qui pouvaient lui être justement adressés, a dit : *Sed periniqui sunt et ingrati si qui sunt qui me accusent.* Je ne veux être injuste ni ingrat envers Alde. Non : Alde Manuce mérite de la république des lettres une reconnaissance éternelle, pour avoir publié avec une grande activité et une bonne exécution quant à la typographie, un grand nombre d'auteurs classiques, dans un temps où l'on n'imprimait guère que des ouvrages de disputes théologiques; et ce choix, qui fait honneur à son goût, prouve sa passion pour les belles-lettres : mais je dirai avec la même franchise que ce fameux imprimeur, qui fait honneur à l'Italie, ne mérite pas la place à laquelle une admiration indiscrète veut l'élever.

J'ai cherché quelle était l'excuse qu'on pourrait alléguer en faveur d'Alde au sujet de la négligence qui a été mise dans la correction du texte des livres qu'il a imprimés, et c'est lui-même qui me l'a donnée; il dit qu'il était tellement occupé, qu'il trouvait à peine le temps de lire une fois, légèrement et à la course, les *épreuves* des éditions qu'il publiait. *Vix credas quàm sim occupatus! Non habeo certè tempus, non modo corrigendis, ut cuperem, diligentius qui excusi emittuntur libris curâ nostrâ,* SED NE PERLEGENDIS QUIDEM CURSIM.

Ce n'était pas ainsi que Robert Estienne veillait à la correction des livres qu'il imprimait, lui qui mettait une telle importance à ce travail, qu'il avait défendu que, sous quelque prétexte que ce fût, on laissât

Digitized by Google

entrer personne dans son cabinet lorsqu'il lisait ses épreuves. Il est possible qu'il existât une exception en faveur de la reine Marguerite de Navarre, qui, protectrice des lettres et des savants, se plaisait à voir de temps en temps les travaux de l'imprimerie de Robert Estienne, et peut-être lui donnait à imprimer en secret soit quelques *Nouvelles*, soit quelques autres de ses écrits; mais, si cette exception était faite pour la sœur de François Ier, il ne paraît pas qu'elle existât pour le frère, puisqu'un jour étant allé voir la typographie de Robert Estienne, dans le moment où cet imprimeur corrigeait une épreuve, il ne voulut pas permettre qu'on l'interrompît (1) dans son travail. Et peut-être est-elle assez remarquable dans les fastes de la Typographie, cette journée où le restaurateur des lettres, François Ier, daigna attendre une minute à la porte du cabinet d'un imprimeur.

On peut juger facilement lequel de ces deux typographes a dû publier les éditions plus correctes; on peut juger lequel de l'imprimeur italien ou de l'imprimeur français mérite le reproche de ce défaut que les étrangers prodiguent assez facilement à notre nation, et qu'ils appellent *gallica levitas;* reproche qui, s'il

(1) Voilà ce que raconte la tradition : mais il est probable que le roi trouva Robert Estienne corrigeant une épreuve, et le força de continuer son travail pour voir la manière dont on indiquait sur le papier les corrections, avant de les voir exécuter sur le plomb.

Digitized by Google

était pesé sérieusement, ne servirait qu'à faire rejaillir sur les Français une gloire qu'ils ne semblaient pas avoir ambitionnée. Car nous n'hésiterions pas à présenter ce défi aux nations européennes : Qu'elles se réunissent toutes ensemble pour opposer des émules aux deux Estienne, à Saumaise, à Budé, à Bayle, à Ducange, à Bochart, aux Pères Sirmond et Petau, à l'archevêque Huet, à d'Herbelot, à Fourmont, à Jacques de Thou, à Fréret, enfin à l'étonnant d'Anville !

Laissons les compatriotes d'Alde Manuce le mettre au premier rang des imprimeurs, en supposant que quelqu'un d'entre eux ait eu jamais cette prétention, l'amour du pays leur sert d'excuse. Mais quelle place sera réservée par le monde savant à Robert Estienne, qui a publié aussi des livres grecs inédits; qui, en latin, en grec, en hébreu, langue qu'il savait parfaitement, a imprimé des éditions souvent aussi belles qu'elles sont correctes; qui, de plus, a fait son Trésor de la langue latine? Quelle place surtout sera donnée à son illustre fils, Henri Estienne, qui, indépendamment de ses correctes et nombreuses éditions de tous les bons auteurs, éditions publiées quelquefois avec une rapidité qui prouve que la langue grecque lui était aussi familière que la langue française, a fait encore sur ces auteurs des travaux particuliers auxquels les savants rendent perpétuellement hommage; à Henri Estienne, qui a montré qu'il était un littérateur plein de goût lorsqu'il a donné en vers latins la

Digitized by Google

seule bonne traduction peut-être qu'on connaisse d'Anacréon; qui, sachant toutes les langues, et traduisant avec autant de facilité les poètes latins en vers grecs, que les poètes grecs en vers latins, écrivit bien en sa propre langue dans un temps où ce mérite était très-rare; qui, de plus, avait laissé deux volumes manuscrits in-folio, pleins d'une si vaste érudition, qu'elle étonna son gendre lui-même, le docte Casaubon; à Henri Estienne, l'auteur du Trésor de la langue grecque, ouvrage imprimé par lui et à ses frais, ouvrage immense dans lequel les lexicographes de tous les pays ont puisé et puiseront sans cesse, et qui, de l'aveu du premier helléniste de l'Europe, le docteur Coraïs, serait encore à faire, s'il n'avait pas été exécuté par Henri Estienne? Pour élever ce monument qui honore son pays, il a sacrifié une fortune considérable, héritage paternel, et fruit de ses veilles laborieuses et de son économie. Ah! si Henri Estienne, errant sur la fin de sa vie et septuagénaire, persécuté pour quelques railleries contre des moines superstitieux, ou pour quelques invectives que lui arracha l'indignation du meurtre infâme de son roi qu'il aimait, ayant vu tous ses manuscrits, tous ses livres détruits par un tremblement de terre, et l'esprit enfin aliéné, mais sans pouvoir oublier sa patrie, est allé mourir, dans un état voisin de l'indigence, au fond d'un hôpital, du moins ne lui envions pas la gloire d'être le premier typographe de tous les pays et de tous les âges; et que tout typographe, s'il a un

Digitized by Google

noble sentiment de son art, se prosterne avec respect devant sa tombe.

Manibus date lilia plenis!
Purpureos spargam flores; non, Gallia, tanto
Rursum te poteris jactare typographo, et ultra
Sit sperare nefas!

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

19

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 01376 3324

Digitized by Google

Digitized by Google